

LETTRÉS
SUR
LA GRÈCE, L'HELLESPONT
ET CONSTANTINOPLE.

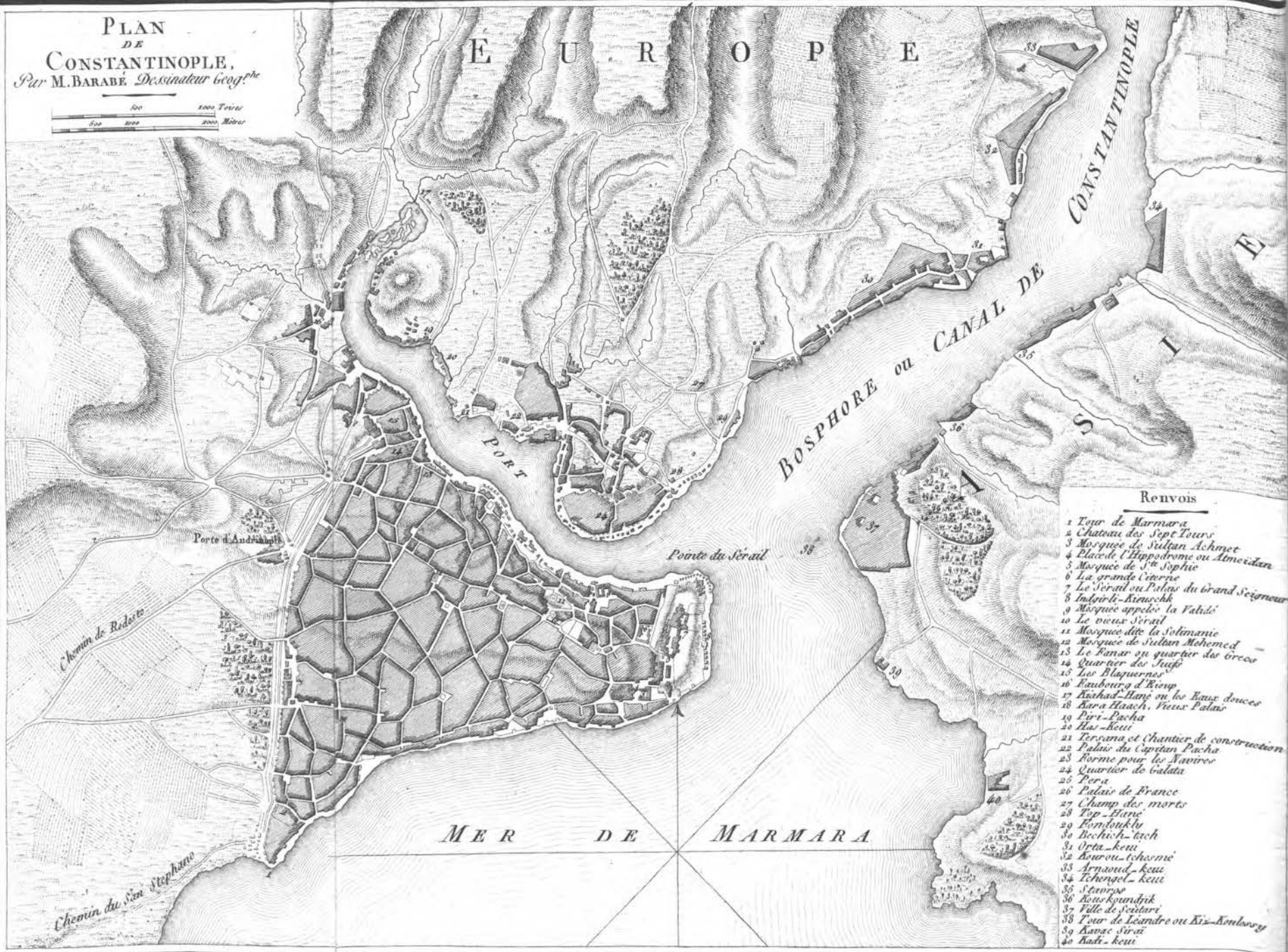
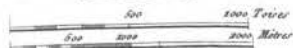
II^e. PARTIE.

Bibliothèque Maison de l'Orient



163770

PLAN
DE
CONSTANTINOPE,
Par M. BARABÉ, Dessinateur Geog.^{ph}



Renvois

- 1 Tour de Marmara
- 2 Chateau des Sept Tours
- 3 Mosquee de Sultan Achmet
- 4 Place de l' Hippodrome ou Atmeidan
- 5 Mosquee de S^{ainte} Sophie
- 6 La grande Citerne
- 7 Le Sérail ou Palais du grand Seigneur
- 8 Insurgli-Keuschk
- 9 Mosquee appellee la Valide
- 10 Le vieux Sérail
- 11 Mosquee dite la Solimanie
- 12 Mosquee de Sultan Mohamed
- 13 Le Panar ou quartier des Grecs
- 14 Quartier des Juifs
- 15 Les Blaquernes
- 16 Koubourg d'Kemp
- 17 Anshad-Hayé ou les Eaux douces
- 18 Kara Haach, Vieux Palais
- 19 Port-Pacha
- 20 Has-Keui
- 21 Terzana et Chantier de construction
- 22 Palais du Capitan Pacha
- 23 Rorme pour les Navires
- 24 Quartier de Galata
- 25 Pera
- 26 Palais de France
- 27 Champ des morts
- 28 Top-Hane
- 29 Fomlouky
- 30 Achsch-keui
- 31 Ort-Keui
- 32 Ansou-ehasme
- 33 Ansaud-keui
- 34 Tchergel-keui
- 35 Serrap
- 36 Anoukyundrik
- 37 Ville de Scitari
- 38 Tour de Leandre ou Kiz-Boulossy
- 39 Kavac Sirai
- 40 Kati-keui

LETTRES

SUR

LA GRÈCE, L'HELLESPONT ET CONSTANTINOPLE.

LETTRE XI.

A Constantinople, le 28 mars.

*Arrivée à Constantinople ; aspect de
la ville, éclairée par les illumina-
tions.*

Du mouillage de San-Stefano nous apercevions, vers le nord, une vive lumière qui enflammait l'atmosphère. Je ne la comparerai pas à la froide clarté d'une aurore boréale : ce n'était pas non plus la teinte rosée du crépuscule ; elle imitait plutôt le reflet d'un courant de lave enflammée.

Le désir de voir de plus près ce spectacle extraordinaire nous tenait éveillés. Les regards dirigés de ce côté, nous interrogeons le

Partie II.

A

plus léger soufle de vent , dans l'espérance qu'il favoriserait notre marche. Nos voiles étaient déployées. Enfin , elles s'enflent vers le milieu de la nuit , notre espoir se ranime , et nous voguons lentement vers le but : à mesure que nous en approchions , la clarté devenait plus vive. Tout à coup des gerbes de feu jaillissent de la mer : ce sont les immenses minarets des mosquées de Constantinople , et peu à peu une foule d'objets tous lumineux croissent , s'élèvent du sein des eaux , et présentent enfin un ensemble dont l'œil est ébloui , et qu'il ne peut embrasser à la fois.

Nous avons déjà dépassé les îles des Princes lorsqu'un calme , alors très-favorable , nous permit de jouir du développement des illuminations ; elles se prolongeaient sur les rives d'Europe et d'Asie , formaient deux riches cordons qui paraissaient se rejoindre , et qui traçaient autour de nous un immense demi-cercle , dans lequel on pouvait aisément distinguer les mosquées impériales ; car elles se dessinaient en traits de feu sur la voûte d'un ciel , dont ces vapeurs enflammées ternissaient la parure ordinaire.

La mosquée du sultan Achmet se faisait remarquer par-dessus toutes les autres par ses six minarets à trois rangs de galeries entou-

rées de larges cercles lumineux ; ils se trouvaient réunis par des guirlandes de feux de diverses nuances , jetées de l'un à l'autre , et dont le scintillement acquérait plus de vivacité lorsqu'un souffle de vent leur communiquait un doux balancement.

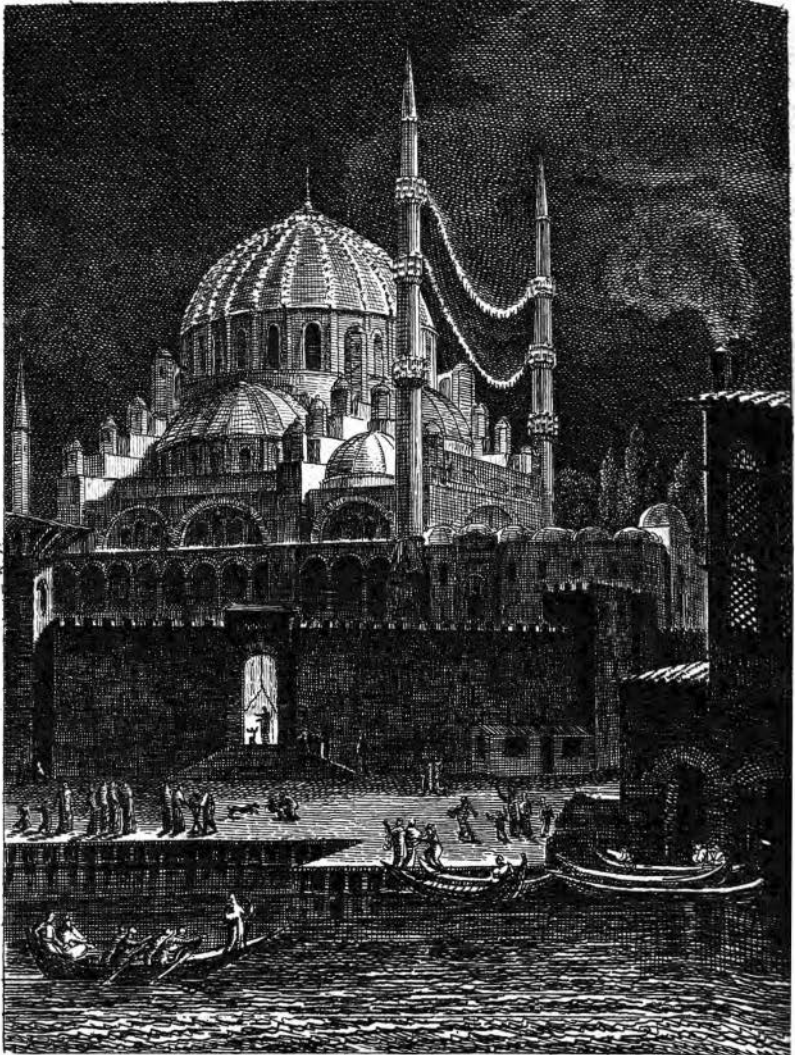
Cette réunion de clartés se reflétait sur les parois de marbre , sur les dômes dorés , et faisait ressortir les formes et les ornemens de l'architecture , tandis que les pins , les cyprès et d'autres arbres dispersés çà et là parmi les édifices absorbaient la lumière. Ces masses d'ombre , dont les formes et les couleurs étaient plus ou moins obscures , produisaient des oppositions et des contrastes piquans. Des colonnes de fumée ajoutaient du vague à cet effet , et le rendaient encore plus magique , en voilant ou découvrant alternativement cette continuité de feux , qui suivait l'inégalité du terrain , et dont les différens plans plus ou moins éloignés se détachaient les uns sur les autres , se faisaient valoir mutuellement , et semblaient dispersés à dessein pour éclairer la ville , et faire juger de son immense étendue. Mais l'éclat des mosquées et des monumens publics se répandait sur leur alentour en flots de lumière , qui se fondaient insensiblement avec l'ombre dans laquelle étaient plongées les

asures et les maisons, dont l'entassement irrégulier et les petits détails auraient nui aux beautés de cet ensemble imposant.

De plus, qu'on se représente ce brillant spectacle doublé par sa réflexion dans les eaux de la mer, qui, tantôt calme et lisse, répétait fidèlement ces objets, et, tantôt émue par les courans, les faisait ondoyer; ou bien si les eaux, plus agitées, étaient soulevées par le vent, alors ces formes éclatantes, brisées de mille manières, offraient tous les accidens du prisme et les feux scintillans du diamant : la surface de la mer en était enflammée, et les innombrables caïques qui sillonnaient dans tous les sens le port et le canal, semblaient nager dans une mer de feu.

Enfin, les cris de réjouissance du peuple qui s'agitait, courait sur le rivage avec des flambeaux allumés, ou faisait retentir les airs d'une musique plus bruyante que mélodieuse, mais qui n'en exprimait que mieux le délire de la joie, donnaient encore plus de mouvement à cette scène dont je n'ai tracé que les principaux traits, et qui sont bien loin de faire juger de la force du charme sous lequel nous avons passé cette merveilleuse nuit (1).

(1) La nuit suivante, étant mouillés dans le port, nous



Castellan del et Semp

Illumination de la Mosquée dite la Validé.* (Yemi-djami)

C'est par erreur qu'elle est indiquée sous le nom de la Solimanie dans la note ci-contre page 3.

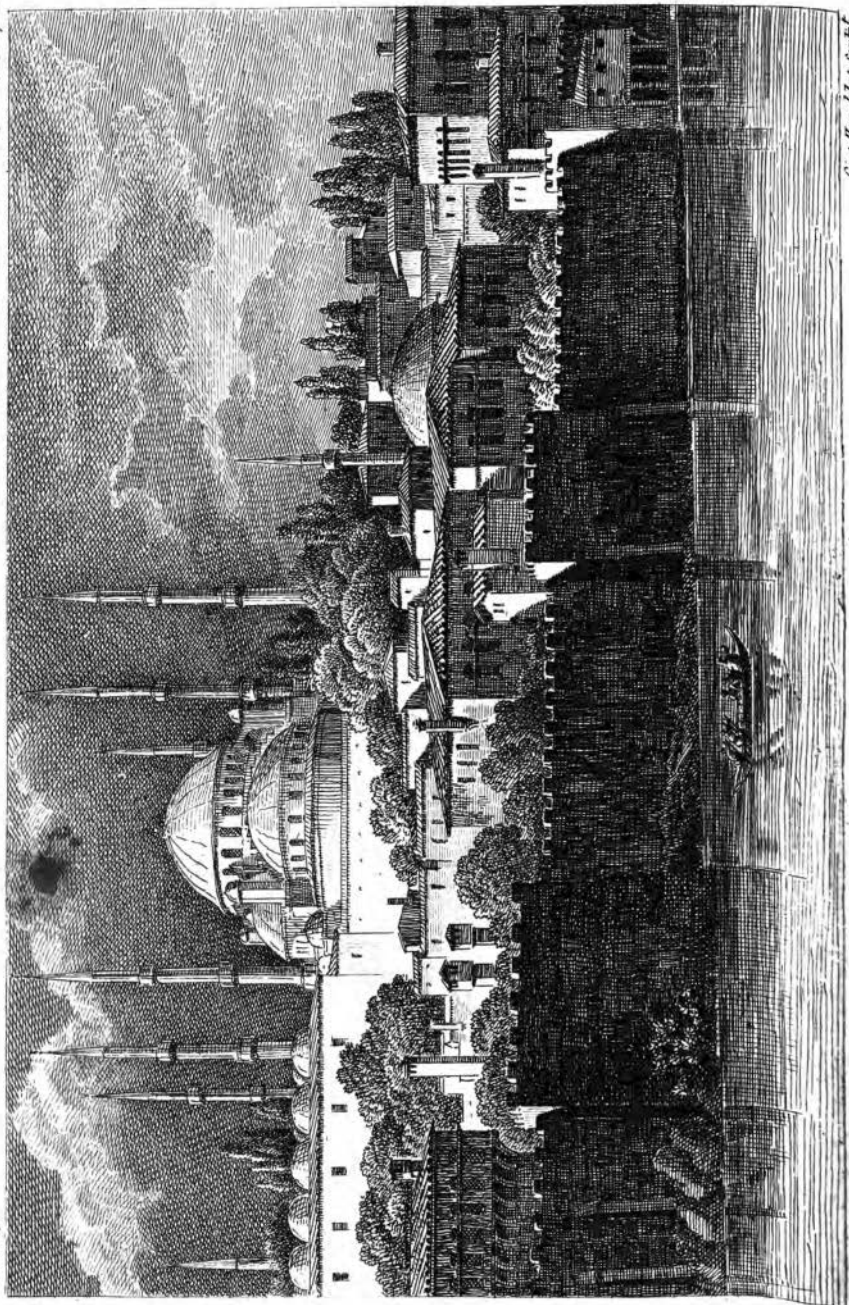
On prétend qu'un seigneur anglais, desirant jouir de l'aspect tant vanté de la capitale de l'Empire ottoman, partit de Londres exprès et uniquement dans ce dessein; qu'arrivé devant Constantinople il en longea le rivage, pénétra jusqu'au fond du port, et, après avoir promené un coup-d'œil rapide sur tous les monumens, repartit aussitôt pour l'Angleterre sans jeter l'ancre ni mettre pied à terre nulle part. Il prétendait avoir emporté une plus grande idée de cette ville, que s'il l'avait visitée plus en détail, et peut-être avait-il raison. Mais que ne choisissait-il une nuit pareille à celle que le hasard nous a procurée: sans doute l'impression qu'il en aurait reçue, aurait été plus frappante, et ce tableau qu'on ne peut se figurer si on ne l'a vu, se serait imprimé bien plus vivement dans son imagination.

Cependant un nouveau spectacle allait succéder à celui de la nuit: l'aube a fait pâlir l'éclat des illuminations. Le premier rayon du soleil, semblable à un trait décoché de l'Orient, a subitement frappé de nullité toutes ces clar-

avons joui du même spectacle, et la mosquée représentée dans la *Planche 13* est celle dite *la Solimanie*, en face de laquelle nous nous trouvions, et que j'ai eu le loisir de dessiner.

tés factices, et les a fait disparaître. Alors la scène a changé, et nous a présenté un intérêt d'un autre genre. Les objets se sont dessinés dans leur forme véritable et avec leurs couleurs naturelles. Les contrastes étaient moins piquans, mais plus harmonieux : les mosquées éclairées des rayons du soleil n'en ressortaient pas moins par leur éclatante blancheur du milieu de la verdure, ou se détachaient sur l'azur du ciel et sur celui plus obscur des eaux de la mer, qui ceignait tous ces objets de son écharpe brillante et mobile. Au reste, je n'entreprendrai pas de décrire l'aspect de la ville et du port de Constantinople : l'idée qu'on en a, est si extraordinaire, que je craindrais de rester au dessous de mon sujet. Nous n'en avons pas moins été saisis d'admiration à la vue de cet amphithéâtre, bordé le long de la côte par les antiques murailles de Byzance, parsemées d'élégans kiosques, surmontées des pins et des immenses cyprès qui ombragent les tristes jardins du sérail. Nous avons passé en revue ces obélisques, ces colonnes, presque seuls témoignages de l'existence de l'Empire grec; ces coupoles, ces minarets où est arboré le signe du nouvel Empire (*Planche 14*) (1);

(1) Je place ici la mosquée de sultan Achmet III,



ces longues files de dômes qui recouvrent les bains et les bazards, et cette foule de palais dont l'architecture aérienne ressemble à ces châteaux de cartes ornés de découpures, que bâtissent les enfans, et qui n'ont guère plus de solidité; cet immense port qu'on nommait avec raison la *Corne d'Or*, et dont les courans débarrassent et creusent sans cesse le lit; enfin, ce canal de communication avec les deux mers, dont les rives sont ornées d'habitations et de jardins délicieux.

Nous avons eu la satisfaction de considérer à loisir chacun de ces objets nouveaux autant que pittoresques; car notre marche était si lente, que nous n'aurions pu doubler la pointe du sérail si l'on n'avait porté des cables à terre. Aussitôt une troupe de gens qui font métier de remorquer les navires, et attendent leur arrivée sur les quais qui bordent les murailles, se sont emparés de l'extrémité de ces cordages, et nous ont hélés tandis que nos chaloupes soutenaient le navire à quelque distance du bord, pour l'empêcher de se jeter sur les rochers et les débris amoncelés au bas de la jetée.

représentée par un tems orageux, et telle que je l'ai dessinée d'après nature quelque tems après, en revenant de la tour de Léandre. (*Voyez Lettre XXIII.*)

Au moment où nous sommes entrés dans le port, les batteries du sérail, de la tour de Léandre, de Scutari et de Tophana croisaient leur feu, et se répondaient par des salves répétées. Une musique guerrière, composée d'instrumens à vent, partait de tous les vaisseaux de la flotte turque, et se mêlait aux cris de joie des habitans qui bordaient le rivage.

La flotte turque était pavoisée, et notre entrée dans le port avait l'air d'un triomphe. Il était difficile en effet d'arriver dans un moment plus favorable, et de jouir plus amplement d'une fête qui semblait être donnée exprès pour nous, et que personne effectivement ne devait mieux apprécier. Nous avons peine à nous frayer un passage au milieu d'une prodigieuse quantité de caïques et de bâtimens de toute espèce. On nous saluait de tous côtés par des acclamations, auxquelles nous répondions en faisant jouer notre modeste artillerie. Enfin, l'on a jeté l'ancre à l'échelle de Tersana ou des galères, et, par le plus singulier hasard, tout près du local où devaient se faire les travaux de la *forme* pour lesquels nous avons été appelés, et qu'à notre grande surprise nous avons vus déjà commencés et en pleine activité.

SUR LA GRÈCE. 9

Les chefs de la mission , le capitaine et l'interprète sont aussitôt descendus à terre pour aller faire part de notre arrivée au Capitain-Pacha ; et le reste de l'équipage a reçu l'ordre de ne pas quitter le navire.

LETTRE XII.

Constantinople.

*Caractère, mœurs et usages des marins
grecs.*

Nous allons nous séparer de nos marins, et nous lisons sur leur front le même sentiment pénible que nous fait éprouver cette séparation; ils en parlent avec chagrin, et nous le témoignent naïvement. En effet, peut-on quitter avec indifférence et peut-être pour ne plus les revoir, des individus avec lesquels on a long-tems vécu; qui ont partagé les mêmes dangers, les mêmes plaisirs, et qu'on a appris à connaître en quelque sorte, dans toutes les situations de la vie. Il suffit en effet de voyager ensemble pour s'apprécier bientôt. Pendant cette sorte de détention dans un vaisseau, il est impossible de se cacher mutuellement les faiblesses ou les défauts de son caractère. Tantôt tristes, tantôt joyeux, le plus souvent désœuvrés, il n'est pas d'instant où l'on n'ait des témoins de toutes ses actions et, en quelque sorte, de ses plus secrètes pensées. Cette

cohabitation forcée est la pierre de touche de l'amitié. La politesse, les égards, en un mot, les manières de la société, sont bientôt oubliés; tous se montrent tels qu'ils sont, et l'homme le plus dissimulé se voit forcé de déposer le masque et le manteau de l'hypocrisie.

Une traversée de quelques mois vaut le meilleur traité de morale, et l'on y apprend mieux à connaître, à scruter les hommes, qu'on ne pourrait le faire dans la société pendant le cours d'une longue vie. Il m'a paru qu'en général les marins, et surtout ceux qui sont dépouillés de cet esprit mercantile qui dégrade les âmes, perdent peu de chose à cet examen approfondi. Les vrais marins, malgré l'humeur brusque et souvent insociable qu'on leur reproche, n'en ont pas moins la précieuse franchise des hommes de la Nature; s'ils nous paraissent bons, ils sont en effet meilleurs que nous, et leur caractère de bonhomie un peu bourrue n'est qu'une écorce qui renferme les sentimens les plus nobles.

Au moment de rentrer dans le tourbillon de la société, profitons de l'espèce d'indépendance d'idées que nous devons en quelque sorte au séjour de la mer. Libres de toute influence étrangère, rassemblons quelques traits

épars du portrait des Grecs avec lesquels nous avons vécu. Nous n'aurons peut-être plus l'occasion de les juger aussi favorablement.

Capitaine, officiers, matelots avaient les mêmes qualités et les mêmes défauts, à quelques légères nuances près. Le fond de leur caractère nous a paru être un mélange de légèreté, de faiblesse et de forfanterie. Aussi faciles à émouvoir que les enfans, ils oublient, le moment d'après, l'objet de leur pitié. Irascibles comme eux, ils se laissent emporter à toute la fougue de la colère, et se calment aussi facilement si on leur oppose la froideur ou si on leur impose par une grande fermeté. Nous n'avons pas remarqué chez eux ces antipathies, ces haines invétérées qui appellent la vengeance et méditent la trahison. Ils se disputaient souvent : les injures amenaient une lutte entre les deux adversaires, mais un troisième mettait le holà en criant plus haut et en frappant plus fort : la querelle en restait là, et un quart d'heure après l'on n'y pensait plus.

Sensibles aux reproches et au blâme, la louange les flatte encore plus que les récompenses : le moindre succès leur donne de l'énergie. Braves et souvent téméraires, mais

n'ayant pas assez de sang-froid pour être prudents, leur feu se refroidit par la réflexion ; ils se découragent, perdent la tête : la crainte les saisit, et leur dernière ressource est d'appeler la religion à leur secours ; alors ils se prosternent devant la *Panagia*, prient ardemment, font des vœux et promettent des pèlerinages qu'ils exécutent quelquefois.

Ordinairement très-sobres, ils profitaient néanmoins de l'occasion de faire bonne chère, et alors ils s'y livraient avec excès, et supportaient ensuite les privations avec constance et surtout plus gaîment que nous. Dans plusieurs circonstances nous avons reconnu qu'ils ne manquaient pas de présence d'esprit : notre capitaine en a fait preuve à notre relâche au cap Saint-Ange, et c'est par l'effet d'une détermination subite, qu'il a sauvé son frère d'une mort cruelle (1). Nous avons aussi déjà parlé de leur adresse à tous les exercices du corps, et nous ajouterons que leur esprit a toujours de la vivacité et quelquefois de l'élévation.

Traités avec hauteur, leur orgueil, car ils en ont, se révolte d'abord ; mais la faiblesse de leur caractère les accoutume à plier devant

(1) *Lettres sur la Morée*, première partie, page 19.

de barbares maîtres. Traités avec bonté, quelquefois ils en abusent et deviennent très-familiers; mais sachez vous faire respecter, soyez confians avec dignité, et témoignez-leur des égards et de la reconnaissance, il n'est pas de services que vous ne tiriez d'eux, et une bienveillance soutenue sera payée par leur amitié.

Ils sont prodigues et désintéressés. Nos matelots s'attendaient qu'à notre arrivée, chacun de nous reconnaîtrait par quelque don, les soins et les services que nous en avions obtenus; ils n'ont pas été cependant plus attentifs ni plus serviables les derniers jours de la traversée, qu'ils ne l'avaient été pendant tout son cours; et lorsque nous nous sommes quittés, ils ont été plus flattés de nos remerciemens, que de l'argent qu'on leur a distribué.

Adieu, bonnes gens qu'on méprise à tort, et qu'on calomnie avec aussi peu de raison, parce qu'on ne vous connaît pas assez! La jactance et la malice qu'on vous reproche, est souvent innocente, et vaut mieux que l'hypocrisie. Votre franche rusticité est préférable à des formes recouvertes du vernis d'une froide politesse. Enfin, vos qualités vous appartiennent, et la plupart de vos vices ne sont

que le résultat presque nécessaire de l'esclavage qui pèse sur vous.

Je vous ai comparés à des enfans , et il ne vous manque en effet qu'une éducation libérale pour devenir des hommes.

LETTRE XIII.

Constantinople.

*Description du faubourg de Péra et
de notre habitation.*

DEPUIS notre arrivée à Constantinople il s'est écoulé plusieurs jours, pendant lesquels il m'a été impossible de reprendre la plume. Le fil de mes idées me paraissait rompu, et il fallait attendre le terme de l'espèce d'ivresse qu'on éprouve lorsque, de la profonde solitude des mers ou de pays presque déserts, l'on est transporté subitement au milieu du tourbillon d'une capitale où toutes les nations paraissent se réunir pour se donner en spectacle les unes aux autres, où les objets vous parlent un langage inconnu, où toutes les sensations frappent tumultueusement votre esprit, et semblent en un mot vous créer une nouvelle existence.

Ayant atteint le but de notre voyage, nous ignorons encore quel en sera le résultat. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de suivre l'exemple des Musulmans, qui se laissent bercer par la destinée et s'endorment dans ses bras.

bras. Suivant les caprices de cette aveugle déesse, nous résiderons plusieurs années ou seulement quelques mois dans ce pays.

En attendant, considérons le séjour que nous y ferons, comme un exil honorable qu'il ne tiendra qu'à nous de rendre supportable. La curiosité remplacera le sentiment; la diversité, la nouveauté des objets, nous distraira et nous fera supporter l'absence et l'isolement. Rien ne doit être indifférent pour un voyageur : les moindres objets acquièrent de l'importance en raison de leur nouveauté et de leur liaison avec les mœurs, les usages et l'esprit des nations. Transportés en quelque sorte dans un autre siècle, nous aurons à observer un peuple dont la civilisation est stationnaire, qui rejette tout ce qui tend à lui faire faire un pas de plus, et qui, fort de son ignorance, s'en fait un mérite, et semble ne vouloir tenir sa moralité et ses lumières que de ses vieilles institutions et de traditions respectées, parce qu'elles sont l'héritage de ses ancêtres. C'est là que nous pourrons reconnaître l'empreinte encore lisible des usages et des préjugés antiques; car il semble que les Turcs ont échappé au froissement de la circulation, qu'ils se sont isolés, et qu'ils conservent une imperturbable immobilité au mi-

lieu des étrangers qui les entourent , qui bourdonnent et se pressent autour d'eux , tandis que les autres nations , par leur contact , leur mélange continu , ont perdu cette empreinte et cette originalité primitives.

Nous trouverons une agréable occupation dans l'étude d'une nature aussi variée que nouvelle pour nous. Je jetterai au hasard , sur le papier , les idées et les réflexions que les objets m'auront suggérées , sans suivre d'autre ordre que celui de nos promenades , qui n'en auront aucun elles-mêmes. Je ne décrirai ce que j'ai vu , ce que j'ai éprouvé que pour soulager ma mémoire , et c'est la collection de ces feuilles éparses qui sera la matière de mes lettres.

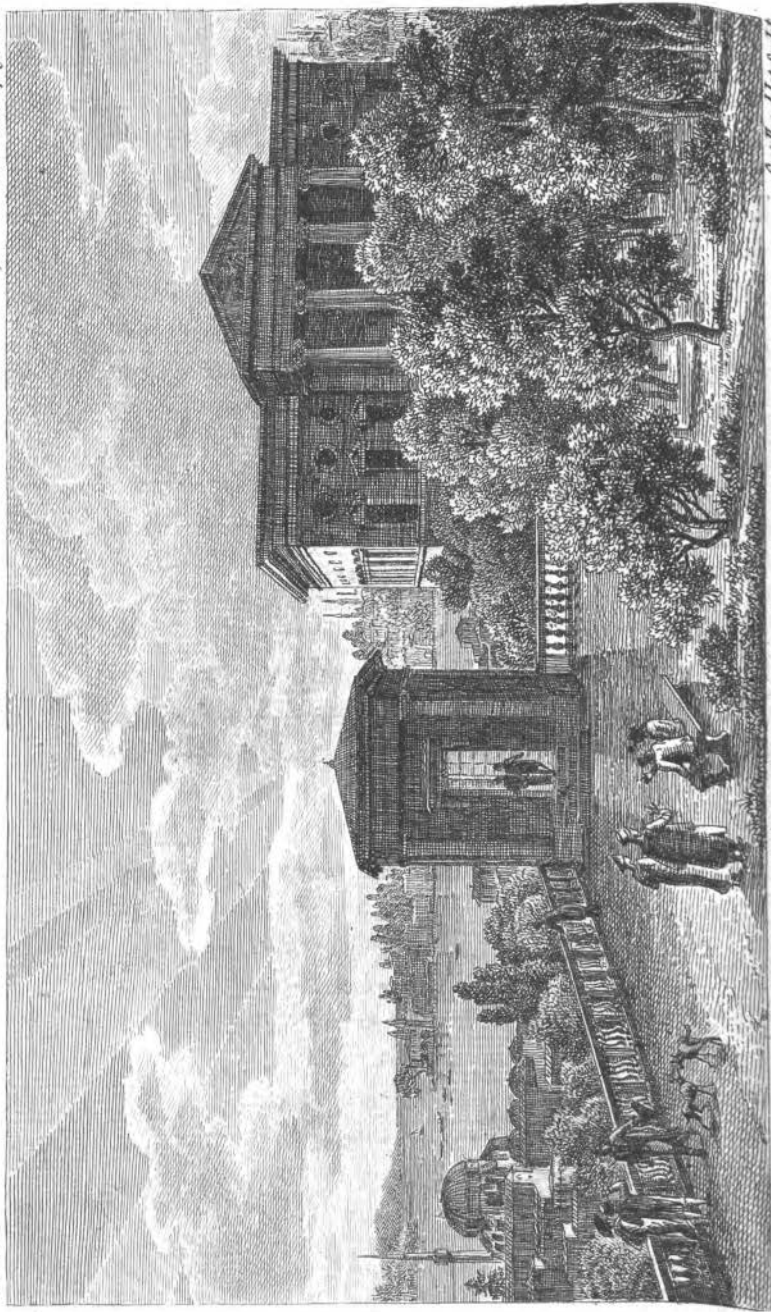
Il existe assez de descriptions de la capitale de l'Empire ottoman : on connaît suffisamment sa situation majestueuse , la bonté de son port , la division de ses quartiers et la construction singulière de ses monumens. Après tant de voyageurs instruits il ne doit me rester qu'à glaner ; aussi ai-je renoncé au dessein que j'avais de classer ces bulletins dans un ordre suivi et méthodique : il aurait fallu remplir les intervalles vides par des choses trop connues ou qui auraient exigé de longues recherches.

J'habite, avec l'un de mes compagnons de voyage, une petite maison située sur les hauteurs de Péra. Elle appartient à une bonne veuve qui se prétend d'origine française, et qui parle en effet notre langue avec assez de facilité : c'est une des raisons qui nous ont déterminés à choisir cette demeure ; car la patrie absente donne de l'intérêt à tout ce qui la rappelle. D'ailleurs, les conseils de cette brave femme nous ont déjà été fort utiles, et, dans la simplicité de son cœur, elle nous donne beaucoup de renseignements que nous n'obtiendrions pas de ceux qui, sous le nom de *drogmans*, font le métier de *cicerone*, d'interprète et de courtier de bien des marchandises. Ces gens (qu'il ne faut pas confondre avec les drogmans attachés au Gouvernement et aux légations étrangères), sachant presque toutes les langues, ont l'air d'avoir perdu dans cette étude et dans la fréquentation d'individus de tous les pays leur type original. On peut les comparer à ces monnaies usées auxquelles on n'attache nulle confiance et qui n'ont aucune valeur intrinsèque, mais dont l'usage perpétue le cours.

Nous avons bientôt reconnu en effet que le voyageur, riche surtout, est ordinairement la dupe de son interprète et du janissaire qu'il

croit devoir traîner à sa suite ; l'un doit lui donner la facilité de tout voir et lui tout expliquer , l'autre doit le garantir des insultes ; et pour se rendre nécessaires ils lui exagéreront les dangers que courent les étrangers isolés dans les rues de la capitale : tous deux , loin de lui être vraiment utiles , ne font qu'entraver sa marche : un firman même du Grand-Seigneur fait souvent fermer toutes les portes , et éloigne les occasions d'observer avec fruit.

La meilleure recommandation est celle d'un homme de confiance du pays et quelque argent ; le premier n'inspirera aucune défiance , et le second , comme l'on sait , se recommande par lui-même. De cette manière on se présente modestement , sans bruit : un signe expressif , un doigt sur la bouche , dans la main une piastre , on répondra aussitôt par un signe pareil , on attendra que l'œil du passant soit détourné ; alors on entouvre une porte qui se referme sur vous. Vous suivez en silence votre mystérieux conducteur , et par ce moyen vous visiterez les mosquées , les tombeaux , les lieux les plus secrets ; tandis que le drogman et le janissaire , considérés comme espions du Gouvernement , auraient inspiré la défiance et empêché les gardiens des lieux publics d'y recevoir des infidèles , dans la crainte d'en être trahis.



Castellon del Escorp.

Vue de Castellon del Escorp, du Cote de la Mer.

Le quartier de Péra est celui où logent les ambassadeurs des puissances étrangères et tous les voyageurs européens, que l'on confond sous le nom de *Francs*. Il occupe la sommité d'un coteau qui fait pendant avec la pointe du sérail, et n'en est séparé, ainsi que de Constantinople, que par le port. Cette partie de la côte, qui est divisée en plusieurs autres quartiers, est habitée par les Francs, les Grecs, les Arméniens et les Juifs.

La grande rue de Péra a moins l'air d'appartenir à un faubourg de Constantinople qu'à une ville de France et d'Italie : on y voit des boutiques, des cafés, des auberges tenues par des Francs, et jusqu'à un restaurateur français. Comme on y rencontre peu de Turcs, et que les Francs y conservent leur costume, on peut quelquefois se faire illusion et tromper ainsi l'absence. Quelques-uns des palais des légations offrent même à l'œil surpris le bon goût d'architecture grecque : ces colonnades et ces frontons de marbre contrastent avec les arcades ogives, les dômes et les flèches aiguës des constructions musulmanes (1). On y trouve plu-

(1) La vue que je donne ici (*Planche 15*) est prise des fenêtres du palais de France ; elle peut donner une idée de ce mélange de constructions diverses. Le premier plan

sieurs églises ; mais elles ne sont ornées qu'à l'intérieur de tous les attributs de la religion chrétienne , et elles sont privées de leurs cloches. On y supplée , pour annoncer l'heure de la prière , par la cresselle , comme dans la primitive église. D'ailleurs , le chrétien voyageur ; transporté dans de lointains climats , voit croître sa ferveur pour une religion qui est souvent son unique refuge , sa consolation et tout son espoir ; aussi n'a-t-il guère besoin d'avertissement ; il se rend sans appel , et approche avec recueillement de la célébration des saints mystères.

Ces églises n'étaient pas à l'extérieur un vain luxe qui pourrait attirer , comme cela est arrivé souvent , les funestes effets de la curieuse intolérance des Musulmans. La maison du Seigneur , assez recommandable par elle-même , préfère d'attirer les cœurs plutôt que les regards ; modeste , elle ne s'élève qu'à l'abri et pour ainsi dire à l'ombre des palais qui la protègent.

Dans ce faubourg on remarque aussi beau-

offre une portion du jardin du palais de France : à droite on voit celui de Venise ; sur la gauche , une partie du faubourg de Péra , et , dans le fond , la pointe du sérail et l'entrée de la mer de Marmara.

coup de maisons qui appartiennent à des gens riches ou à des négocians, et qui sont construites et même meublées à la française ; mais celles des simples particuliers sont, comme presque toutes les habitations de Constantinople, construites fort légèrement en bois. Celle que nous avons choisie pour notre demeure est l'une des plus modestes ; elle n'a qu'un étage que nous occupons ; le rez-de-chaussée est habité par la propriétaire et sa famille, qui s'est réservé l'usage d'un petit jardin planté de quelques arbres fruitiers.

Notre appartement consiste en trois pièces : celle du milieu est commune ; elle est boisée, et consacrée presque uniquement à l'usage de la balançoire, qu'on retrouve dans presque toutes les maisons des Turcs. Cette pièce où ils se réunissent, remplace à peu près nos salles de billard, et leur procure autant d'amusement et moins de fatigue ; elle leur paraît si indispensable, que les enfans de la maison se trouvant privés, bien malgré nous, de leur jeu favori, ont établi une autre escarpolette sous nos fenêtres, dans le jardin, et ils y font briller une adresse que nous sommes bien loin d'avoir atteinte.

Nous apprenons aussi à nous passer d'une foule de meubles que nous croyions d'abord

indispensables , et qui ne nous paraissent tels que par l'effet de l'habitude. Je n'ai , dans ma chambre , ni lit , ni table , ni chaise , meubles considérés comme inutiles en ce pays , où l'on reste accroupi ou couché sur un tapis , une natte ou des coussins , pour dormir , manger , travailler et même écrire.

On ne connaît pas plus les rideaux et les draperies , à plus forte raison les cheminées et les poëles. L'on ne se sert que de brasiers , et cette manière de se chauffer entraîne souvent de grands inconvéniens ; elle devient même souvent la cause des fréquens incendies qui désolent cette ville. Au reste , habitués , comme nous l'étions , à la gêne qu'on éprouve lorsqu'on est long-tems entassé dans un vaisseau , nous devons trouver notre appartement fort agréable. Les murs en sont revêtus de stuc blanc , veiné de bleu , et le plafond figure un berceau à compartimens. Une estrade élevée de six pouces , et qui entoure la chambre , est garnie d'un mince matelas et de coussins qui nous servent de lit en même tems que de sièges. D'ailleurs , notre malle remplace provisoirement la table. Nos croisées sont garnies de petits carreaux de verre de différentes couleurs , genre de luxe recherché et peu commun. Je suis enfin dédommagé de quel-

ques privations par l'admirable aspect dont je jouis de mes fenêtres; elles s'ouvrent sur la rue de Péra. Un mur peu élevé et qui sert d'enceinte à un vaste terrain dépendant de la maison des ichoglans ou pages du Grand-Seigneur, ne m'empêche pas de jouir d'un point de vue varié et lointain. Ce bâtiment m'offre sur la gauche une masse imposante et quelques détails curieux, tels que la porte de la première cour, qui est couronnée par un large toît, peint, doré, et soutenu par des poutres inclinées en forme de *S* ou de consoles à jour, et dont l'extrémité pose à terre. Le péristile est supporté par des colonnes de bois peint en rouge et bleu. Ses longues murailles, percées de petites fenêtres pointues, garnies de cannes croisées, sont surmontées de plusieurs minarets peints en blanc, dont la galerie imite la forme d'un chapiteau gothique, et dont les flèches sont argentées ou dorées.

Le terrain attenant est planté de cyprès. Leur éternelle et sombre verdure se détache sur la teinte plus claire d'un frais gazon qui sert de pâture à des troupeaux de chèvres, et de promenade aux gardes et aux officiers des ichoglans.

Quelques hautes maisons et une partie du palais de France me dérobent, sur la droite,

la vue de Constantinople ; mais , dans l'intervalle que les cyprès laissent entre eux , j'aperçois les groupes des maisons du quartier de Tophana , qui suivent la pente du terrain , et semblent s'abaisser exprès pour me permettre de découvrir la ligne horizontale du canal de la Mer-Noire , sans cesse couvert de caïques et de vaisseaux ; au-delà , et sur la rive d'Asie , la ville de Scutari , dominée par ses montagnes couvertes de hauts cyprès ; un peu en avant , la tour de Léandre se distingue comme un point blanc à la surface des eaux , et la nuit elle se fait aussi remarquer par les feux de son fanal ; enfin , mon horizon s'élève encore , s'enfonce du même côté , et me découvre une échappée de la mer de Marmara , une portion des îles des Princes , qui se pyramident avec la cime éloignée de l'Olympe couvert de neiges resplendissantes.

Lorsque , dans mes voyages , j'ai fait quelque séjour dans une ville , j'ai cherché , autant qu'il m'a été possible , à me loger dans un endroit élevé , d'où je pusse découvrir un vaste horizon ou un bel aspect. Indépendamment de cet avantage , on y jouit toujours d'une plus grande clarté , on y respire un air plus pur , et je ne sais quel sentiment qui rafraîchit les sens , dissipe la mélancolie , fait naître et en-

tré tient la joie , élève l'ame au-delà de la sphère commune , et la pénètre de reconnaissance envers l'Auteur de toutes les merveilles que la Nature déroule sous vos yeux. Est-il rien , en effet , de plus doux que de promener ses regards sur de vastes campagnes , de les reposer sur la verdure des prés ou sur celle des forêts , de suivre le vol rapide des nuages ou de les voir se peindre dans les eaux , et de n'avoir enfin d'autres bornes que les cimes découpées des montagnes lointaines , qui semblent se confondre par leur couleur diaphane avec les vapeurs de l'atmosphère.

De combien de plaisirs purs et variés se prive volontairement le triste citadin qui s'enterre tout vivant dans de sombres réduits , enfermés de tous côtés par des murailles ; il ne voit le soleil que rarement , jamais la verdure ; il ne respire qu'un air épais et chargé de tous les miasmes de la décomposition. Pâle , défait , accablé d'infirmités avant l'âge , dévoré par l'ambition , il consume sa vie autour du palais de la Fortune , et souvent meurt avant d'avoir obtenu un regard de la capricieuse déesse , puni en quelque sorte par la Providence , de ce qu'il a abandonné le séjour naturel de l'homme , et dédaigné les travaux et les plaisirs de la campagne.

LETTRE XIV.

Constantinople.

*Caïques turques ; échelle du Visir ;
fontaine et porte du sérail ; At-
meidan , ses obélisques ; leur des-
cription.*

L'ON juge bien que nous devons être impatiens de prendre de Constantinople une idée différente de celle que le faubourg de Péra pouvait nous en avoir donnée. Nous étions aussi curieux de juger par nous-mêmes, s'il était vrai que la ville fût aussi affreuse dans l'intérieur, qu'elle est belle au dehors. A cet effet, nous nous sommes fait conduire à l'un de ces petits ports ou *échelles*, où l'on s'embarque pour passer à Constantinople : ce sont des planchers supportés par des pilotis, et assez avancés en mer pour que les caïques trouvent une profondeur d'eau telle, qu'elles puissent y aborder et en partir à la rame, les Turcs ne se servant pas, comme nos mariniers, de crocs ni de perches. Les bateaux se rangent le long de ces échelles, dont le nom, par une sorte

d'analogie , a été donné à tous les ports ou échelles du Levant.

Ces embarcations se louent , comme nos carosses de place , à la course ou à l'heure ; mais il en coûte infiniment moins cher. On les choisit plus ou moins grandes, et avec un nombre de rameurs proportionné au rang des personnes , ou à la promptitude avec laquelle on desire être transporté d'un quartier à un autre.

Il n'est pas hors de propos de décrire ces sortes de bateaux, qui diffèrent essentiellement des nôtres par leur construction élégante et par leur légèreté. Ils se terminent en becs relevés, pointus et tranchans : leur quille présente un angle extrêmement aigu ; ce qui leur donne l'avantage de fendre les flots avec une vélocité incomparable , mais les rend si *volages*, qu'il faut avoir la précaution, lorsqu'on s'y embarque , de poser le pied au centre de la caïque ; car si on appuyait sur le bord , on risquerait de la faire chavirer. Il faut aussi observer de se placer au fond ou aux extrémités , et l'on est même obligé de s'y accroupir à la manière des Turcs , et de garder comme eux la plus parfaite immobilité ; ce qui était fort difficile pour nous , car chaque objet nouveau excitait notre surprise , et nous ne pouvions nous empêcher de la manifester par des mou-

vemens qui donnaient de l'humeur à nos conducteurs, et leur faisaient dire qu'ils aimaient mieux conduire sept turbans qu'un chapeau. Les caïques du Sultan sont immenses et magnifiques; elles contiennent, outre un *tendelet* ou cabinet couvert et drapé en rouge, un grand nombre de rameurs. Celles des ministres et des gens riches n'ont point de *tendelet*, mais sont peintes, sculptées et dorées. Des dessins arabesques ou méandres serpentent au dehors, sur les flancs et même dans l'intérieur. Ces dessins, souvent d'un goût exquis et exécutés avec une rare perfection, consistent en guirlandes de feuillages, de fleurs, ou en arabesques, dans la composition desquelles il entre quelquefois des animaux et surtout des oiseaux. Tous ces objets, représentés avec leurs couleurs naturelles ou rehaussés d'or, brillent au soleil d'un éclat d'autant plus vif, que la marche de la caïque est plus rapide.

Les bateaux ordinaires sont de la même forme, quoique plus petits; ils sont ornés avec moins de luxe, mais avec le même goût. Les bordures en couleur y sont incrustées dans le bois, qu'à cet effet on entaille assez profondément avec des outils tranchans et en suivant les traits du dessin. On remplit ensuite ces vides avec des cires ou des résines diversement

colorées; et au moyen de cette espèce de *scagliola* (1) on représente également toutes sortes d'entrelacs arabesques qui, vu la matière colorante dont ils sont composés et leur incrustation, résistent à l'action de l'air, de l'eau, du frottement, et permettent d'entretenir les parois de la caïque aussi propres, aussi brillantes que la plupart de nos meubles.

Cet usage devait être connu des Anciens; car l'on sait qu'ils exécutaient beaucoup d'ouvrages en cires colorées, et les historiens se plaignaient même qu'à Rome cet art, ou plutôt ce métier, était infiniment plus lucratif que la sculpture et même la statuaire, auxquelles il faisait beaucoup de tort. D'ailleurs, les Grecs et les Romains connaissant l'art de l'incrusta-

(1) On pourrait même croire que cet usage turc a donné aux Italiens la première idée de la *scagliola*. J'ai parlé de cet art moderne et peu connu dans une notice insérée dans le deuxième volume des *Annales des Voyages de 1808*, de M. Maltebrun, et relative au couvent de Val-Ombrosa, où l'on voit les premiers essais de *scagliola* faits par Dom Enrico Hugford, religieux de ce couvent, et mort en 1771. Cet art a pour but d'imiter la mosaïque, ou plutôt de copier un tableau au moyen de pâtes d'une sorte de stuc coloré, dont le rapprochement soit susceptible de former un corps solide comme le marbre, et propre à recevoir le même poli.

tion, comme on le voit par leurs mosaïques en pierres dures et en émaux colorés, il est probable qu'ils employaient aussi la cire en incrustation pour orner leurs meubles, faits de matières moins solides, et qui, n'ayant pu se conserver jusqu'à nos jours, ne nous ont pas permis de juger de cette branche de leur industrie. Au reste, elle devait avoir beaucoup de rapport avec celle des Turcs, qui m'a paru d'autant plus remarquable, qu'on peut la considérer comme la rénovation de cet usage antique. Toutes les autres parties de leurs bateaux sont taillées, polies et cirées avec soin. Leurs rames sont aussi très-différentes des nôtres et peut-être d'un usage plus facile; elles sont renflées vers la poignée par un bourrelet du même bois, où l'on introduit même du plomb pour le rendre plus lourd; de manière que, le point d'appui de la rame se trouvant à peu près entre le bourrelet et l'extrémité plate qui touche à l'eau, la pesanteur de ce bourrelet tend à mettre les deux bouts de la rame en équilibre : le centre de gravité se trouvant même très-rapproché du bourrelet, la force d'impulsion de la main qui fait agir la rame, est diminuée de toute la force d'inertie ou de la pesanteur de ce bourrelet; l'action en devient moins pénible et plus prompte, et la

résistance

résistance qu'oppose l'eau en paraît amoindrie. Ces rames n'ont pas même besoin d'être attachées au bord du bateau ; car , si on les abandonne , le poids du bourrelet force l'extrémité plate , beaucoup plus légère , à sortir de l'eau ; elles retombent dans l'intérieur , et ne risquent pas d'être entraînées par le courant.

Les rameurs , vêtus très-légerement d'une chemise ouverte sur la poitrine , d'une large culotte , les bras et les jambes nus , et la tête couverte d'une simple calotte rouge , sont généralement aussi forts qu'adroits ; ils se tiennent debout , et font agir leurs rames en les poussant devant eux et s'inclinant tous ensemble ; ils marquent même quelquefois la mesure par quelques chansons.

C'est ainsi que nous avons traversé le port , nous dirigeant vers l'échelle du Visir , qui est la plus voisine de la grande entrée du sérail , et celle où les ambassadeurs mettent pied à terre lors de la cérémonie de leur présentation. Cette partie de la ville nous a paru assez agréable : les rues en sont larges et bien percées ; c'est aussi celle qui attire d'abord les regards des étrangers , parce qu'on y voit rassemblés plusieurs monumens , tant antiques que de construction musulmane. L'on suit les mu-

raillés du sérail pour arriver à la place où se trouve la porte par excellence, qui a fait donner au Gouvernement le nom de *Sublime-Porte*. Elle n'a cependant rien de remarquable, et on l'a souvent comparée à celle d'une prison. En effet, ces gardes armés et d'un aspect sévère, ces fenêtres grillées, ces tours sur lesquelles des bostangis veillent sans cesse; enfin ces murailles épaisses, élevées, garnies de créneaux, portent un caractère d'austérité qui inspire la tristesse, quoiqu'on ait cherché à en égayer l'aspect en les blanchissant à la chaux. Cette couleur tranchante affecte et froisse en quelque sorte les regards, et ne fait que mieux apercevoir les crevasses et les brèches qu'on ne s'est pas donné la peine de réparer, et qui décèlent les formes de la vétusté sans en avoir la livrée. Il y a quelques constructions qui gagnent à ce recrépissage; mais la plupart des monumens antiques, traités de cette manière, perdent leur caractère respectable, et, revêtus négligemment d'un enduit de plâtre, ils ressemblent à ces masques de vieilles coquettes, dont les rides, remplies de céruse, n'en sont que plus apparentes et plus difformes.

La manie qu'ont les Turcs de peindre toutes les maisons en blanc ou de couleurs vives

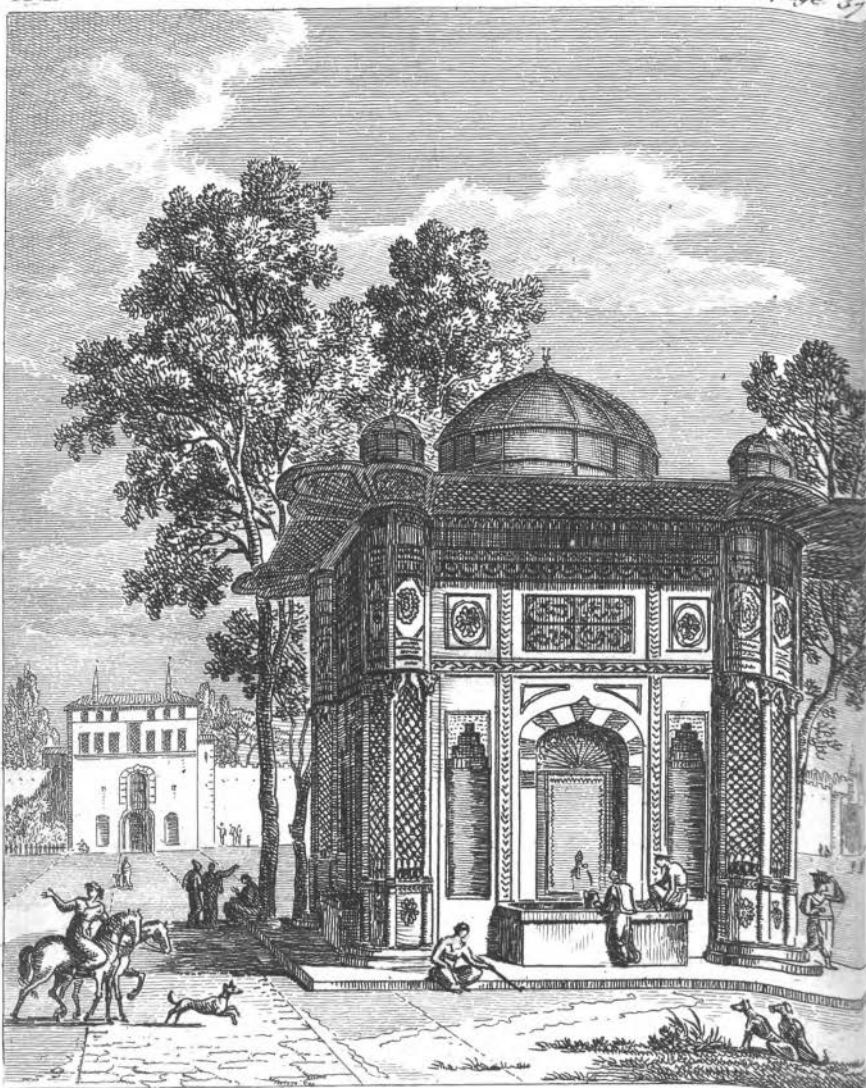
rompt l'harmonie de l'ensemble, et contribue à donner à la ville un aspect bizarre, qui ne pourrait être représenté dans un tableau sans lui donner l'apparence d'une sorte de marquerie. Cet effet est surtout remarquable le long de l'enceinte des murs du sérail, du côté de la mer : les nombreux kiosques bâtis sur ces murailles noircies par le tems auraient formé autant de taches. Pour éviter cet inconvénient, on est tombé dans un plus grand, en peignant les alentours d'une couleur blanche ; enfin, l'intérieur de Sainte-Sophie n'a point échappé à cette mode barbare : les marbres précieux, et surtout les mosaïques dont le dôme était orné, ont disparu sous plusieurs couches de lait de chaux.

Revenons à l'antique enceinte de Byzance, qui forme celle du harem des Sultans. Elle n'est point encore assez élevée à leur gré. Pour mieux dérober aux regards l'intérieur de ce séjour mystérieux, on a planté derrière ces murs, des cyprès, des pins et autres arbres toujours verts, qui forment presque partout une seconde barrière impénétrable. Cependant, comme la ville est bâtie sur plusieurs collines, il y a beaucoup de maisons plus élevées ; aussi, pour opposer un nouvel obstacle aux curieux, a-t-on dressé, dans

quelques endroits, de grands mâts, auxquels on suspend des toiles qui doublent la hauteur des murs. Cet usage, inspiré par une jalouse méfiance, est une imitation d'un stratagème de guerre des Anciens, employé dans le siège de plusieurs villes (1), où les habitans tendaient sur leurs murailles de larges rideaux de poil de chèvre, lâches et flottans, qui servaient à amortir la violence des coups et à garantir les soldats, qu'ils dérobaient en même tems à la vue de l'ennemi, auquel ils ne se montraient que pour lancer des pierres et des javelots. Néanmoins, malgré ces murs, ces toiles et les plus sévères défenses, il existe encore des indiscrets, qui, du sommet des terrasses, plongent un regard furtif dans les jardins où se promènent les femmes du sérail; ils s'exposent cependant à une punition terrible, et l'exemple d'un drogman de Venise, qu'on affecte de raconter, ne corrige pas les plus curieux.

On prétend que le sultan Ibrahim, de l'un des kiosques du sérail, où il se livrait à la joie avec plusieurs de ses femmes, et d'où, au moyen d'un télescope, il parcourait des yeux

(1) Aux sièges de Bézabde et de Pirisabore, en 360 et 363. (Voyez Ammien-Marcellin.)



Castellan del et Serail

Porte et fontaine du Serail.

les plus beaux aspects de la côte, ayant, par le plus singulier hasard, dirigé le tube vers une maison très-élevée, il y aperçut cet interprète, qui lui-même, armé d'une lunette de longue vue, essayait de surprendre les mystères les plus secrets du harem. L'on juge de l'étonnement et du courroux que cette action hardie et coupable dut inspirer au Sultan; aussi donna-t-il l'ordre de s'emparer du sacrilège, de le pendre sur le lieu, et l'on ajoute qu'il ne se retira lui-même qu'après avoir vu ses ordres exécutés.

Sur la place extérieure du sérail on a construit une très-jolie fontaine (*Planche 16*), ombragée par un bouquet d'arbres. Elle est de forme carrée, revêtue de marbre, flanquée aux angles de tourelles rondes, et surmontée de cinq petits dômes couverts de plomb. Les parois sont surchargées de plusieurs rangs d'arabesques peints de vives couleurs et d'ornemens et filets dorés. L'aspect de cette fontaine est agréable, et il est d'ailleurs animé sans cesse par des groupes de figures : ce sont des Turcs assis au pied des arbres, qui fument leur pipe, en s'adressant quelques monosyllabes; d'autres qui vendent des gâteaux ou des fruits; des femmes qui viennent puiser de l'eau; des passans qui, pour se désaltérer,

se servent des petits vases étamés, rangés sur le rebord de la fontaine, et d'autres qui y viennent faire les ablutions prescrites par le coran avant d'entrer à la mosquée de Sainte-Sophie, qui est voisine. Viennent ensuite les ichoglans, les bostangis, les muets chargés des ordres du Grand-Seigneur, et qui entrent ou sortent du sérail : tout cela forme un tableau qui est fait pour intéresser et arrêter assez long-tems les regards des étrangers.

Mais nous voici arrivés sur la fameuse place de l'Atmeidan ou de l'Hippodrome. C'est de tous les monumens de Constantinople le mieux conservé, c'est-à-dire, celui dont on reconnoît plus aisément la destination et la disposition primitives. En effet, les deux obélisques encore existans et la colonne torse de bronze indiquent la place de la *Spina*, autour de laquelle se faisaient les courses, et il ne faut pas un grand effort d'imagination pour suppléer à ce qui manque et la rétablir mentalement telle qu'elle existait jadis. On se contente souvent d'indices bien moins réels, et l'imagination hardie des architectes croit quelquefois retrouver le plan et l'élévation de certains monumens antiques, pour en avoir exhumé seulement des tronçons de colonnes et des débris d'entablement ; à plus forte rai-

son il doit nous être permis de nous livrer à nos rêves créateurs, lorsque, assis ici sur une pierre, nous découvrons en même tems la masse imposante de Sainte-Sophie, les murs de Byzance, et les portiques élégans de la mosquée du sultan Achmet, qui bordent cette place. Lorsqu'on voit une troupe de cavaliers turcs se poursuivant la demi-pique à la main, et fournissant la carrière bornée par les obélisques, nous pouvons nous transporter en idée aux derniers tems de l'Empire grec. Cette foule bigarrée qui nous entoure, représente avec assez de vérité les Grecs d'alors, qui avaient emprunté les habits longs et flottans des Orientaux, et avec leur luxe dans les habillemens le relâchement de leurs mœurs, la subtilité de leurs disputes et leurs plaisirs efféminés. Bien plus, si le Sultan sort de son palais, entouré d'eunuques et de gardes dont les habits sont chargés d'or ou de broderies, la tête surmontée de panaches et montés sur des chevaux superbement harnachés; qu'avec ce brillant cortège il traverse l'Hippodrome au milieu d'un peuple prosterné, ne semble-t-il pas retracer l'image de ces mêmes Empereurs grecs qui augmentaient le faste de leur cour en raison de ce qu'ils perdaient en puissance, et qui étaient comparés, par des écri-

vains sérieux, à des Rois de théâtre escortés d'une troupe de baladins.

Je ne pousserai pas plus loin le parallèle, et je crois aussi inutile de décrire de nouveau l'Hippodrome et ses monumens. Je me borne à quelques observations relatives à l'obélisque égyptien, et qui paraissent avoir échappé aux autres voyageurs. Payons, avant tout, notre tribut d'admiration à cette aiguille colossale, que l'industrie de l'homme a non-seulement détachée du rocher, taillée régulièrement, ornée ensuite d'hiéroglyphes tracées avec toute la régularité possible, mais encore à laquelle on a fait traverser les mers pour la dresser enfin sur un piédestal déjà fort élevé, dont elle est isolée au moyen de quatre dés de bronze. Sous des mains habiles, cette masse inerte et grossière s'est changée en une aiguille élégante, qui se trouve en quelque sorte suspendue dans les airs; elle s'y soutient depuis plusieurs siècles (1), malgré les tremblemens de terre, les incendies, les atteintes de la foudre.

(1) Cet obélisque a été apporté d'Égypte à Constantinople, à ce qu'on croit, du tems de Constantin; il fut renversé par un tremblement de terre, et relevé ensuite sous Théodose. Étant tombé de nouveau, il fut rétabli sur sa base sous les derniers Empereurs grecs, et, depuis cette époque, il résiste aux hommes et aux événemens.

Inmobile comme le passé, elle a vu s'écouler les générations, les événemens; elle a été le témoin de réjouissances publiques et de révolutions sanglantes, et, survivant même aux croyances religieuses des nations, elle a vu les derniers sacrifices des Égyptiens, des Grecs, des Romains, les premières cérémonies du culte chrétien et les folies des fanatiques sectateurs de l'islamisme. Maintenant elle ne résiste que par son poids. Les Turcs ne conservent ce monument que par l'impossibilité où ils sont de le détruire; car il est le but de leurs outrages, et les bas-reliefs de sa base sont journellement mutilés à coups de pique ou de pierre.

En examinant avec attention les proportions de cet obélisque, et en le comparant avec plusieurs autres encore existans, ou même avec celui en pierre qui s'élève sur la même place, on s'aperçoit que sa hauteur, comparée à la largeur de sa base, n'est pas dans un rapport très-exact. Il paraît court, et, pour lui restituer l'élégance de son port, il faudrait supposer qu'il fût plus haut d'à peu près un sixième (1).

(1) Ce sentiment des proportions pour des objets qui n'ont pas d'analogues dans la Nature, quoique fort singulier, n'en est pas moins constant, et, pour éclaircir mon

Ce n'est point seulement parce qu'il paraît trop court, que je le crois tronqué ; mais je me fonde sur une remarque qui, je crois, n'a pas encore été faite. L'extrémité supérieure de cet obélisque est terminée par des plans inclinés triangulaires, qui forment une pyramide surbaissée. Il n'est pas douteux que les Égyptiens, qui observaient une si grande régularité de trait dans la taille de leurs pierres et dans toutes leurs sculptures, n'eussent taillé cette extrémité avec la même justesse mathématique que ses angles et ses côtés, et qu'en conséquence le sommet de la petite pyramide ne dût se trouver, en plan, au point d'intersection des diagonales du carré : cependant il s'en faut de beaucoup qu'elle soit taillée suivant cette loi : l'irrégularité en est très-apparante ; mais, craignant que l'imperfection de la vue ou quelque effet bizarre de catoptrique ne m'ait abusé, je l'ai examinée attentivement de divers côtés et avec plusieurs autres personnes, et je me suis convaincu de la réalité de ce défaut. Qu'en résulte-t-il ? La faute n'en

idée, prenons pour exemple l'ouverture d'une fenêtre. Il est à remarquer que si sa hauteur est égale à la diagonale du carré de sa base, elle sera d'une proportion agréable, tandis que, si elle s'écarte en plus ou en moins de cette règle, elle nous paraîtra ou trop haute ou trop large.

est pas sans doute aux Égyptiens. Il faut donc croire que l'obélisque a été mutilé ; mais en quel tems ? Est-ce en Égypte , ou lorsqu'on l'a transporté à Constantinople , que cet accident est arrivé ? Il est probable qu'il était entier lorsqu'on l'a dressé pour servir d'ornement à l'Hippodrome de la capitale de l'Empire grec. L'autre obélisque en pierres , qui existe encore sur cette place , en est la preuve : tout ruiné qu'il est , sa proportion est très-élégante , et surpasse de beaucoup en hauteur l'obélisque égyptien ; et certes , il aurait été hors de toutes les règles du goût , et contraire à l'idée que les médailles nous donnent de la Spina d'un Hippodrome , de ne pas subordonner la hauteur des autres monumens à celle du monument principal qui occupait le centre de la place , et qui en était en effet le plus précieux ornement. D'ailleurs , du tems de l'empereur Sévère , auquel on attribue la construction de l'Hippodrome , et de Constantin , qui y ajouta des promenoirs , des degrés et d'autres embellissemens , les arts , quoique déjà dans leur décadence , n'étaient pas dans un tel abandon , qu'on ne pût trouver un ouvrier assez intelligent pour tailler le sommet de cet obélisque d'une manière parfaitement régulière. Il faut en conclure que ce monument a été renversé

plus tard , lors de quelqu'un de ces terribles tremblemens de terre dont l'Histoire a conservé le souvenir. Nous trouvons (1) en effet que , en l'an 390, sous le règne de Théodose , Proculus , préfet de Constantinople , fit dresser dans le cirque un obélisque de granit d'Égypte d'une seule pièce , de vingt-quatre coudées de hauteur. La base fut ornée de bas-reliefs , et portait deux inscriptions où l'on apprenait que cette pierre avait été long-tems négligée et couchée par terre. L'on ajoute qu'elle fut dressée en trente-deux jours , et que les machines qu'on employa à cette occasion étaient représentées dans un de ses bas-reliefs. Serait-ce aussi à cette époque que la pointe de l'obélisque a été retaillée ? On serait tenté de le croire , à voir le piédestal maintenant existant , si toutefois on doit y reconnaître celui qui a été érigé par Théodose , et qui ne donne pas une grande idée de la sculpture et de l'architecture d'alors ; mais nous pourrions plutôt reconnaître , dans le mauvais goût de sa composition , celui d'un autre tems bien postérieur. On se sera servi des marbres taillés , et , en effet , quelques-uns des bas-reliefs se rapportent bien aux jeux du cirque ; mais

(1) *Histoire du Bas-Empire*, vol. V, pag. 396.

il y en a d'autres qui paraissent n'avoir aucun rapport, ni à l'époque de son érection ni à la destination du monument; ce qui fait de ce piédestal un amoncellement de parties hétérogènes formant un tout sans régularité ni harmonie, et qui s'éloigne de toutes les règles de la bonne architecture.

Les historiens du Bas-Empire racontent que ce même obélisque ayant été de nouveau renversé par un tremblement de terre, ce ne fut que plusieurs siècles après, et sous les derniers Empereurs grecs, qu'un architecte l'éleva au moyen d'une infinité de cables et de poulies. C'est à cette époque indéterminée qu'on peut rapporter l'érection de l'obélisque et du piédestal tel qu'on le voit aujourd'hui : c'est aussi dans le même tems qu'on aura taillé la cime de cette aiguille d'une manière si irrégulière.

Il reste à examiner l'opinion qu'on a émise relativement à la décomposition de l'une des faces de cet obélisque, qu'on attribue à l'action du vent du midi qui frappe sur cette face, et qui, imprégné de particules humides et salines, a, par une action lente, mais sensible à la longue, décomposé la superficie du granit, et l'a visiblement dépolie et noircie, tandis que les trois autres faces ont conservé le plus beau poli et la vivacité de leurs arêtes.

En attendant que les physiciens et les chimistes aient apprécié cette assertion , qu'on me permette d'en douter, et de reconnaître plutôt, dans cette décomposition manifeste, l'action plus directe et non moins active du terrain sur lequel l'obélisque a été en contact peut-être pendant plusieurs siècles. En effet, je crois qu'il suffit pour cela des émanations de la terre, qui renferme tous les ferments de décomposition végétale et animale, et de la fermentation sourdement occasionnée par les variations de l'atmosphère, tantôt sèche, tantôt humide, et agissant sur la partie du granit qui était en juxtaposition plus immédiate avec le terrain. De plus, il est à remarquer que les parties qui avoisinent les arêtes des angles, ont conservé leur poli, parce qu'elles auront été déchaussées par les pluies, et que, n'ayant plus la même adhérence avec le terrain, elles auront été préservées par cela même ; ce qui n'aurait pas eu lieu si l'air seul ou le souffle du vent du midi avait occasionné cette décomposition ; car les arêtes qui en auraient rompu l'effort en eussent été affectées au moins aussi vivement que le milieu de cette face.

Il résulte, à mon avis, de ces observations, auxquelles j'ai attaché sans doute plus d'importance qu'elles ne le méritent, que l'obé-

lisque de granit rose de la place de l'Hippodrome a été apporté entier d'Égypte; qu'il a été renversé et cassé par quelque événement extraordinaire; qu'après avoir été long-tems couché contre terre, ce qui a occasionné la détérioration de l'une de ses faces, il a été rétabli sur sa base à une époque qu'on ne connaît pas exactement, mais qui peut se rapporter aux derniers siècles de l'Empire grec, et qu'enfin il est un exemple du mauvais goût, du peu d'industrie et de la décadence profonde où étaient tombés les arts à cette époque.

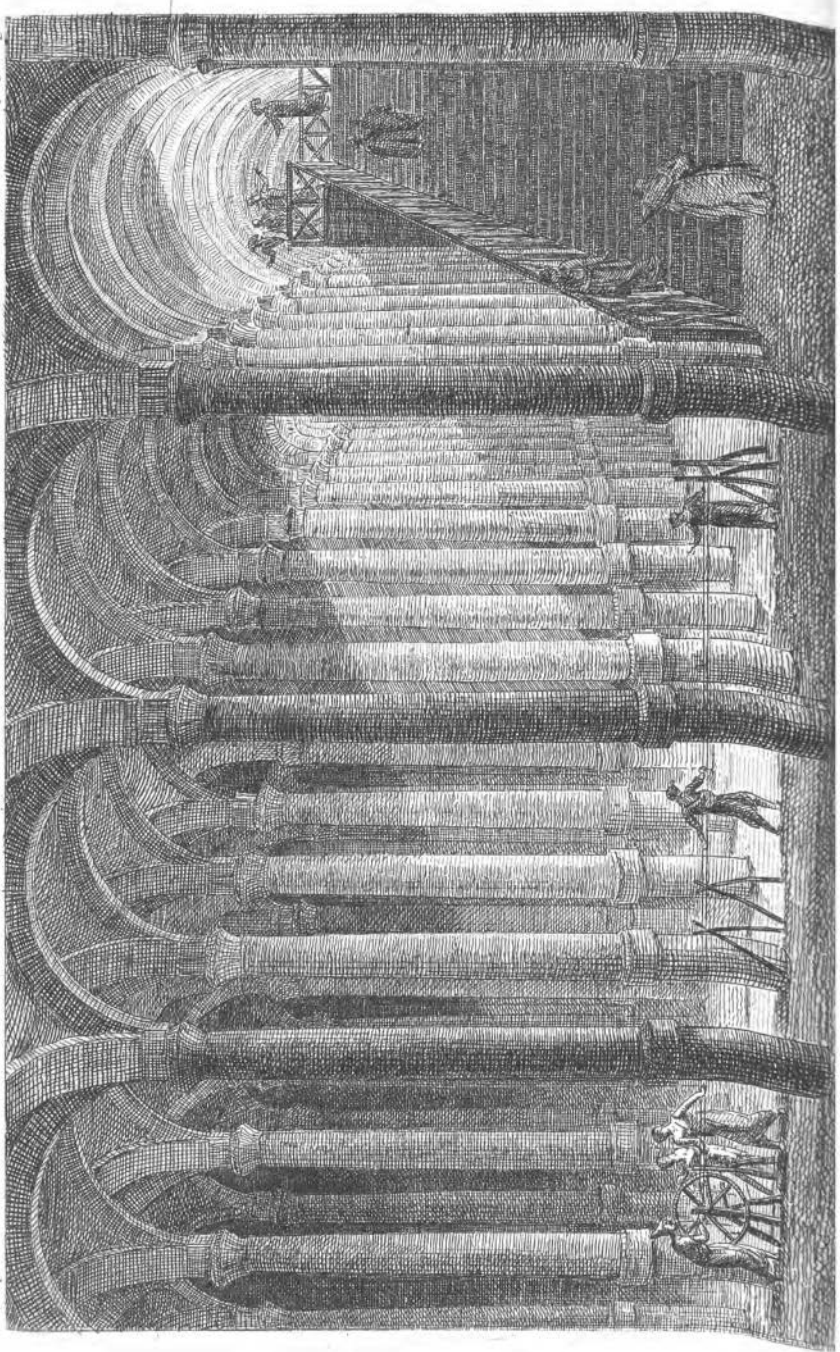
LETTRE XV.

Constantinople.

Grande citerne ; singularités de sa construction.

POUR SUIVONS notre promenade dans Constantinople, et recherchons-y quelques autres vestiges de l'antiquité. Nous trouverons vers l'occident, et à une petite distance de Sainte-Sophie, un tertre assez élevé, d'où l'on découvre en entier ce célèbre temple chrétien que les Turcs ont converti en mosquée, et qui cependant a conservé avec son nom quelques restes de son ancienne magnificence.

Ce tertre recouvre la grande citerne dont on attribue la construction à Constantin. Un aqueduc y amenait un grand volume d'eau qui s'y conservait pendant l'été, et était destinée à suppléer celle des sources et des fontaines, insuffisante dans cette saison, aux besoins des nombreux habitans de la capitale. Au dessus de cette citerne on avait élevé un vaste palais, contenant une basilique, une bibliothèque et des portiques ; il fut brûlé et reconstruit plusieurs fois. Maintenant il n'en existe pas de trace,



trace , et même ce terrain , naguère couvert de modernes habitations , n'offre plus qu'une place vide. On voit fréquemment dans l'intérieur de la ville , des espaces semblables , qui sont absolument ras ou couverts de décombres ; ils sont le témoignage d'autant d'incendies qui , en dévorant les maisons , ont ôté à beaucoup de malheureux les moyens d'en reconstruire de nouvelles. Combien de chefs-d'œuvre de sculpture et même d'architecture eussent péri s'ils n'avaient pas été enfouis dans les entrailles de la terre ! et la plupart de ceux qui nous restent , n'ont été soustraits que de cette manière , aux atteintes des élémens et à la barbarie des hommes , encore plus funeste.

La grande citerne de Constantinople (*Planche 17*) n'a de même dû sa conservation qu'à la masse de terrain qui la recouvre et la met à l'abri des efforts du tems , qui en a si souvent balayé la surface. On pénètre dans ce monument souterrain par une ouverture pratiquée au haut d'une des voûtes , et l'on y descend par un escalier en bois , supporté par un massif en maçonnerie. Du tems de Petrus Gillius , c'est-à-dire , au commencement du seizième siècle (1) , cet escalier n'existait pas , ou bien

(1) *P. Gillii , de Constantinopolis topographiâ.*
Partie II,

il n'en eut pas connaissance. La citerne cachée sous des maisons, servait de réservoir presque à l'insu des habitans de la ville, et n'était utile qu'à quelques particuliers qui y avaient pratiqué des puits ; c'est même l'un de ces puits qui attira l'attention du voyageur dont nous venons de parler, et auquel nous devons la première description de cette citerne. Il prétend même qu'elle était inconnue avant lui, et que la plupart des habitans des maisons construites au dessus, n'en soupçonnaient pas l'existence, quoiqu'ils en tirassent journellement de l'eau. Cette découverte ayant piqué sa curiosité, il chercha, et trouva enfin un endroit par où il lui fut facile d'entrer dans ce lieu souterrain et rempli d'eau ; il s'y embarqua sur une nacelle, dans laquelle il en parcourut l'intérieur dans tous les sens, à travers une forêt de colonnes, tandis que le maître de la maison s'occupait à pêcher du poisson qui y était très-abondant. Cette pêche s'exécutait au trident et à la lueur des flambeaux, le peu de jour qui arrivait d'en haut par les ouvertures des puits n'étant pas suffisant pour distinguer les poissons, mais assez cependant pour les y attirer et les rassembler en foule au dessous de ces ouvertures. Ces poissons devaient sans doute leur origine à l'usage que les Anciens

avaient d'en peupler leurs citernes, dans l'idée que le mouvement communiqué à cette eau par les poissons, et surtout par les anguilles, tendait à l'assainir, à la conserver et à la rendre plus légère.

Petrus Gillius donne à la citerne trois cent trente-six pieds de longueur sur cent quatre-vingt-deux de large, et deux cent vingt-quatre pas romains de tour. Les arcades et les voûtes, ainsi que les murailles, sont, dit-il, construites en briques, et revêtues d'un enduit de mortier bien conservé. Ces voûtes sont soutenues par trois cent trente-six colonnes de marbre, distantes l'une de l'autre de douze pieds, et ayant quatre-vingts palmes de hauteur. Ces colonnes sont disposées, dans le sens de la longueur de la citerne, en douze rangs, et en largeur en vingt-huit rangs : leurs chapiteaux sont en partie sculptés, et les autres bruts. Au dessus de chaque chapiteau est une pierre carrée, qui forme en quelque sorte un autre chapiteau, et sur laquelle s'appuient les quatre arcs qui supportent les voûtes. La citerne se remplit par le moyen d'aqueducs. J'ai vu (continue Petrus Gillius) dans cette saison, l'eau arriver par un grand conduit et en telle abondance, qu'elle cachait les colonnes en entier, et s'élevait jusques à la hauteur et vers le mi-

lieu des chapiteaux. Cette citerne est éloignée de quatre-vingts pas romains de Sainte-Sophie, vers l'occident d'été.

Nous ajouterons à la description de Petrus Gillius, qui d'ailleurs est assez exacte, quelques faits qui ont échappé à ce voyageur, parce que de son tems la citerne étant remplie d'eau, il devait être plus difficile de la parcourir qu'on ne peut le faire à cette heure où elle est à sec. Nous avons dit qu'on y pénètre par une ouverture pratiquée à une voûte. On descend d'abord quelques marches, et on arrive à une espèce de palier qui se trouve à peu près à la hauteur des chapiteaux : de là, on descend encore par un escalier en bois, qui est disposé en ligne droite et diagonale le long du mur de l'un des côtés de la citerne. Arrivé au fond de ce souterrain, le rayon de lumière qui part de l'ouverture n'éclairant que faiblement ce vaste lieu, on est condamné, pendant quelques instans, à la cécité la plus absolue; et ce n'est que par degrés et en s'habituant à ces ténèbres visibles, qu'on recouvre l'usage de la vue. Alors, à travers une épaisse vapeur, on voit s'agiter une foule d'ouvriers qui dévident de la soie dans ces longues galeries, et auxquels on est souvent obligé de payer une sorte de *péage* pour le dérangement.

ment qu'on leur occasionne, ou tout au moins pour une curiosité qu'ils ne supportent pas volontiers. L'œil s'égaré parmi cette forêt de colonnes, qui forment un immense quinconce dont l'obscurité est le terme. C'est sans doute pour cette raison que les Turcs appellent cet endroit les *Mille-Colonnes*, nombre indéterminé, par lequel les Orientaux expriment métaphoriquement une multitude.

Ces colonnes soutiennent des arcs plein-cointre, sur lesquels s'appuient des voûtes en cul-de-four, composées de ces grandes briques que les Romains employaient dans presque tous leurs édifices ; elles sont posées de champ et par rangs concentriques, et diminuant de largeur à mesure qu'elles se rapprochent du centre de la voûte, où on avait laissé une très-petite ouverture carrée, destinée sans doute à donner autrefois de l'air et du jour dans l'intérieur de la citerne. On voit encore des traces du mastic ou stuc qui recouvrait ces briques. Les colonnes paraissent très-rapprochées, parcequ'elles sont d'une longueur démesurée, et au premier coup-d'œil l'on est autant choqué de leur nombre, que de la disparité de leurs proportions ; ce qui même devait être originairement bien plus extraordinaire ; car le sol qui forme maintenant le fond de la ci-

terne doit s'être haussé par le dépôt des eaux , pendant une si longue succession de siècles ; mais il n'en faut pas conclure que les Anciens aient ici péché contre toutes les règles de la bonne architecture. On va voir qu'ils ont au contraire su allier toutes les convenances , et qu'ils ont mis , à cette construction , tous les soins et l'esprit de combinaison dont elle était susceptible.

Le chapiteau de la plupart des colonnes est en *masse* ; il représente une espèce de vase dont les contours entoureraient les feuilles d'acanthé du chapiteau corinthien. Le fût , appuyé sur le sol qui forme le fond de la citerne , s'élève en diminuant progressivement , à partir seulement de la moitié de sa hauteur jusques au chapiteau.

Nous avons dit que ces colonnes étaient beaucoup trop longues , relativement à leur diamètre. En effet , le fût a un quart de trop , mais aussi ce n'est qu'à partir de ce quart qu'il constitue véritablement la colonne ; car il est entouré , à cette hauteur , d'un tambour qui en figure la base ; et au dessous de cette base , ce qui reste de ce fût ne peut être considéré que comme un piédestal d'une forme bien singulière , il est vrai , mais qu'on ne pouvait faire autrement , comme nous l'observerons plus bas.

Il y a apparence que la hauteur ordinaire des eaux de la citerne ne devait pas dépasser cette base, de manière que les colonnes avaient l'air de poser immédiatement sur la ligne des eaux, et qu'à partir de leur surface elles se trouvaient de la hauteur ordinaire et en proportion avec le reste de l'édifice. Alors elles ne devaient point paraître trop rapprochées ; et si elles avaient eu un défaut, c'était plutôt le défaut contraire. Servons-nous des mesures prises par Petrus Gillius, qui nous ont paru assez exactes. Suivant lui, les colonnes qui soutenaient les voûtes de la citerne, avaient quarante pieds d'élévation et douze pieds d'entre-colonnement. Il ne parle pas de la base qui est élevée à un quart de la hauteur de la colonne, sans doute parce qu'elle était cachée par les eaux ; mais il aurait dû la supposer, car, selon les règles de l'art, cette base est indispensable pour que la colonne soit en proportion. En effet, relativement à son diamètre, qui est de près de trois pieds, la hauteur de quarante pieds serait ridicule ; tandis qu'en élevant cette base, comme on l'a fait, à dix pieds du sol, il reste trente pieds pour la colonne entière ; ce qui lui restitue sa proportion véritable, et la met en rapport assez exact avec son diamètre.

Quant à l'espacement de douze pieds d'une colonne à l'autre, quoique peut-être exagéré, il serait étroit si on eût donné quarante pieds aux colonnes ; mais, en faisant abstraction de la partie intérieure du fût, cet entre-colonnement est dans une proportion raisonnable, et même beaucoup plus large qu'il ne le serait si les colonnes, au lieu de supporter des voûtes, ne soutenaient que des plate-bandes ; car, dans ce dernier cas, leur espacement ne devrait être que de cinq ou six pieds, ou un peu plus de deux fois le diamètre. Il y a des monumens où l'entre-colonnement est porté à trois fois le diamètre, comme dans le temple de l'Honneur et de la Vertu à Rome ; mais ces exemples sont rares, et c'est l'invention des voûtes qui a fait dévier de cette règle et a donné le moyen d'espacer davantage les colonnes, sans inconvénient ni pour la solidité ni pour l'élégance (1).

Supposons maintenant qu'au lieu d'élever

(1) L'on a augmenté la hauteur des voûtes en raison de l'éloignement des colonnes sur lesquelles elles reposent, au moins dans le rapport du rayon au diamètre du cercle, et l'on y a même ajouté quelquefois, comme on l'a fait à la citerne, un architrave qui donne une plus grande élévation aux voûtes, et plus de légèreté aux colonnes.

la base, on l'eût fait poser sur le terrain, et qu'on eût proportionné la grosseur de la colonne à sa hauteur, il n'est pas douteux que l'eau en cachant une partie, ce qui serait resté au dessus aurait eu l'air écrasé : les bases devaient donc nécessairement être élevées au dessus des eaux. De plus, si, au lieu de continuer le fût au dessous de la base, on l'eût fait poser sur un piédestal carré et en proportion avec la colonne, il en serait résulté qu'en supposant la citerne à sec, cette foule de piédestaux n'aurait produit qu'un effet désagréable. D'ailleurs, ces gros massifs carrés et si rapprochés les uns des autres auraient rempli inutilement la plus grande partie de la capacité du bassin.

Au reste, il faut moins considérer la chose en elle-même, que relativement à l'usage auquel elle était destinée, c'est-à-dire, à contenir le plus grand volume d'eau possible. Or, la partie au dessous de la base devant être incessamment sous les eaux, elle avait la forme la plus simple et la moins volumineuse. Il est aussi probable que, pour pêcher les poissons que contenaient les eaux de la citerne, ou pour la visiter et même y faire de légères réparations, on se servait de bateaux. Pour voguer sans danger sur cette mer factice, au milieu

des écueils que présentait cette foule de colonnes, on dut arrondir leur base, et en évider le dessous de manière à laisser un libre jeu aux rames que la saillie des piédestaux carrés aurait gênées, et qui d'ailleurs auraient diminué considérablement les passages, et même auraient rendu la circulation impossible.

Ne condamnons donc pas la bizarrerie apparente de cette construction, et, loin de la regarder comme une violation des principes de la saine architecture, voyons-y plutôt une preuve du talent des architectes, qui connaissaient parfaitement les règles de l'art et du goût, quoiqu'ils eussent l'air de s'en écarter. Nous pouvons ajouter que s'ils l'ont fait quelquefois, c'est qu'ils y ont été contraints par des raisons de convenance que nous ne pouvons juger parce qu'elles s'éloignent de nos usages, et souvent même nous sont inconnues.

La citerne n'a plus la forme ni la grandeur que lui donnait P. Gillius. De son tems, elle offrait un parallélogramme rectangle : maintenant l'espace en est non-seulement beaucoup plus resserré, mais on y voit des angles saillans et rentrans, fort irréguliers ; ils indiquent qu'il s'y est formé des éboulemens, et qu'on a été forcé de soutenir les voûtes par

des murs ; ou plutôt que , depuis que la citerne est à sec , les habitans des maisons voisines y ont pratiqué des caves , et ont empiété sur ce terrain , qu'ils ont partagé pour leur usage particulier. Cela doit faire craindre que ce qui reste de la citerne ne soit peu à peu envahi , dérobé par-là à la curiosité des étrangers , et enfin ne devienne la proie de quelque violent incendie qui atteindrait les matières inflammables dont les caves peuvent être remplies ; ce qui est arrivé à plusieurs autres citernes de la ville , dont il ne reste pas de vestiges.

Ce monument a été préservé depuis un grand nombre de siècles parce qu'il était plein d'eau , et il n'y aurait pas de plus sûr moyen de le soustraire à la destruction totale qui le menace , que de le rendre à son usage primitif , pour lequel il convient encore parfaitement , et ce qu'on pourrait même exécuter à peu de frais ; il redeviendrait un réservoir dont les eaux utiles dans les tems de sécheresse seraient surtout d'un grand secours dans les incendies.

Profitons de l'aspect que présente encore ce monument souterrain , pour nous figurer ce qu'il était lors de sa construction. Supposons-le terminé entièrement ; car , telle était l'intention des architectes , plusieurs chapiteaux

des colonnes étant sculptés, on peut présumer qu'ils devaient l'être tous : supposons, dis-je, qu'il est soutenu par des colonnes de marbre d'ordre corinthien, que les voûtes sont revêtues de stuc, ornées de caissons peints ou sculptés; entrons dans un léger esquif porté par ces eaux transparentes, à travers lesquelles on pouvait apercevoir une multitude de poissons qui venaient en foule mordre à l'appât qu'on leur jetait, et parcourons les détours de ce labyrinthe éclairé de distance en distance, comme les salles des thermes, par des ouvertures pratiquées à la voûte, et garnies de vitraux ou peut-être de ces cloches de verre qui sont encore en usage dans les bains turcs. Ce jour douteux devait permettre de distinguer les objets sans détruire le vague causé par la perspective aérienne, et ce combat mystérieux de la lumière et des ombres produisait ce clair-obscur si favorable aux effets pittoresques. Le spectacle qu'offrait ce vaste monument enrichi de marbres sculptés, de peintures; la limpidité des eaux, la fraîcheur délicieuse qui s'en émanait, tout devait exciter l'admiration, et même à cette heure on ne peut trop admirer ici la magnificence des Anciens; seulement on doit s'étonner qu'ils l'aient poussée si loin dans un édifice de ce genre.

On n'est pas surpris de la recherche qu'ils ont mise dans la décoration des monumens bâtis à la surface de la terre, et qu'ils habitaient. On conçoit encore le soin qu'ils ont porté dans le choix des ornemens de leur souterraine et dernière demeure, dans ces tombeaux de famille, qui devaient être visités et enfin habités par leurs parens, leurs amis et leur postérité; mais à quoi bon employer les ornemens de l'architecture et surtout de l'ordre corinthien, consacré presque uniquement à la décoration des temples les plus magnifiques, dans un endroit, il est vrai, d'une utilité publique, mais où le peuple ne pouvait cependant avoir accès? Aurait-on eu l'idée d'embellir cet édifice souterrain s'il n'avait été destiné à un autre usage que celui d'une citerne qui ne devait être fréquentée tout au plus que par les ouvriers désignés pour la réparer, ou par quelques curieux? Il reste donc à savoir à quoi les Anciens pouvaient faire servir ce local; car on ne peut nier qu'ils n'aient eu un but en l'ornant d'une manière si magnifique. Y donnaient-ils des fêtes que la fraîcheur du lieu pouvait rendre très-agréables pendant les chaleurs de l'été? En effet, d'après ce qu'on rapporte des raffinemens du luxe et des plaisirs auxquels se livraient les voluptueux Em-

pereurs d'Orient, dont plusieurs n'avaient de chrétien que le nom, on pourrait supposer qu'ils faisaient de ce lieu souterrain le théâtre de leurs secrètes orgies (1). Dans cette supposition, on pouvait former une espèce d'île au milieu du bassin de la citerne, en jetant un léger plancher appuyé sur le tambour qui sert de base aux colonnes : là seulement les eaux étaient recouvertes sans qu'on fût privé pour cela de leurs fraîches émanations. C'est sur ce plancher qu'on établissait des gradins ou des lits couverts de riches tapis et de coussins, des tables chargées de mets exquis et de vins précieux : c'était de ces places élevées, et à la lueur des illuminations qui régnaient le long de ces vastes péristyles, aux accords d'une musique lointaine et qui s'égarait sous ces voûtes, que le Souverain, entouré de convives nombreux et d'une cour ivre de voluptés, voyait les jeux de ses pantomimes, de ses baladins, qui, portés dans des conques marines ou nageant à la surface des eaux, pouvaient représenter le triomphe d'Amphitrite, la nais-

(1) Dans les célèbres maisons de délices que les Romains avaient construites sur la côte de Bayes, on avait ménagé des pièces souterraines, où l'on jouissait du bruit des vagues et de la fraîcheur des eaux de la mer, à laquelle on disputait ce terrain.

sance de Vénus, et toutes les scènes mythologiques dont les Tritons, les Nâïades et les divinités des mers étaient les acteurs. Quoiqu'il en soit de cette hypothèse, on ne peut nier cependant qu'elle ne convienne au tems et aux lieux ; elle ne s'écarte en rien de l'idée que les historiens nous donnent du raffinement que les Empereurs grecs mettaient dans leurs plaisirs et dans leurs fêtes ; et quant au local, il prêtait beaucoup à ces sortes de représentations théâtrales pour lesquelles les Anciens avaient tant de goût (1).

(1) On pourrait même ajouter que ce goût s'est perpétué jusques à nos jours, et qu'on en trouve encore des traces sur nos théâtres. L'Histoire moderne nous fournirait aussi plusieurs exemples frappans de représentations de ce genre, et, parmi les plus magnifiques, on pourrait citer les fêtes données à Florence, dans le seizième siècle, par les Médicis, et décrites par *Vasari*, *Baldinucci* et d'autres historiens d'Italie.

L E T T R E X V I .

Présentation au Capitan-Pacha ; son palais ; détails sur notre réception ; usages comparés ; Isaac Bey.

O N sait que nous avions été appelés à Constantinople pour construire, dans le port de cette capitale, une *forme* à l'instar de celles que l'on voit dans plusieurs ports de France. Nous n'avons donc pas été peu surpris, à notre arrivée, de voir qu'on avait déjà commencé les travaux préparatoires de cette *forme*, et qu'ils paraissaient être dirigés par des gens de l'art. En effet, soit que le Grand-Seigneur, ou plutôt ses ministres, aient été séduits par les intrigues des agens de quelque autre puissance, soit, comme on a voulu nous le faire entendre, qu'on ait cru que la France avait refusé les demandes qu'on lui avait faites à ce sujet, soit enfin que les retards qu'avait éprouvés notre voyage aient accrédité le bruit qu'on avait répandu sur notre naufrage, il n'en est pas moins vrai qu'en arrivant nous apprîmes, avec douleur, que nous avions été prévenus par des ingénieurs étrangers, et
qu'en

qu'en conséquence notre mission devenait superflue et infructueuse.

Cependant le Capitan-Pacha nous donnait encore l'espérance d'être utiles, et l'on nous berçait de promesses trompeuses. Comme on savait que nous avions apporté de France des modèles de machines extrêmement curieuses, et surtout celui d'une *forme* avec tous ses accessoires, le Capitan - Pacha témoigna le desir de voir ces objets, et fixa le jour auquel nous devions lui être présentés. Nous allons exposer les traits saillans de cette audience turque; elle fera juger du degré d'instruction de l'un des ministres de la Porte, qui a le plus de crédit, et qui jouit même d'une grande considération parmi les étrangers; enfin, ce sujet amenera naturellement quelques réflexions sur les usages de ce pays.

Le jour désigné pour cette cérémonie l'on est venu de bonne heure demander les modèles que nous avons déjà mis en état, et notre menuisier machiniste s'est embarqué dans une chaloupe, avec les caisses qui contenaient les machines et les instrumens qu'il avait ordre de ne pas quitter; quelque tems après on nous a avertis que les gondoles du Capitan-Pacha nous attendaient à Galata pour nous conduire à l'échelle de Tersana

ou port des galères (1), où nous sommes arrivés dans quelques minutes.

Le palais du Capitan-Pacha est bâti au sommet d'un coteau qui domine le port, et sur la pente duquel sont situés les bâtimens, chantiers de construction et les ateliers nécessaires aux divers travaux relatifs à la marine, de manière que le ministre peut suivre des yeux ces travaux, les animer par sa présence et surveiller l'exécution de ses ordres.

Ce palais, qui offre du côté du port un coup-d'œil agréable et pittoresque, occupe un grand espace; il consiste en un corps-de-logis principal, flanqué de deux pavillons peu saillans : les murs en sont peints en blanc, avec des filets et ornemens en bleu-clair, et le décor de son architecture est le même que celui de tous les palais turcs, c'est-à-dire, que les fenêtres sont grillées en joncs avec leurs volets en abat-jour, que le toit est très-saillant, et qu'il est couronné de dômes en plomb, surmontés de flèches dorées.

L'on monte à ce palais par des rampes assez

(1) Le nom de *Tersana* paraît être emprunté de l'espagnol. On appelle ainsi l'endroit où l'on construit les galères à Barcelonne, et, parmi les édifices les plus remarquables de cette ville, on cite la Bourse, la maison de la Députation et la *Tersana*.

rapides, taillées sur le flanc de la côte. N'étant bordées, du côté de la mer, que par des barrières en bois peint en rouge, le coup-d'œil n'en est pas obstrué, et elles permettent de voir les personnes qui vont et viennent. Ces rampes sont disposées d'une manière régulière, qui fait partie du plan du château, et lui donne un air de grandeur et un développement bien entendu.

Nous avons été reçus dans le vestibule par un officier de la maison du Pacha ; il nous a fait traverser les bureaux du ministère, dont nous parlerons plus bas, et quelques pièces assez simplement ornées ; enfin, nous sommes parvenus à un beau sallon, dont le pavé et les murs sont revêtus en marbres de couleur ou en stuc. Au milieu, sous un dôme élevé, se trouve un bassin circulaire de marbre blanc de plus d'une toise de diamètre et en forme de vasque, dont les bords sont arrondis et relevés d'environ un pied. Du centre de ce bassin jaillit un jet d'une eau extrêmement claire, qui, après avoir rempli la vasque, s'échappe sous le pavé pour se distribuer dans d'autres appartemens, où elle sert au même usage.

On avait arrangé nos modèles à l'une des extrémités de la pièce, proche les croisées, et nous attendions en silence l'arrivée du

grand-amiral, lorsque nous entendîmes les pas d'une troupe de personnes qui descendaient rapidement un escalier, et qui se rangèrent en haie des deux côtés de la porte, les bras croisés sur la poitrine, avec un maintien très-modeste. A un signal parti du vestibule tous ces gens prononcèrent fort haut quelques mots turcs, répétés alternativement, et qui étaient une formule de complimens ou de souhaits pour leur maître. Il ne tarda pas en effet à paraître, accompagné de plusieurs officiers vêtus de riches tuniques brochées en or. Quant à lui, son vêtement était fort simple; il consistait en une pelisse de couleur brune, bordée de fourrures; il était coiffé d'un turban à côtes, également brun, entouré d'une étroite mousseline blanche.

Hussein-Pacha, grand-amiral, est un homme d'une cinquantaine d'années, grand, maigre : son teint pâle contraste avec le noir peut-être factice de ses moustaches et d'une barbe taillée en pointe. Ses sourcils, également très-noirs, recouvrent des yeux petits, enfoncés, mais d'un éclat et d'une mobilité extraordinaires; ce qui rend son regard un peu égaré. Tous ses mouvemens sont vifs et en quelque sorte inquiets, et sa physionomie est plus expressive qu'agréable : néanmoins il s'est avancé

de notre côté avec beaucoup d'affabilité, et a répondu aux complimens d'usage et aux éclaircissemens relatifs à la mission avec plus d'aisance et de vivacité que n'en mettent ordinairement les Turcs dans leurs réponses aux questions les plus ordinaires; car ils ne les font qu'après avoir longuement réfléchi et en employant des sortes de sentences très-courtes, qui auraient souvent besoin d'un commentaire pour être parfaitement comprises. Il a cependant suivi ponctuellement l'étiquette des audiences ministérielles, qui consiste à ne converser que par truchement, quoiqu'il sût, nous a-t-on dit, fort bien le français.

Les Turcs croiraient déroger à leur dignité s'ils employaient un autre idiôme que le leur. Si un Franc parle le turc, il n'en est pas moins obligé de s'expliquer dans sa langue naturelle, et de se servir de l'intermédiaire d'un drogman. Cet usage nous a paru ridicule et quelquefois nuisible; car l'étranger étant forcé de mettre dans la confiance de ses affaires un tiers qui ne peut exprimer sa pensée toute entière, et ses paroles passant en quelque sorte par le crible de la traduction, elles perdent une partie de leur valeur, et souvent peuvent être interprétées d'une manière fautive.

On s'est mis en devoir d'expliquer au Capitain-Pacha, dans le plus grand détail et en joignant le précepte à l'exemple, le mécanisme de la *forme*, la manière dont on y fait entrer les vaisseaux, comment on ferme ensuite le bassin avec le *bateau-porte*, qui oppose aux vagues une barrière inébranlable, donne le loisir de vider le bassin avec des pompes, de mettre le vaisseau à sec, et de l'établir d'une manière fixe sur la cale, pour que les ouvriers puissent s'occuper avec sécurité de tous les travaux qu'exigent les réparations à faire au bâtiment.

On a insisté sur ce mécanisme ingénieux, et, pour exciter l'attention et la curiosité du grand-amiral, on eut beau répéter les expériences, placer, déplacer le *bateau-porte*, vider et remplir d'eau la *forme* avec facilité, nos démonstrations ne paraissaient avoir aucun succès auprès de ces Turcs, qui regardaient tout d'un air étonné, mais sans y rien comprendre.

Nous avons également fait passer en revue les grues tournantes, les cabestans de différentes formes, le mouton à décli, la machine à curer les ports et une foule d'autres inventions curieuses, qui ne paraissaient intéresser que faiblement le Capitain-Pacha; enfin, on a

cru se mettre plus à sa portée en lui expliquant l'action de la vis d'Archimède, alors.... le dirai-je, à la honte de la science moderne, la machine du célèbre Syracusain l'a emporté sur toutes nos inventions. A peine le Pacha a-t-il vu l'effet de cette machine si simple, qu'il s'en empare et court à l'application. Il s'accroupit sur le bord de son bassin, met le tube en mouvement, voit avec autant de surprise que d'admiration l'eau du réservoir monter à l'extrémité de la vis, s'en échapper et tomber sur le pavé. Le grand-amiral frappe alors des mains, fait éclater sa joie d'une manière aussi naïve qu'un enfant. Enchanté, il fait encore agir la vis, et continue ce jeu jusqu'à ce qu'il ait inondé la chambre et mouillé tous ses vêtemens. Dès ce moment il ne veut plus rien voir, et emporte avec lui cette petite machine précieuse, comme un joujou dont il craint qu'on ne le prive.

Il ne faut pas en conclure que ce ministre fût un ignorant. Il était pourvu d'esprit naturel et même d'un grand sens. Le mouvement qui le portait à donner la préférence à l'invention d'Archimède était une critique en action de toutes nos machines, qui, beaucoup plus compliquées, n'offraient pas à son jugement un résultat aussi prompt et aussi

puissant, et qui lui paraissaient être aux inventions primitives ce qu'est l'esprit au génie. Un autre Turc aurait regardé stupidement sans témoigner aucune surprise, et n'aurait pas saisi l'utilité de l'application de cette mécanique; mais Hussein - Pacha comprenait, réfléchissait, comparait; alors il était naturel que la machine la plus simple dans sa construction, et la plus étonnante dans ses effets, le frappât plus vivement que toutes les autres.

Ajoutons en faveur des talens de ce ministre, qu'il n'a pas tenu à lui que le Grand-Seigneur se créât une marine formidable. Joignant au caractère réfléchi et au sang-froid qu'ont ordinairement les Turcs, beaucoup de présence d'esprit, de vivacité et même de connaissances, il a communiqué son activité à tous les travaux qu'il a fait entreprendre. S'entourant de gens instruits dans tous les genres et de toutes les nations, il a su tirer parti de leurs talens variés et les appliquer aux besoins de l'État. C'est lui qui avait imaginé de demander à la France des instituteurs pour les troupes, et déjà une compagnie d'artillerie volante instruisait les canonniers turcs; il avait aussi contribué à faire changer quelque chose à la tactique militaire des Musulmans, et même, ce qui

est beaucoup plus difficile qu'on ne le pense, à leur faire modifier leur habillement et à le rendre moins embarrassant pour les manœuvres (1). Contrarié sans cesse par les autres ministres, jaloux de sa faveur auprès de Sélim et surtout par les entraves de l'ignorance, il combattait en vain les préjugés de sa nation contre tout ce qui lui est étranger. A chaque innovation qu'il cherchait à introduire, il voyait avec regret, qu'il était presque le seul qui en sentît l'importance.

Cependant par ses ordres et sous son inspection immédiate, on voyait déjà dans plusieurs ports de la Mer-Noire, de l'Archipel et aux Dardanelles, des chantiers de cons-

(1) Ce n'est pas sans peine qu'on a fait quitter aux canoniers leur large culotte pour un pantalon serré seulement par le bas, et beaucoup plus leste. En Turquie on ne peut tenter impunément la plus légère innovation; elle est aussitôt regardée comme attentatoire à la constitution du pays, et si elle est déclarée, par les ulémas, contraire aux dogmes de l'islamisme, on ne peut prévoir les funestes conséquences qui en résultent. On connaît celles de l'institution du *Nizam-Dgedid* ou des troupes disciplinées à l'euro péenne. Cette innovation a servi de prétexte à la dernière révolution, qui a précipité du trône le malheureux Sélim, et elle est encore la cause qui, agissant sourdement, menace l'Empire d'une entière subversion.

truction en pleine activité : on lançait journellement des vaisseaux de ligne, des frégates et d'autres bâtimens (1). Le port de la capitale en était encombré, mais cela ne suffisait pas; il fallait des matelots, et ce n'était pas chez les Turcs, dont l'esprit indolent n'est pas porté vers la marine, qu'il pouvait les trouver. Hussein-Pacha n'est point effrayé d'une tâche si pénible. Après avoir construit des flottes, il sait créer des marins; il encourage le commerce de cabotage, favorise les Grecs des îles, protège leurs expéditions lointaines; et bientôt après, profitant de l'expérience qu'ils ont acquise, il en forme des équipages expérimentés. Enfin, par l'espoir des récompenses, il attire des pilotes et même des officiers européens, et ces vaisseaux, qui n'ont guère de turc que le nom, n'en présentent pas moins l'apparence d'une marine qui peut devenir formidable (2).

(1) Nous avons vu, à Constantinople, lancer le même jour un vaisseau de ligne à trois ponts, *le Sélim*, une frégate et une corvette.

(2) Isaac Bey contribuait plus que personne à cette réforme. L'amitié qu'il nous a témoignée, la reconnaissance que nous lui devons, nous font un devoir de le faire connaître à nos lecteurs. (*Voyez la note à la fin de cette Lettre.*)

Continuons à rendre compte de notre réception. Le Capitan-Pacha s'était retiré en nous engageant à laisser chez lui les machines qu'il voulait examiner avec plus de soin ; et donnant l'ordre qu'on nous conduisît dans ses appartemens , on nous fit monter dans une salle très-ornée, dont les murs, jusqu'aux deux tiers de leur hauteur , étaient couverts de boiseries sculptées, peintes et dorées. De distance en distance, et dans chacun des panneaux, on avait formé des trophées d'armes de différentes espèces , telles que sabres recourbés , cingiards , pistolets , tromblons ciselés et damasquinés très-richement. Ces ornemens militaires , groupés avec des drapeaux et des instrumens de musique , formaient une décoration d'un très-bon goût. Au dessus des boiseries , les murs étaient revêtus de stuc , et dans les frises l'on avait peint des paysages , qui représentaient les rives du Bosphore avec ses palais , ses kiosques , ses mosquées et ses jardins : on avait même dérogé , dans ces tableaux , à la loi strictement observée par les Turcs , de n'admettre aucune représentation de figures humaines dans leurs peintures ; car il y avait des pêcheurs , des caïques avec des rameurs ; mais ces figures étaient d'une si petite proportion , qu'on y at-

tachait apparemment moins d'importance, et qu'on supposait que le peintre n'était pas responsable des ames de ces pygmées.

Au fond de la pièce se trouvait une fontaine avec un jet d'eau et des robinets qui paraissaient destinés à fournir de l'eau pour se laver les mains et le visage. Dans le renfoncement de la niche à pans-coupés, qui contenait le bassin de la fontaine, on avait peint une décoration perspective qui n'était point mal exécutée. Pour compléter la description de cette salle, il ne faut pas oublier de beaux vases de porcelaine qu'on avait rangés devant les fenêtres, et qui étaient garnis de superbes fleurs, telles que tulipes, couronnes impériales et quelques autres qui nous étaient inconnues.

On nous a fait placer suivant l'ordre de notre présentation et de nos grades, sur le divan, à l'extrémité duquel le grand-amiral était assis. Bientôt après l'on a apporté des pipes; celle du Pacha était ornée de plusieurs rangs de diamans, et les autres, moins riches, mais fort jolies, étaient garnies, suivant l'usage, d'un bout d'ambre jaune à leur extrémité. Ces pipes servent dans toutes les visites, et même dans les cafés on ne fait usage que de pipes banales; mais l'ambre dont on les garnit, a, dit-on, la

propriété singulière de ne point conserver de qualité malfaisante, et de ne communiquer aucune maladie contagieuse, pas même la peste, quoiqu'un pestiféré se soit servi de la même pipe un moment avant vous. Après avoir fumé quelques instans, un officier du Pacha, vêtu d'une robe de brocard d'or à fleurs, dont les coins étaient retroussés et passés dans la ceinture, s'approcha de nous accompagné d'esclaves noirs qui portaient des plateaux couverts de tasses à café et de confitures : on les présenta à la ronde, et chacun à son tour but sa tasse de café et prit une cuillerée de confitures avec la même cuiller d'or qu'on faisait passer à son voisin ; et quoiqu'elle ne dût pas avoir la même propriété que l'ambre, la politesse exigeait qu'aucun de nous ne fût paraître la moindre répugnance. On brûla ensuite des parfums, on nous aspergea d'essence de rose, et nous fûmes enfin congédiés avec tous les honneurs d'usage.

J'ai promis la description des bureaux du ministère de la marine turque : la voici :

Ces bureaux ne ressemblent en rien à l'idée que nous nous en formions. Il n'y avait ni tables, ni cartons, ni réunion apparente de papiers. Les commis ou scribes étaient assis, les jambes croisées, sur le sofa qui régnait

le long du mur de cette galerie et en face des croisées; ils écrivaient, tenant d'une main leur plume de roseau (1) taillée comme les nôtres, mais bien plus grosse, et de l'autre main un petit encrier portatif qui s'adapte à un étui dans lequel on met les plumes. Cet étui, qui est passé de côté dans leur ceinture en guise de poignard, est le signe caractéristique des nombreux écrivains de la capitale. Ils forment une corporation beaucoup plus importante qu'on ne le croirait, et qui a été sur le point d'opérer une révolution lorsqu'on a voulu, dans les derniers tems, établir une imprimerie turque à Constantinople. Ces écrivains ne se servent point de table ni même de planche pour mettre leur papier; ils le posent sur leur genou, et n'en écrivent pas moins bien pour cela. Il est vrai que ce papier diffère du nôtre. Fabriqué exprès pour eux à Venise, il ressemble à du carton mince, et est extrêmement lisse. On ne voit point dans leur écriture de traits ni paragraphes faits à main-levée; mais elle se distingue par sa netteté et par l'ordre parfait des caractères. Ils écrivent, comme on sait, de droite à gauche; ce qui exige bien plus d'attention pour ne pas effacer l'écriture.

(1) L'ancien *calamus*.

Ces scribes , la plupart fort jeunes , n'ont point discontinué leur travail , et même ils ne levaient pas les yeux de dessus leur papier. La gravité de leur maintien contrastait tellement avec notre vivacité , que nous avions peine à tenir notre sérieux. En effet , qu'on se représente cette longue file d'individus vêtus à peu près de la même manière , occupés d'un seul objet , assis ou plutôt accroupis , les jambes croisées , dans une position roide et sans grâces , et qu'on en fasse le sujet d'un tableau , on croira voir une réunion de ces magots de la Chine , qui ornaient autrefois nos cheminées ; on se persuadera difficilement que le peintre ait copié la Nature , et il étonnerait bien davantage s'il représentait une réunion de Grecs ou de Romains , tous assis dans cette même position qui nous paraît si ridicule , et qui pourtant devait être familière à tous les peuples de l'antiquité. Cette opinion ; que nous craindrions d'émettre sérieusement , et qui paraîtra d'abord étrange et folle , n'est pas dépourvue de quelque fondement.

Les Anciens , qu'on nous représente couchés ou assis sur des lits pour prendre leurs repas , ne pouvaient l'être cependant qu'à la manière des Turcs , quoique dans les bas-reliefs et dans les peintures on leur ait donné des positions ,

sinon plus décentes , au moins plus agréables.

Parmi les peintres modernes qui ont voulu retracer la Cène , il en est quelques-uns qui ont senti l'inconvenance de faire voir des personnages graves , non-seulement couchés , mais étendus sur le ventre , position qui devait être fort gênante si même elle n'était impossible à conserver à table. Dans l'un des tableaux du Poussin , qu'on peut citer parmi tous les peintres comme celui qui connaissait et observait le mieux les convenances , les usages et les costumes des Anciens , on voit Jésus-Christ et ses disciples autour d'une table en fer à cheval , tous dans des attitudes plus ou moins extraordinaires. Raphaël et Léonard de Vinci ont mieux fait d'éluder cette difficulté en supposant leurs personnages assis , comme nous , sur des bancs ou des chaises ; et quoiqu'en cela ils n'observassent pas parfaitement les usages antiques , ils ont trouvé le moyen de varier davantage les poses , et de leur donner autant de grâce que de noblesse.

Consultons maintenant les bas-reliefs antiques , qu'on ne manquera pas de nous opposer comme une objection insurmontable. Nous y verrons que les artistes anciens , aussi délicats que Raphaël sur la beauté des attitudes , ont

sauvé

sauvé, tant qu'ils ont pu, la roideur et les lignes anguleuses de la position gênée de leurs modèles. D'ailleurs, l'ampleur de leurs vêtements devait dissimuler en partie ce défaut ; mais en parcourant les peintures d'Herculanum et de Pompéia nous trouverons, malgré le soin des artistes, les traces de cette manière de s'asseoir, et dans une caricature de Pompéia on voit des figures assises ainsi, les jambes croisées. Cette peinture, nous dirait-on, est du genre grotesque. Qu'importe ! Les caricatures sont l'expression naïve, exagérée, si l'on veut, des ridicules d'une nation ; mais elles n'en ont pas moins la vérité pour base ; et si cette manière de s'asseoir n'eût pas été commune chez les Anciens, ils ne l'eussent pas représentée (1). D'ailleurs, cet usage paraît être de toute antiquité chez les peuples de l'Orient, comme on peut le voir par les peintures et les sculptures chinoises et indiennes qui représentent les divinités de ces pays, assises

(1) Nous pourrions citer plusieurs autres exemples tirés des peintures et des sculptures égyptiennes, grecques et romaines, qui viennent à l'appui de notre opinion ; mais ce n'est point ici le cas de s'appesantir sur un sujet qui serait plus convenablement traité dans un Mémoire ou dans une dissertation critique.

absolument à la manière des Turcs. Il serait bien étrange que les Grecs et les Romains, seuls parmi les nations orientales, n'eussent point adopté cette attitude; et de ce que leurs statuaires ne l'ont pas retracée dans la plupart de leurs ouvrages, il ne s'ensuit pas qu'elle leur fût étrangère. On ne peut en conclure autre chose, sinon que leurs artistes avaient trop de goût pour choisir une pose qui est sans grâce, et dont la régularité ou plutôt la roideur était contraire à toutes les règles du galbe et du balancement qu'ils observaient dans toutes leurs figures. Au moins ne pourrât-on nier qu'à l'époque où les Grecs adoptèrent les mœurs efféminées des Indiens, ils leur empruntèrent l'usage de ces lits assez semblables à nos canapés, mais beaucoup plus élevés, et sur lesquels ils ne pouvaient, vu leur peu de profondeur, s'asseoir autrement que les jambes croisées. Lorsque la mode de ces lits s'introduisit à Rome, les femmes refusèrent long-tems de s'en servir, parce que cette manière d'être leur paraissait indécente, et elles eurent la gloire peu commune de résister long-tems à la mode: mais aussi l'usage prévalut; elles s'y habituèrent peu à peu, et même bientôt elles surent tirer parti de cette position en y donnant la grâce qui accom-

pagne toujours le desir de plaire. En effet, qu'on ne croye pas que cette manière de s'asseoir soit dépourvue de tout agrément : la coquetterie naturelle au sexe le porte à faire une étude particulière des positions du corps ; et si, dans les peintures qui nous viennent de la Chine et des Indes, on remarque tant de roideur et de sécheresse, ce n'est point la faute des modèles, mais bien des peintres, qui ont manqué d'adresse et surtout de goût pour imiter cet abandon voluptueux, ces poses moëlleuses et ces mouvemens fugitifs qu'il faut saisir en quelque sorte de la pensée, parce qu'ils ne durent pas plus que le sentiment qui les motive. Sans s'écarter des convenances du style antique, un peintre pourrait trouver à Constantinople et dans la Grèce la preuve de ce que nous avançons ; qu'il observe une réunion de Grecques modernes, assises sur leur divan ou auprès du *tandour*, et travaillant, causant ou jouant de quelque instrument, toutes seront accroupies à la turque ; mais elles sauront varier leurs attitudes, en sauver la roideur, et même lui donner de la décence par la grâce du maintien et l'adroite disposition des vêtemens, qui n'en accuseront pas moins les formes. On reconnaîtra enfin chez elles les modèles de la charmante joueuse d'osselets,

chef-d'œuvre de grâce naïve, et même le motif de la célèbre Vénus au bain.

Nota. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur faisant connaître plus particulièrement Isaac Bey, attaché à la personne de Hussein-Pacha par une amitié désintéressée, autant que par la reconnaissance. Sultan Mustapha avait envoyé en France Isaac Bey et trois autres jeunes Turcs, pris parmi les ichoglans, pour y recevoir une éducation qui les mit en état d'être utiles par la suite à leur pays. Ces jeunes gens, doués d'heureuses dispositions, répondirent d'abord à l'attente de leur Gouvernement, et acquirent des connaissances utiles; mais ils ne purent échapper à l'influence des séductions, dont la jeunesse est si avide; ils se livrèrent aux plaisirs, prirent bientôt les manières françaises, et, oubliant en quelque sorte leur patrie, ils en quittèrent même le costume. Le Sultan, instruit de cette conduite répréhensible, les bannit de ses États, et, tant qu'il vécut, il ne voulut point leur rendre ses bonnes grâces, malgré leurs regrets tardifs et les pressantes sollicitations de leurs amis. Abdulhamid, qui succéda à Mustapha, confirma la condamnation prononcée par son prédécesseur; mais lorsque Sélim III monta sur le trône, il écouta les vives réclamations d'Isaac Bey, présentées par Hussein-Pacha, et lui permit de revenir dans sa patrie. On sait que Hussein-Pacha, né en Circassie, avait été élevé avec le jeune Sélim dans la prison où l'on retient l'héritier du trône de l'Empire; il était alors le confident, l'ami intime de son Prince, et cette amitié dura autant que leur vie: une circonstance heureuse l'avait fait naître. Des intrigues du sérail menaçaient les jours de Sélim. Un avis que lui fit donner une

esclave du harem , sœur de Hussein , sauva ses jours menacés. La reconnaissance de Sélim fut depuis sans bornes ; il fit épouser à Hussein la fille d'Abdulhamid , le combla de bienfaits , et le créa surintendant de la marine et grand-amiral. Revenons à Isaac Bey. Reconnaisant envers son ami , il se consacra entièrement à son service , et fut en partie la cause de la préférence marquée que Hussein , devenu Capitan-Pacha , eut pour les Français dans toutes les occasions : il fortifia le goût de Hussein pour tous les arts d'Europe , et contribua beaucoup à la révolution que le grand-amiral voulait introduire dans les usages turcs ; il ne tint pas à lui que notre mission ne réussît , et il s'employa vivement en notre faveur. Cet aimable Turc était réellement Français par ses sentimens et par son caractère : il était très-désintéressé , et ne voulut jamais rien accepter de son ami ; il lui répondait : « Je n'ai besoin de rien tant que je posséderai votre amitié. Si je la perdais , je rentrerais dans la poussière de » la disgrâce et du malheur dont vous m'avez tiré. » En effet , lorsque Hussein - Pacha mourut à la suite d'un asthme dont il était atteint depuis long-tems , et que son ardeur pour le travail lui avait fait négliger , Isaac Bey se retira de la Cour , et alla vivre solitaire dans une petite propriété , le seul bien qu'il possédât , et depuis il n'a point voulu se mêler des affaires.

LETTRE XVII.

Promenade aux Eaux-Douces ; jeux et amusemens des Turcs.

LE retour de la belle saison fait éprouver le desir de se rapprocher de la Nature, et les simples jouissances qu'elle procure dans une contrée parée de ses dons, sont appréciées par les bergers comme par les Rois.

Les souverains de la ville de Constantin allaient se délasser des plaisirs bruyans de leur capitale dans une maison de plaisance qu'ils avaient érigée aux Blaquernes, petite vallée située au fond du port de Constantinople ; ils ne pouvaient choisir un lieu plus agréable. Entouré de bois, ce vallon était arrosé de plusieurs ruisseaux qui traversaient en serpentant de belles prairies, et allaient ensuite se jeter dans le port. Ce lieu fut appelé *les Blaquernes*, du nom du Prince qui régnait dans le canton (1). Pulchérie, femme de Marcian,

(1) Suivant Dionizius Bizantius ; Guillaume de Tyr dit que ce palais était construit *in angulo civitatis, juxta portum*. Nicetas le place aussi sur le port, comme fait

y construisit une église en l'honneur de la Vierge, que l'empereur Héraclius fit entourer de murs pour la garantir des incursions des Avars ou Hongrois.

Le palais des Blaquernes était auprès de cette église, et il en est fait mention dans Justinien Rinotucète. Manuel Comnène le rebâtit, orna les appartemens de peintures et de riches tableaux, où toutes ses victoires étaient représentées, et il le fortifia de murs et de tours. L'empereur Isaac l'Ange y ajouta d'autres fortifications, et, lors du siège de Constantinople par les Français et les Vénitiens (1), le palais des Blaquernes existait encore. Les Grecs avaient rompu un pont de pierres qui était sur la petite rivière qui se jette au fond du port : les Français le rétablirent, et tendirent leurs pavillons entre le palais dont ils se rendirent maîtres, et la ville.

Cette demeure des Empereurs grecs fut détruite en même tems que leur Empire, sans pour cela que la vallée perdît rien de ses charmes, et long-tems après Amurat y fit faire

Procope du temple des Blaquernes. Leunclavius dit que le palais des Blaquernes est celui de Constantin, dont les ruines se voient encore sous les murs de la ville; mais elles sont trop loin du port.

(1) Geoffroy de Villehardoin.

des constructions sur les plans de celles de Marly, qu'il avait fait demander à Louis XIV par Méhémet-Effendi son ambassadeur. Ce même endroit, qu'on appelle maintenant les Eaux-Douces, ou *Kiahad-Hané* (1), du nom d'un petit village qui s'y trouve, sert encore de promenade, et l'époque à laquelle le Sultan fait mettre ses chevaux au vert dans les prairies de *Kiahad-Hané*, est une sorte de fête pour la nombreuse population de la ville, qui paraît se réunir toute entière dans cet endroit.

Un voyageur doit rechercher avec soin ces sortes d'occasions ; car ce n'est point dans les individus pris isolément, qu'il doit chercher la physionomie d'un peuple ; c'est dans les circonstances où il se forme en grandes réunions : ainsi groupé, on peut bien mieux juger de son caractère ; il se développe en quelque sorte par masses, et les détails disparaissent ; il ne présente plus qu'un ensemble frappant, qui doit vous donner la mesure de ses facultés morales et physiques. Ces considérations ont excité

(2) *Kiahad-Hané*, fabriques de papier que des Vénitiens avaient établies, et qui ont été détruites à l'instigation du Gouvernement vénitien, jaloux de se voir enlever l'une des branches les plus importantes de son commerce avec Constantinople.

notre curiosité, et nous ne doutons pas que cette promenade ne nous fournisse quelques observations nouvelles.

Nous avons loué une caïque pour nous transporter à Kiahad-Hané ; et quoique nous n'eussions que deux *paires* de rames, nous allions assez lestement pour voir se succéder, d'une manière rapide, une foule d'objets aussi nouveaux, que leur effet, leur forme et le contraste de leurs couleurs étaient bizarres. Le port a la forme d'une corne qui se replie un peu sur la droite. Après avoir laissé de ce côté plusieurs établissemens publics, tels que ceux de la marine, l'école des bombardiers, et du côté opposé le *fanar* ou quartiers des Grecs, le vieux sérail, etc., nous sommes arrivés à l'extrémité de la ville. Au-delà l'on n'aperçoit plus que quelques palais et harems plus ou moins décorés, mais si légèrement construits, qu'ils ne sont pas long-tems habitables. De ce nombre est *Kara-Haach* (arbres noirs), maison de plaisance du Grand-Seigneur, où l'on a dépensé des sommes immenses, et qui a été abandonnée, nous a-t-on dit, parce que Sa Hautesse y avait trouvé un reptile sur son sofa.

La position de ce palais est charmante : au dessus des murs de clôture l'on aperçoit la

cime des arbres d'un très-beau jardin, qui est abandonné comme le reste. Bientôt après l'on ne voit plus, des deux côtés du port, que des coteaux dont le terrain est nu et sans arbres ; il paraît cependant susceptible d'être cultivé, et s'il ne l'est pas, on n'en peut accuser que l'apathie des Turcs. Ce contraste est tellement marqué, que si nous n'avions été, dans ce moment, entourés de caïques remplies de monde, et si les bords de la mer n'eussent été couverts d'habitans, qui tous s'acheminaient vers le but de notre promenade, nous aurions pu nous supposer dans un pays désert, quoique nous ne fussions réellement qu'à une lieue de la ville.

Vers le fond du port, à l'endroit où il commence à se rétrécir, nous avons vu le nombre des caïques s'augmenter, au point qu'on avait peine à se frayer un passage, et l'embaras nous a paru inextricable lorsque nous nous sommes engagés dans des canaux étroits pratiqués au travers de joncs extrêmement touffus, qui forment comme autant d'îles d'un beau vert. Les caïques étaient tellement pressées dans ces passages, qu'il ne fallait pas moins que l'habitude et l'adresse de nos conducteurs pour nous rassurer sur la crainte d'un naufrage peu dangereux, mais fort désa-

gréable. Leur manœuvre est curieuse : dans ces sentiers tortueux ils passent rapidement à côté les uns des autres, souvent sans se toucher, et quelquefois, dans un intervalle qui semble insuffisant, l'extrémité tranchante de la proue de la caïque s'introduit entre deux pareilles embarcations, et, faisant l'office du coin, elle les sépare, et au moyen de l'impulsion vigoureuse donnée par les rames, qui se reploient alors en dedans comme des ailes, ils dépassent leurs rivaux. Ces rameurs s'en font un jeu et une espèce de défi. Au reste, ils sont fort polis, et dans une confusion qui ressemble assez à celle d'un combat, on est surpris d'atteindre le but sans avoir été insulté ni même sans avoir entendu la moindre vocifération. Notre modeste bateau à quatre rames était sans cesse dépassé par les gondoles des grands seigneurs et des ministres turcs. J'en ai déjà fait la description ; mais cette fois j'ai encore mieux jugé de l'élégance de ces embarcations, qui sont certainement les plus jolies qui existent ; elles semblaient voler à la surface de la mer, et brillaient autant de leur propre éclat, produit par la dorure dont elles sont couvertes, que de celui que leur mouvement accéléré faisait jaillir des eaux. Les rameurs, tous jeunes, de la même taille,

et choisis parmi les plus beaux hommes, sont vêtus uniformément de toile blanche, et quelquefois de mousseline. La beauté de leurs formes, la souplesse et la promptitude de leurs mouvemens et de leurs évolutions offrent un spectacle très-agréable. Le timonier est ordinairement un beau vieillard à grande barbe, et les maîtres, assis sur des coussins, immobiles et détournant à peine leurs regards, fument paisiblement leur pipe, tandis que leur véhicule, lancé comme un trait, parcourt, dans l'espace d'une minute, plus de chemin que n'en pourrait faire un bon marcheur en un quart-d'heure.

En débarquant aux Eaux-Douces on éprouve ce plaisir qui résulte toujours de l'ensemble harmonieux de la verdure, de l'ombrage et des eaux limpides distribuées sur un terrain inégal. La rivière se trouve resserrée en cet endroit dans un canal d'environ cent pieds de largeur, et dont les bords, revêtus en pierre, sont ombragés par des allées de très-beaux arbres. Ce canal forme plusieurs chutes peu élevées, mais qui occupent toute sa largeur. Entre les cascades l'on voit des kiosques revêtus de vives couleurs et de dorures, et le plus grand, qui forme perspective, est couvert d'une coupole en plomb doré. L'on y

entretient la fraîcheur au moyen d'un bassin de marbre qui en occupe le centre, et d'où s'élève un jet d'eau. Au dessous de l'appartement qui domine sur le cours de la rivière l'on a rangé plusieurs vases de marbre, d'où sortent également des jets qui retombent en cascades; enfin, au milieu du canal, se trouve un pont en bois, travaillé à jour et bariolé de rouge et de vert. L'on y monte par des escaliers suspendus sur des barres de fer recourbées, dont l'extrémité pose à terre. Ces escaliers aboutissent à un balcon en saillie, où le Sultan vient par fois respirer la fraîcheur des eaux et s'endormir voluptueusement au murmure produit par leurs chutes multipliées. C'est là ce qu'on appelle *le Petit-Marly*, et certes ce local, où l'on pourrait réaliser les plus agréables créations du génie, mériterait de passer entre les mains d'autres hommes que les Turcs, dont presque tous les ouvrages accusent cette précipitation puérile qui les fait se hâter de jouir le jour même, comme s'ils craignaient que le désir ne fût usé le lendemain.

Les vastes prairies qui s'étendent des deux côtés de la rivière étaient couvertes par une nombreuse population, animée de la plus vive joie : une jeunesse, brillante de santé,

s'exerçait à des jeux divers, qui tous ont beaucoup de rapport avec ceux des Anciens.

Une troupe de ces jeunes gens, montés sur des chevaux arabes, parcourait la plaine avec une telle rapidité, que l'œil avait peine à les suivre. Armés du gérit (1), debout sur les étriers, le corps penché en avant, ils se poursuivaient les uns les autres, et, ce javelot à la main, ils s'attaquaient ou cherchaient à éviter leurs adversaires en décrivant des cercles immenses ou des contours sinueux : tantôt ils lançaient leurs chevaux avec la rapidité de la flèche, et tout à coup les arrêtant avec adresse ; ils esquivèrent ainsi les atteintes du gérit lancé dans la direction qu'ils paraissaient devoir suivre, et qui sifflait loin d'eux, tombait sur la pointe, et était atteint par le cavalier, arrivé assez à temps pour le saisir au bond ; s'ils le manquent, ils ne le ramassent pas moins sans descendre de cheval ni s'arrêter : il leur suffit de se baisser

(1) Le gérit est un bâton droit et léger, de quatre ou cinq pieds de long, et proprement une branche de palmier dépouillée de ses feuilles. La Numidie est nommée par les Arabes, *Beled al gerid*, parce qu'elle est abondante en palmiers, qui se dépouillent de leurs feuilles à cause de la sécheresse du pays. Le jeu du gérit est nommé par les Turcs, *girid oini*. (D'Herbelot, *Biblioth. orient.*)

assez pour l'atteindre avec un crochet fait exprès et qui pend à l'arçon de la selle.

D'autres jeunes gens, distribués en deux bandes, postés en face les uns des autres, à une distance de quelques centaines de pas, se lançaient également le gérit, l'attendaient de pied ferme, le détournaient ou le faisaient tomber à leurs pieds à l'aide de celui qu'ils tenaient à la main, et même quelquefois saisissaient adroitement au vol celui de leur adversaire pour le lui renvoyer, et cela plusieurs fois de suite.

Les vieillards étaient assis sur le gazon, à l'ombre des arbres touffus qui bordent le canal : de là ils jouissaient de la fraîcheur de l'ombrage et des eaux, et surtout du coup-d'œil que présentait la plaine couverte de gens, dont les vêtemens variés, et presque tous de couleurs très-vives, semblaient parsemer le gazon d'une moisson de fleurs; ou bien, appelant des baladins et des lutteurs, ils se plaisaient à voir les mouvemens efféminés et lascifs des premiers, qui, très-jeunes, d'une jolie figure, vêtus d'habillemens de soie brodés, portant des pendans d'oreilles, des chaînes d'or ou d'autres bijoux, et faisant voltiger autour d'eux des schals légers, ressemblaient moins à des hommes qu'à des courtisanes

avec lesquelles on ose à peine soupçonner qu'ils aient des rapports encore plus frappans.

J'ai décrit ailleurs les combats des lutteurs ; j'ajouterai que c'est un des exercices que les Turcs préfèrent. Ils semblent mieux jouir du *divino far niente*, de cette douce incurie, lorsqu'ils sont spectateurs d'actions vives ou de mouvemens violens ; aussi recherchent-ils le spectacle des baladins, des danseurs de corde, des escamoteurs, et en général de tout ce qui peut leur remuer vivement l'imagination, sans les obliger de sortir de leur immobilité physique. Quelques-uns sont assis sur une estrade bien abritée des rayons du soleil et garnie de coussins : là, on aura peine à le croire, les jambes croisées et sans bouger de place, ils prennent leur fusil tout chargé des mains d'un esclave, et tirent au blanc jusqu'à ce qu'ils aient atteint le but.

Des jeux de toute espèce sont distribués çà et là, et ce sont les enfans et les jeunes gens qui y prennent part. Nous ne parlerons que de celui qui présente une roue plantée horizontalement au sommet d'un poteau : de l'extrémité de chacun de ses rayons pendent des cordes, terminées par un gros nœud ou un court bâton, sur lequel on se met à califourchon en tenant la corde embrassée. Un homme

fait

fait tourner cette roue au moyen d'un levier ; elle communique aux cordes un mouvement de répulsion qui tend à les faire écarter , et procure aux enfans le plaisir de courir ainsi les uns après les autres sans pouvoir s'atteindre.

Une foule de marchands parcourt l'espace de la promenade , ou bien ils établissent de petites boutiques qui bordent le canal et offrent l'apparence d'une foire. Ici ce sont des hommes portant sur leur tête un large plateau de bois , sur lequel sont posées en pyramides des soucoupes remplies de fromages à la crème ou de lait caillé. D'autres vendent des morceaux de pâte roulés , qui contiennent de la viande , ou des galettes très-minces et à peine cuites , saupoudrées de petites graines aromatiques. Le trépied dont ils se servent pour poser leur petite table ronde , couverte de fruits ou de friandises , est absolument pareil à ceux que les Anciens portaient dans leurs cérémonies religieuses : il ne consiste qu'en plusieurs bâtons croisés et assujettis dans leur milieu et à leurs extrémités , de manière à pouvoir se réunir ou s'écarter à volonté. Ces trépieds servent aussi d'échafaudage à de petites fontaines mécaniques , qui représentent un temple arabe , un kiosque orné de clinquant

et de fleurs, et d'où s'élèvent de petits jets et cascades de sorbet au citron et à la rose. Ce joli édifice est entouré de vases de verre de formes et de couleurs variées. C'est dans ces coupes transparentes qu'on vous présente une boisson saine, agréable et glacée. Si on le desire, on ajoute au sorbet une plus forte dose d'essence de rose, contenue dans une bouteille dont le goulot long est terminé en pointe, et ne laisse échapper à la fois que quelques gouttes de cette précieuse liqueur.

Si je n'ai point encore parlé des femmes, c'est qu'elles sont dans des endroits séparés, dont l'entrée, gardée par des bostangis, est interdite aux hommes, et où elles ont leurs jeux, leurs amusemens particuliers. En passant devant la barrière, on entend le bourdonnement confus d'un grand nombre de voix et les expressions d'une gaîté bruyante, qui se mêlent au son des instrumens et aux clameurs des marchands. Ces barrières ne sont souvent autre chose qu'une corde tendue sur des piquets plantés de distance en distance; mais un homme qui oserait pénétrer dans cette enceinte, nouvel Orphée, serait déchiré par ces Bacchantes; aussi n'y a-t-il point d'exemple d'un pareil attentat.

On ne peut pas mieux juger de la beauté des

femmes dans ces endroits, que quand on les rencontre dans les rues; car elles sont également enveloppées du large féretgé, et leur tête est entourée, à plusieurs reprises, d'un voile de mousseline qui ne laisse apercevoir que leurs yeux; mais la coquetterie, qui est dans tous les pays plus forte que la crainte, brave les défenses, excite le desir, et indique aux femmes le moyen de faire apercevoir leurs attraits.

Le féretgé, qui est croisé par-devant sans être attaché, peut s'entr'ouvrir un moment, et laisser apercevoir la richesse de leurs vêtemens de dessous, qui, serrés à la ceinture, accusent la forme, la souplesse de leur taille, et modèlent les contours de leur sein, couvert d'une mousseline transparente. Une main potelée, dont les doigts sont ornés de brillans, sort de la large manche destinée à la cacher: le voile qui dérobe la figure s'écarte au moyen d'un léger artifice; la beauté n'incline modestement la tête que pour faire distinguer une bouche charmante, qu'un sourire embellit encore. Enfin, un pied furtif s'avance, joue avec les longs plis du féretgé, et complète la revue de ses charmes malgré toutes les précautions de la défiance orientale. Ces coups-d'œil mystérieux et jetés à la dérobée, ces légères faveurs que les femmes savent si adroi-

tement distribuer, mille inventions pour hâter ou ralentir leur marche, la tête qui se détourne en passant, un geste significatif et imperceptible, font connaître, à l'étranger, les plus secrets mouvemens de la curiosité, du desir de plaire et quelquefois de l'amour; mais il faut se méfier de ces amorces attrayantes, dangereuses et quelquefois perfides. Si l'on négligeait de consulter la prudence, pour un plaisir bien fugitif, on s'exposerait aux effets cruels de la vengeance, préparés par la jalousie et la haine superstitieuse des Turcs. Après vous avoir fait tomber dans le piège, ils ne vous feraient grace de la vie que pour vous forcer à prendre le turban.

A cette occasion, voici ce qui est arrivé, il y a quelques années, à un négociant napolitain. Il avait été un vendredi dans l'Atméidan, pour voir passer le Grand-Seigneur, qui ce jour-là, comme on sait, traverse en cérémonie la place du sérail pour aller à Sainte-Sophie. Parmi les spectateurs, l'étranger remarque une jeune Turque fort bien faite, et accompagnée d'une esclave; il les suit jusques auprès de la colonne brûlée, où elles entrent dans une boutique pour faire des emplettes. La jeune femme paraît éprouver du plaisir à être distinguée, et le témoigne par

quelques regards de bienveillance. Le Napolitain, enchanté, la suit encore avec précaution jusques chez elle, et ne manque pas de venir roder les jours suivans sous les fenêtres du harem. Devenu plus hardi, un soir il hasarde une sérénade, qui malheureusement est interrompue d'une manière très-brutale par le père ou le mari de la jeune beauté : néanmoins le vendredi suivant il ne manque pas de se poster auprès de la mosquée, se flattant de revoir sa maîtresse, qui en effet ne tarda pas à paraître, accompagnée d'une autre esclave chargée d'un gros paquet. Le Napolitain, ivre de joie, ne peut maîtriser ses transports; il s'approche pour parler à l'objet de son amour; mais un geste significatif lui commande la discrétion, et un sourire dont il est accompagné lui permet d'espérer. La belle voilée se remet en marche, et d'un regard elle indique à son amant qu'il peut la suivre. On prend un autre chemin qui mène vers le quartier des Juifs, connu pour servir de théâtre à de pareils rendez-vous, et, à la grande satisfaction du Napolitain, les deux femmes entrent dans une boutique de peu d'apparence, et de là dans une pièce intérieure où il est invité de les suivre. Mais à peine y a-t-il pénétré, que la porte se referme, et l'esclave, jetant son

fêretgé, montre à l'amant stupéfait et tremblant, un vigoureux Turc à barbe noire, qui, d'une voix de tonnerre et le menaçant de son candgiar, lui ordonne d'opter entre le pal ou le turban. On déploie alors à ses yeux les vêtemens qu'on avait apportés tout exprès. Le pauvre Napolitain hésite : on le menace encore du terrible pal : alors il se met en devoir de prendre le turban et l'habit des fidèles serviteurs de Mahomet. Cependant il demande si en apostasiant il pourra se flatter d'épouser sa maîtresse ; mais le Musulman observe qu'étant lui-même son mari, il ne peut la lui céder ; et que d'ailleurs, suivant le Coran, il lui sera permis de prendre trois ou quatre autres femmes pour se consoler. Peu flatté de cette mauvaise plaisanterie, le néophyte va prononcer la fatale formule qui doit irrévocablement le faire changer de religion, lorsque le marchand juif lui suggère l'idée de se rédemir avec une forte somme. Il en fait la proposition ; intercède pour l'étranger, et obtient enfin que, moyennant une réparation pécuniaire envers le Turc et quelque reconnaissance envers lui-même, il sera renvoyé absous de ses criminelles tentatives. Le Napolitain consent à tout, signe quelques billets à ordre. On lui ouvre les portes, et il se hâte de

sortir à peine remis de sa frayeur, mais bien certainement guéri de son amour.

Pour jouir plus long-tems du spectacle de la joie publique, nous avons résolu, en retournant à la ville, de faire une partie du chemin par terre. Nous devions nous attendre à être témoins du résultat des excès auxquels se livre le peuple à la suite de ces sortes de fêtes; mais nous avons été surpris du calme et de l'ordre qui s'observaient naturellement sur la route; nous n'avons rencontré qu'un petit nombre de gens ivres, et encore étaient-ils presque tous des Musulmans sur lesquels le vin avait produit un effet d'autant plus violent, qu'ils y sont moins habitués. Les Grecs et les Arméniens, qui sans doute s'étaient bien moins observés, conservaient tout leur sang-froid.

C'étaient les femmes qui faisaient paraître une joie plus communicative, et surtout plus bruyante; elles étaient entassées dans les *arabas*, sorte de charrettes enjolivées, couvertes d'une toile en berceau, et traînées, d'un pas extrêmement lent, par de beaux bœufs enharnachés d'une manière pittoresque. Le babillard ou les chansons de ces femmes s'entendaient de fort loin. En passant près de nous elles nous apostrophaient sans aigreur; et

nos vêtemens étroits, et surtout nos chapeaux, excitaient leurs éclats de rire et leurs remarques joyeuses. Cependant la nuit approchait, et cette cohue devenant fatigante et même dangereuse malgré l'adresse des troupes de cavaliers qui fendaient la foule, nous nous sommes rembarqués pour retourner à Péra, contens de notre excursion, et nous faisant part mutuellement de nos observations, dont je ne trace ici qu'un abrégé, qui doit suffire néanmoins pour donner une idée des amusemens du peuple turc.

LETTRE XVIII.

Portrait d'une Princesse grecque.

DANS les contrées où les arts ne sont que peu connus et point appréciés, on croit que le peintre est universel, que tous les objets de la Nature sont tributaires de son pinceau, et cette opinion n'est pas dépourvue de bon sens. En effet, tel devrait être le peintre par excellence : ainsi on ignore les distinctions de simple dessinateur, de peintre de portraits, d'histoire, de paysage, et les subdivisions infinies de ces différens genres ; de manière qu'on demandera au paysagiste un tableau historique, au peintre de portraits la vue d'une maison de campagne, et au simple dessinateur la représentation d'une scène familière. Il n'est donc pas étonnant qu'à Constantinople on m'ait sollicité, forcé en quelque sorte de faire des portraits, et que, pour ainsi dire, rimant malgré Minerve, il m'ait fallu, bon gré malgré, représenter sur l'ivoire, ou au moins sur le papier, la physionomie d'une foule de personnes. J'ai été bien surpris moi-même de mon savoir-faire, et surtout de ma réputation ; et j'avais beau dire que mes portraits n'avaient point figure

humaine , on criait au miracle , parce qu'on apercevait deux yeux , un nez , une bouche , et surtout la barbe bien noire ou la coiffure bigarrée de couleurs tranchantes. L'avouerai-je , même à la honte de l'art ? mes portraits étaient effrayans de ressemblance , et je crois qu'aucune tête de Vandyck ou de Gérard n'a excité autant d'exclamations et de mouvemens de surprise , de joie ou de frayeur , que les chefs-d'œuvre de mon pinceau novice. Pour trouver la raison de cette bizarrerie , il faudrait entrer dans une longue discussion , dont le résultat pourrait être que les yeux de l'artiste ignorant , n'étant frappés que des irrégularités de la figure de son modèle , de ses grimaces et de son tic , et que , s'attachant à retracer les plus petites imperfections , il trouve précisément ce qui constitue la grande différence d'un visage à un autre. En effet , la diversité des caractères de tête se fait plus sentir dans les défauts d'ensemble et de détail , que dans les perfections ; car la beauté est une , et les défauts sont mille. Or , le peintre habile cherche à démêler dans la face la plus ignoble quelques traits de la beauté primitive de l'homme ; il veut développer ce germe qui donne la vie , en dissimulant les défauts , avec d'autant plus de soin , qu'il a plus de goût pour le

beau ; mais en faisant disparaître la laideur ou la difformité, il perd la ressemblance, tandis que le barbouilleur, plus naïf, n'est frappé que des contrastes, les rend avec vérité, souvent les charge, et la ressemblance n'en est que plus complète.

On ne sera donc pas surpris que mes caricatures aient été si fort goûtées ; aussi ai-je bientôt été accablé de demandes de ce genre, que j'étais souvent forcé de refuser. Ma réputation perça même jusqu'à la Cour, et je ne doute pas que si mon séjour à Constantinople eût dû se prolonger, je n'eusse été à même de faire des observations utiles et curieuses. Quoique le préjugé des Turcs contre les images ne paraisse pas affaibli, ils étaient cependant assez curieux de mes peintures, et peut-être leur ignorance dans cet art m'aurait-elle permis de me flatter d'obtenir autant de succès que *Gentil Bellin* en eut dans le quinzième siècle auprès de Mahomet II, l'Alexandre des Turcs (1).

On sait, mais on me permettra de le redire, que ce peintre vénitien fut appelé par Mahomet, qui avait vu plusieurs de ses tableaux et en avait été charmé. Arrivé à Constantinople, il fit en grand les portraits du

(1) Vasari, 2^e. part.

Sultan, de ses principaux officiers, et la représentation de divers costumes orientaux. Ces peintures parurent merveilleuses ; mais ayant exécuté le tableau de la décolation de saint Jean-Baptiste, que les Turcs révèrent et considèrent comme l'un de leurs prophètes, Mahomet ne parut pas aussi satisfait de cette composition ; il fit remarquer au peintre quelques défauts, et pour lui donner une idée exacte d'une pareille scène avec ses détails, il fit venir un esclave, dont il trancha la tête en sa présence. Bellin fut si épouvanté de cette barbare démonstration, que dès ce moment il desira retourner dans son pays, craignant d'être un jour la victime d'un amateur capable de donner de pareilles leçons ; il obtint enfin son congé, et partit de Constantinople, comblé d'honneurs et chargé des dons du terrible Sultan.

Ajoutons un autre exemple rapporté par Cantemir (1), qui prouvera l'utilité des talens, surtout lorsqu'ils sont accompagnés de présence d'esprit. La peinture était cultivée en Perse du tems de Tamerlan. . . . Parmi des prisonniers persans qu'on allait exécuter, il se trouva un peintre qui supplia le vainqueur de ne pas souffrir que l'art de la peinture pérît

(1) Histoire de l'Empire ottoman.

avec lui ; il ajouta que , s'il lui plaisait , il le convaincrail par lui-même de l'excellence de cet art. Tamerlan y ayant consenti , le peintre se mit à faire son portrait ; et comme il vit ce Prince boiteux du côté droit , et borgne de l'œil gauche , il le peignit dans l'attitude d'un homme prêt à décocher une flèche , ayant la jambe droite courbée et penchée , et l'œil gauche fermé pour mirer son coup : Tamerlan , admirant l'esprit du peintre , lui accorda la vie et la liberté. Nous reviendrons peut-être ailleurs sur la peinture des Turcs , et nous citerons quelques-uns de leurs ouvrages ; mais occupons-nous maintenant de nos propres succès.

Le Prince..... ayant entendu parler de mes miniatures , desira exercer mon pinceau ; il me députa le gouverneur de ses enfans , qui était Français , et devait me servir d'introducteur et d'interprète. Une caïque m'attendait ; je m'embarque , et nous nous dirigeons vers le *fanar* , quartier des Grecs. Cette partie de Constantinople , située vers le fond du port , est fort triste , et les maisons , construites en bois , sans régularité , n'ont aucune apparence. Ce n'est point sans raison que les Grecs du fanar étalent , à l'extérieur , les livrées de la médiocrité , et même

de la misère ; ils le font dans le dessein de repousser les regards du Sultan et des seigneurs turcs, qui passent souvent devant ce quartier. Les dehors du luxe, d'élégantes décorations, de vives peintures feraient remarquer leurs habitations, et attireraient à leurs propriétaires quelques avanies de la part des Turcs ; aussi sont-elles peintes de couleurs obscures, fermées de volets ou treillages fort serrés, qui ne permettent pas de voir dans l'intérieur. Celles de ces maisons qui sont sur le bord de la mer, sont construites sur pilotis et en saillie sur les eaux : on y a pratiqué, au dessous du premier étage, des espèces de remises pour abriter les caïques, et même par ces passages on peut arriver jusques dans l'intérieur pour y déposer les marchandises à l'abri des regards de ceux qui traversent sans cesse le port.

Le palais du Prince..... n'a guère plus d'apparence du côté du port, que les maisons voisines. A cet égard, ce Prince a usé de la même circonspection quant à sa maison de plaisance, située sur le Bosphore ; car, dans la crainte que la longueur des bâtimens ne présentât une masse trop remarquable, il a donné à la décoration extérieure l'apparence de deux corps-de-logis, en peignant l'un en gris et

l'autre en noir, tandis que, vers les jardins, la façade est uniforme, et ne fait, de ces deux maisons, qu'un palais régulier, dont les appartemens se communiquent, et sont meublés avec toute la recherche asiatique.

Revenons à l'habitation du fanar ; elle n'est rien moins que magnifique au dehors comme au dedans, et les pièces qu'on me permit de parcourir, n'annonçaient nullement la demeure d'un Prince. On me fit passer par une allée et des corridors extrêmement longs, étroits et obscurs, et un escalier fort délabré me conduisit dans la partie du palais où logeaient les petits Princes. Leur salle d'étude ne me parut pas plus recommandable par son architecture, que par son ameublement. Les fenêtres, qui étaient garnies de volets, ne furent ouvertes à ma sollicitation, que pour me montrer des barreaux de fer, à travers lesquels j'apercevais de hautes tours crénelées, aussi anciennes que la ville, et dont la vétusté, quoique fort respectable, ne m'offrait qu'une triste perspective. D'ailleurs, ces tours m'ôtaient le jour nécessaire à mes opérations pittoresques. Il fallut cependant me contenter de cet atelier.

Je devais commencer par faire le portrait de l'un des jeunes Princes, âgé d'environ cinq

ou six ans. Je m'attendais à trouver et à combattre la pétulance si naturelle à cet âge, mais cet enfant, élevé dans la réserve et la soumission la plus absolue, posa assez tranquillement et sans se faire prier. Il avait une jolie figure, les traits délicats, de belles couleurs, et surtout des yeux à fleur de tête, qui sont fort recommandables en ce pays. Son habillement était simple, et sa coiffure seule présentait quelque recherche; une petite calotte rouge, enrichie de sequins de Venise, qui formaient autour une espèce de frange, lui couvrait le sommet de la tête, ornée d'ailleurs de cheveux blonds et bouclés. Après avoir donné ma première séance, l'on me ramena à Péra; ce que l'on a toujours fait pendant la durée de mon travail. Ce portrait fut bientôt fini, et on le porta aux parens de l'enfant, qui furent tellement satisfaits de la ressemblance, que la Princesse me fit dire qu'elle se ferait peindre elle-même. On m'avait déjà parlé d'elle comme d'une beauté parfaite, et je devais être curieux de savoir quelles idées les Grecs attachent à ce mot. D'ailleurs, l'histoire de son mariage était un peu romanesque, et l'on sait que l'intérêt ne croît souvent qu'en raison de l'aliment qu'il offre à la curiosité.

Élevée chez la mère du Prince, cette jeune
fille

filles surpassa bientôt ses compagnes par ses talens et ses attraits. En Grèce, comme chez les Turcs, les jeunes gens restent jusqu'à un certain âge dans le harem ou appartement des femmes. Le Prince, élevé auprès de sa mère, distingua cette jeune fille; elle devint l'objet de ses préférences, la compagne de ses jeux et le sujet de son émulation dans ses études. Cet attachement jeta de si profondes racines, qu'il devint plus fort que l'autorité paternelle, et finit par inspirer au Prince la résolution de s'unir à sa maîtresse. A cet effet, il l'enleva du harem, et la conduisit à Constantinople, où elle devint son épouse légitime.

Dans mon impatience, je me représentais l'un des modèles dignes des Phidias et des Praxitelle; je me trouvais fort honoré de marcher, quoique de si loin, sur leurs traces; j'appelais déjà leur génie à mon aide pour rendre dignement les perfections dont je m'imaginai que mon modèle était pourvu. Enfin, au jour indiqué et désiré, je vois paraître l'épouse du Prince.....

La Princesse grecque était en effet très-belle, mais ce n'était point la beauté idéale que j'avais rêvée; elle était plutôt belle à la manière des Orientaux, qu'à la mienne. Grande, d'un port de Reine, sa figure et ses traits

avaient plus de régularité que de délicatesse. Ses yeux, noirs, bien fendus et à fleur de tête, avaient l'éclat du diamant; mais ses paupières, noircies avec le surmeh (1), en gâtaient l'expression. Ses sourcils, joints par une teinture, donnaient une sorte de dureté à son regard (2). Sa bouche, très-petite et fortement colorée, devait être embellie par le sourire que je n'avais cependant pas la satisfaction de provoquer et de voir naître. Quoique son teint eût de la fraîcheur, ses joues étaient couvertes d'un rouge très-foncé, et des mouches, taillées en croissant, en étoile et de forme encore plus étrange, défiguraient son visage. Ses cheveux, fort touffus, étaient courts sur le front, et, au lieu de tomber élégamment en boucles ondoyantes, ils étaient coupés carrément, et

(1) Surmeh, poudre d'antimoine, de laquelle les Turcs se servent pour noircir les cils et les sourcils, et même pour faire un collyre contre le mal des yeux. Les Arabes l'appellent *alcohl*. (D'Herbelot, *Biblioth. orient.*)

(2) Winkelman s'étonne que Théocrite, ce poète si plein de délicatesse, ait pu trouver de la beauté dans des sourcils qui se joignent. Isaac Porphyrogénète donne de pareils sourcils à Ulysse, et quelques têtes antiques sculptées paraissent indiquer cette même beauté qu'on vantait aussi dans Briséis, et, suivant Suétone, dans Auguste; cependant Aristenète, en louant une belle personne, relève surtout la séparation des sourcils.

pendaient droit sur les épaules. Sa coiffure n'était pas moins extraordinaire : bariolée de gazes brodées en or et en couleur, roulées en forme de turban, et surmontée d'une calotte rouge, à houpe, elle était enrichie en outre de beaucoup de diamans et de pierreries, imitant des fleurs, des papillons montés à ressort, et qui, au moindre mouvement, semblaient se balancer ou voltiger autour de son front. Elle portait de plus des pendants d'oreilles très-massifs, et une grande quantité de chaînes et de colliers, et ses mains étaient garnies de bagues. Quant aux autres parties de sa parure, telles que schals, voiles, pelisses et ceintures à bossages, elle en était si fort surchargée, qu'il était presque impossible de démêler aucune forme. Qu'on se figure enfin l'immobilité parfaite de son maintien, le sérieux glacial de sa physionomie, et on croira que j'ai voulu représenter une de ces madones d'Italie, que les dévotes revêtent de riches atours aux grandes fêtes.

Je puis certifier néanmoins que je n'ai tracé que l'esquisse du portrait que j'étais condamné à faire avec la plus minutieuse exactitude ; aussi je le commençai en tremblant et avec répugnance, et mon talent de nouvelle fabrique risquait fort d'échouer contre cet amas de

richesses si ; par bonheur pour ma réputation, la Princesse n'était partie pour la campagne avant que ma tâche fût finie.

Mais revenons à notre portrait. La belle Grecque , que je n'avais pas le talent d'amuser par mes discours fort peu intelligibles pour elle , s'ennuyait passablement ; ce qu'elle déguisait sous un air de dignité et une sorte de hauteur que son titre de Princesse rendait excusable envers un pauvre artiste. La plupart de mes questions restaient sans réponse , ou elle n'y répondait que par monosyllabes. Nous retombions bientôt l'un et l'autre dans un silence pénible : l'ennui gagnait jusqu'au peintre, et la séance finissait.

J'ai dit ailleurs que les femmes grecques, belles surtout à la fleur de leur âge, perdent bientôt une partie de leurs agrémens et leur fraîcheur par l'usage immodéré des bains de vapeur. D'ailleurs, nubiles de bonne heure et très-fécondes, elles doivent perdre en attraits ce qu'elles gagnent en embonpoint. Celle-ci avait été sans doute charmante à quinze ans ; elle était grande, paraissait bien proportionnée. Ses mains étaient encore parfaitement belles, et ses yeux, qui sont les armes les plus sûres, comme les plus durables du sexe, n'avaient rien perdu de leur éclat. Au reste, il

ne faut pas juger des Grecques par le tableau que j'ai fait de mon impassible modèle. En général, elles sont remarquables par la grande mobilité de leurs traits, la vivacité de leurs regards, la souplesse et la grâce de leurs mouvemens, et j'ai beaucoup mieux réussi dans une autre miniature faite d'après l'une des plus aimables Grecques de Péra. Je fréquentais, il est vrai, sa société; je pouvais soutenir avec elle une conversation suivie en français ou en italien; et d'ailleurs, pour abrégér les séances, appelant à notre aide les charmes de la musique et d'une conversation badine, nous écartions ainsi la contrainte et la tristesse.

Le costume des femmes grecques, dans leur intérieur, est fort agréable: il a moins d'apprêt et plus d'abandon; il presse légèrement leur corps sans en gêner les mouvemens, et il n'est pas jusqu'à leur manière de s'asseoir, qui nous paraît d'abord extraordinaire, comme je l'ai déjà observé, et qui ne leur offre néanmoins les moyens de développer leurs grâces. Assises sur une estrade peu élevée, et entourées de coussins sur lesquels elles s'appuient, elles varient à chaque instant leurs positions, qui sont quelquefois très-pittoresques, tandis que nos chaises et nos fauteuils, où nous sommes guindés ou emprison-

nés les jambes pendantes, nous forcent à garder une posture roide, contrainte, et toujours la même: Les occupations favorites des Grecques, la broderie et autres ouvrages de femmes, le jeu de plusieurs instrumens de musique, leur donnent de nouveaux moyens de plaire et de développer cette souplesse de mouvemens, qui n'est contrainte ni par l'étiquette ni par les prétendues règles de politesse ou de société; aussi conservent-elles l'abandon de la nature, tantôt voilé par la pudeur, et tantôt embelli par l'attrait de la volupté.

Les grâces sont une invention des Grecs, qui, sous ce nom, ont personnifié les compagnes inséparables de la Déesse de la beauté. Les Grecques modernes connaissent l'étendue de ce mot; elles en sentent toute la valeur, et on ne pourrait, en effet, rien ajouter à la grâce de leur démarche, de leurs danses, de leurs attitudes, et surtout de leur pantomime; leur conversation en acquiert beaucoup de charmes. Voyez une Grecque parlant avec intérêt: elle peindra du geste, du regard, du son de la voix toutes les passions avec une frappante vérité; elle passera successivement d'un sentiment à un autre avec autant de talent que nos meilleurs acteurs, et la Nature lui inspirant les différentes inflexions de voix,

elle vous touchera jusqu'aux larmes ou vous inspirera sa vive gaîté. En un mot, il n'y a point de nation qui ait plus d'analogie avec la nôtre ; et si les Françaises n'avaient pas reçu nos premiers hommages, nous aurions peut-être donné la pomme aux Grecques.

A quelle école puisent-elles ce grand art de plaire ? Quels sont les maîtres qui cultivent leurs heureuses dispositions ? ... Il est un lieu sacré, une sorte de temple où nous n'avons jamais d'accès : c'est dans cette enceinte, à l'abri de nos regards, que le sexe prépare les chaînes, aiguise les traits qui doivent lui servir à triompher des hommes : c'est dans les thermes ou bains qu'on professe la science de la coquetterie. Les jeunes filles, sous les yeux de leurs mères et au milieu de femmes charmantes, débarrassées de toute contrainte, et forcées de renoncer au secours d'une toilette recherchée, ne doivent le développement de leurs grâces qu'à des moyens plus naturels. Leurs vêtemens ne sont qu'un voile transparent, comparable à ces nuages de lin ou de soie dont s'enveloppaient les danseuses chez les Anciens, et qui rassuraient moins la pudeur, qu'ils ne favorisaient la coquetterie. Souvent même, en tout semblables aux compagnes de Vénus, elles ne trouvent de ressour-

ces pour plaire, que dans les agrémens dont la Nature les a pourvues : les imperfections n'étant plus voilées, elles ne peuvent pallier un défaut que par une grâce. Stimulées par le desir de se surpasser mutuellement, et guidées par d'aimables institutrices, elles font des progrès rapides, et bientôt ces leçons se changent en habitude ; elles ne doivent qu'à elles-mêmes les avantages que les femmes des autres nations ne tirent que du bon goût ou de la richesse de leurs ajustemens.

On ne néglige cependant pas ce complément de leur éducation ; mais on le regarde comme accessoire, et le plus important artifice de la toilette, dans lequel, il est vrai, elles excellent, c'est l'inimitable variété d'ajustement du schal ou du voile. Enfin, la jeune Grecque, à l'âge de douze ou treize ans, passée maîtresse dans un art tellement perfectionné qu'il ressemble à l'inspiration de la Nature, peut dès-lors essayer des conquêtes, et inspirer l'amour qu'elle ne tardera pas à éprouver elle-même.

Motus doceri gaudet ionicos

Matura virgo, et fingitur artibus

Jam tunc, et incestos amores

De tenero meditatur ungui.

Horace, lib. III, od. VI.

LETTRE XIX.

Constantinople.

Incendie à Péra ; manière de l'éteindre.

J'ÉTAIS hier au Fanar chez le Prince....., et je peignais fort tranquillement, lorsqu'on est venu annoncer que le faubourg de Péra était la proie d'un incendie ; événement auquel on attache généralement ici assez peu d'importance, parce qu'il est très-cômmun, mais qui m'effraya, beaucoup plus néanmoins pour mes amis, que pour moi-même ; car je n'avais pas grand chose à perdre. Cependant, comme j'attachais quelque prix à mes dessins et à mes papiers, je me hâtai d'arriver à l'*Échelle* la plus voisine, et m'embarquai dans la caïque la plus leste et la mieux fournie de rameurs, aux yeux desquels je fis briller une demi-piastre. Cette générosité, à laquelle ils sont peu accoutumés, leur communiqua une telle activité, qu'en un instant j'eus traversé le port. Les yeux fixés vers Péra, je n'apercevais qu'une épaisse fumée, et, en abordant à Galata, je trouvai tout dans l'ordre accoutumé,

c'est-à-dire, fort tranquille. Les passans marchaient d'un pas grave, compassé, et avec un grand sang-froid. Les artisans étaient à leurs travaux, et je n'aperçus enfin aucun signe de trouble ni d'inquiétude. Je demandais cependant, tout en courant, où était le feu, et l'on me montrait le haut du fanbourg sans se déranger, et sans répondre autrement que par un geste.

J'arrive dans la grande rue de Péra : alors seulement j'aperçois quelques mouvemens, et, à mesure que j'approche de ma demeure, le bruit augmente; mais on m'assure que tout est fini, et que le feu s'est contenté de quelques maisons. J'avance toujours, et j'aperçois le cortège du Capitan-Pacha qui revenait de l'endroit incendié, qui était à peu de distance de ma demeure, et à côté du palais des ichoglans.

Le Capitan-Pacha est toujours le premier arrivé dans ces sortes d'occasions, et il récompense généreusement ceux qui lui ont donné l'avis d'un incendie. Cet empressement lui a valu le respect et la vénération des habitans, qui ne manquaient pas de le saluer par des acclamations. Ce grand officier était monté sur un très-beau cheval; il était escorté de quelques autres seigneurs, suivi des vayvodes

de Péra et de Galata , et de plusieurs corps de troupes , dont une partie ne portait que des chaînes , et d'immenses bâtons armés de crocs en fer , dont j'indiquerai l'usage. Les pompiers terminaient la marche. Leurs pompes sont fort petites , et deux hommes les portent sur leurs épaules. D'autres sont armés de haches ; ils ont les bras , les jambes et la poitrine nus , et la seule arme défensive dont ils fassent usage , consiste en une calotte ou casque en métal blanc , surmonté d'une pointe , et qui ressemble fort au *galerus* des anciens prêtres sardiens , *pileati salii*.

Arrivé sur le lieu même de l'incendie , et auprès des restes fumans de plusieurs habitations , je me suis informé de la cause de cet accident , et de la manière dont le feu avait été éteint. Voici ce que j'ai appris.

Un Turc aisé , propriétaire de l'une de ces maisons , devait se marier aujourd'hui. En conséquence , on a disposé la maison pour cette joyeuse cérémonie ; elle a été parfunée , décorée à l'intérieur , et même extérieurement , de feuillages et de fleurs , et , dans l'appartement principal où l'on devait se réunir , on avait allumé un brasier sous le *tandour* , table ronde , couverte d'un beau tapis qui pend jusqu'à terre , et autour de laquelle la com-

pagnie s'étend sur des sofas. Tout étant préparé, l'époux, accompagné de ses parens et même des esclaves, était sorti pour se rendre chez la mariée, et il n'était resté personne, à ce qu'il paraît, dans l'appartement. On suppose qu'une étincelle, partie du brasier, ayant mis le feu au *tandour*, il s'est bientôt communiqué aux boiseries. La construction, également en bois, comme la plupart de celles qu'on fait dans ce pays, s'est embrasée, et en un instant l'incendie a gagné les maisons voisines. Le Capitan-Pacha, prévenu à tems, s'est transporté sur les lieux. Les secours ont été aussi prompts que bien dirigés, et l'on a coupé la communication au feu en abattant quelques maisons des environs; ce qu'on exécute très-facilement. On les entoure de chaînes, et, au moyen des longs bâtons armés de crochets, dont j'ai déjà parlé, et par l'effet commun d'une centaine de bras vigoureux qui attaquent à la fois, et dans plusieurs directions, la maison, elle se disjoint et s'écroule par morceaux. Alors, à coups de hache, on achève d'en séparer les membres épars, et le feu, ne trouvant plus d'aliment, s'arrête. Heureusement le tems était calme et serein; car, malgré ces précautions, comme tous ces débris sont en bois, le feu au-

rait pu faire de bien plus grands ravages (1).

Sur ces entrefaites, le cortège de la noce est arrivé. On croirait peut-être que ce funeste événement a interrompu la cérémonie : point du tout : on s'est contenté de dire : *Dieu est bon, miséricordieux ; que sa volonté soit faite*. Époux, parens, amis, cortège, tous se sont retirés chez un ami en face des décombres, et on a continué la cérémonie avec autant de sérénité et de sang-froid, que s'il n'était rien arrivé. J'ai vu même à la porte de la maison où était la noce, et qui retentissait du son des instrumens, l'*arabat* dans lequel on avait conduit la jeune épouse chez le Cadi, et l'arbre garni de fils d'argent, de clinquant et de paillettes qu'on porte devant les nouveaux mariés. La voiture était attelée de deux chevaux blancs, avec des harnois rouges. Le coffre, porté sur quatre roues, ressemblait à celui de nos anciens coches, fermé de tous côtés par des espèces de persiennes dorées et sculptées à jour. Ce luxe d'ornemens nous a

(1) Quelque tems après mon départ, le faubourg entier de Péra et plusieurs palais des ambassadeurs, tels que ceux de Prusse, d'Angleterre et de Suède, furent brûlés. Les palais de France et de Venise ne dûrent leur salut qu'à leur isolement et à la solidité de leur construction, étant bâtis en pierres.

rappelé ce que Pline dit des carosses des Romains, qui étaient garnis d'or et d'argent (1).

Ce petit événement m'a donné occasion de recueillir quelques faits relatifs aux incendies qui ravagent si souvent Constantinople. Il en est de célèbres dans l'Histoire, et qui se lient à des circonstances politiques; car le mécontentement du peuple se manifeste souvent par cet acte de vengeance contre le Gouvernement. Alors les incendies se succèdent, et réduisent en cendres les palais des Grands et des riches. Le peuple en souffre peu; il se retire dans les bâtimens publics, construits en pierres. Les bazards, les vestibules des mosquées, des écoles et des bains, lui servent de refuge: les maisons sont reconstruites en très-peu de tems, et tout rentre dans l'ordre.

Les anciens Grecs en usaient ainsi, et je serais tenté de croire que, chez eux comme chez les Turcs, les seuls édifices publics avaient le caractère de magnificence, et surtout de solidité que nous remarquons jusques dans leurs ruines, et que les maisons des particuliers étaient construites légèrement, en pans de bois ou en cloisons légères de moëlons fort aisées à démolir, puisque, lorsque les Thébains

(1) Pline, lib. 33, c. 11.

s'emparèrent de Platée (1), les habitans de la ville, surpris pendant la nuit, pour se concerter entre eux sans être découverts en passant dans les rues, percèrent les murs mitoyens de leurs maisons, et eurent encore le tems de faire toutes leurs dispositions pour attaquer les Thébains le lendemain matin, et les chasser de la ville. On doit inférer de là que les maisons de Platée étaient construites comme celles de Constantinople, où l'on pourrait aisément employer le même moyen de communication, et en aussi peu de tems; car les murs mitoyens ne sont guère plus épais que nos cloisons d'appartement.

Au reste, les Anciens ne considéraient les maisons que comme un abri contre les intempéries des saisons, et surtout comme la demeure des femmes et des enfans; car les hommes vaquaient à la plupart de leurs travaux en plein air, et leurs exercices, leurs jeux, leurs représentations théâtrales se faisaient à découvert.

On doit aussi juger de leur indifférence et du peu d'importance qu'ils attachaient au matériel de leurs habitations, par la facilité avec laquelle ils les quittaient pour se retirer dans

(1) Thucydide, liv. 2, §. 3.

les villes, dès que leurs ennemis tenaient la campagne. Lors de la première invasion des Péloponésiens dans l'Attique (1), les habitans des champs transportèrent à Athènes leurs femmes, leurs enfans et tous les ustensiles de leurs maisons, dont ils enlevèrent jusques aux bois de charpente pour s'en servir à construire de nouvelles habitations dans l'enceinte de la ville; ils s'établirent dans les endroits vagues, dans les temples, dans les monumens des héros, dans les tours des murs d'enceinte, et le long même de ces murailles qui réunissaient la ville au Pyrée. Nous pourrions citer beaucoup d'autres exemples à l'appui de cette opinion. Au reste, que ce soit par la force de l'habitude et par imitation des usages antiques, que les Turcs construisent aussi légèrement, ou bien à cause du peu de sûreté qu'un gouvernement despotique accorde aux propriétaires, soit enfin qu'on ait pour but de se mettre à l'abri des tremblemens de terre, peu redoutables néanmoins, puisque les mosquées et surtout les minarets n'en sont pas détruits, il est certain que la plupart des maisons turques, et même les palais, qui n'en diffèrent que par leur grandeur, sont construits de manière à

(1) Thucydide, lib. 2.

ne durer que quelques lustres. Voici , en peu de mots , en quoi consiste cette bâtisse.

On élève les fondations , en pierres ou en moëlons , à quelques pieds au dessus du terrain ; on étend ensuite horizontalement sur cette base , des poutres qui se joignent par les bouts ; on en implante d'autres verticalement aux angles et aux principales divisions des appartemens , et on remplit les vides par d'autres bois plus légers , dont on forme une cage revêtue d'un lattis qu'on recouvre des deux côtés d'une couche de plâtre ou de torchis , et souvent de planches qui débordent l'une sur l'autre , et se recouvrent à la manière de nos ardoises. On juge bien que cette manière de bâtir est peu coûteuse , mais aussi qu'elle est sujète à bien des inconvéniens , dont le plus grave est le danger du feu. Au reste , les propriétaires se consolent aisément de la perte d'une si mince propriété , à moins que la maison ne contienne des marchandises qu'on ne peut déplacer promptement , et même alors il y a des moyens de préservation.

Dans le dernier incendie , un négociant grec de Péra voyait approcher le feu de sa maison avec la plus grande tranquillité , laissant en place ses meubles et ses effets , et ne s'inquiétant pas plus du danger , que s'il n'y avait point

été exposé. D'où vous vient cette grande tranquillité? lui disait-on. Voici ma sauve-garde, dit-il en montrant un papier. Lorsque les pompiers seront arrivés devant ma maison, il me suffit de leur donner cet écrit, et je suis sûr qu'elle restera debout comme par enchantement, tandis que toutes les maisons voisines seront la proie des flammes. Le mot de l'énigme n'est pas difficile : ce papier était une promesse de deux mille piastres si la maison n'était pas brûlée; elle ne le fut pas en effet, et, au moyen de cette légère rétribution, le négociant conserva sa propriété et le reste de sa fortune. On n'emploie que rarement cet expédient, parce que d'ordinaire la maison ne vaut pas la somme qu'on sacrifierait pour la préserver : on se contente donc de sauver les effets les plus précieux, et on laisse brûler le reste. D'ailleurs, on a la ressource des magasins à feu : ce sont des espèces de caves isolées, et voûtées en briques ou en pierres, dont les portes sont en fer, et où l'on jette pêle-mêle les effets les plus précieux.

Dans un des derniers incendies qui dévora le faubourg de Galata, les habitans avaient porté leurs effets les plus précieux dans un magasin très-vaste, construit à cet effet; mais on négligea les précautions ordinaires, qui

consistent à jeter contre les portes et les autres ouvertures beaucoup de terre humide, dont on les recouvre entièrement, et qui doit les garantir des atteintes du feu : aussi les poutres enflammées des maisons voisines s'étant amoncelées autour du magasin, et y brûlant avec activité, firent rougir les portes, qui étaient de fer. Le plomb avec lequel elles étaient scellées, se fondit; elles tombèrent. Le feu s'introduisit alors dans le magasin, et dévora tous les objets précieux dont il était rempli.

Un Turc voit brûler de sang-froid sa maison lorsqu'il a sauvé les sofas et les tapis, qui sont effectivement ses meubles les plus précieux.

L'intendant-général de la maison et des domaines de la sultane Hadidgè, à qui l'on annonça, en présence de M. Melling, que son palais venait de brûler, se contenta de demander : « A-t-on sauvé les sofas ? » Et, sur la réponse affirmative de l'envoyé, qui dit que c'était la seule chose qu'on eût pu emporter, il s'écria : *Alla Kerim !* Dieu soit loué ! et il continua une lettre qu'il écrivait à la Sultane, ajoutant par post-scriptum, qu'il apprenait à l'instant que sa maison de Stamboul était brûlée. Voici un autre trait qui peint bien

mieux le caractère flegmatique des Orientaux. Ce même officier fut disgracié à la suite de quelques intrigues du sérail, et sa maîtresse lui reprit même plusieurs palais et d'autres propriétés qu'elle lui avait donnés. Le Turc philosophe se retira à Constantinople, dans une petite maison, avec le peu qui lui restait de fortune, et qui était à peine suffisant pour faire exister sa famille. M. Melling le rencontra un jour au marché, vêtu d'une mauvaise robe, et achetant de la salade ; il détourna les yeux dans la crainte de l'humilier ; mais le Turc, l'ayant aperçu, courut à lui. Quoi ! Melling, vous fuyez votre vieil ami ? — Je ne vous évitais que par délicatesse, afin que vous n'eussiez pas pour témoin de votre misère, celui qui l'a été de votre prospérité. — Dieu est juste : il m'a puni sans doute des fautes que j'ai commises ; il m'a châtié bien sévèrement ; mais que sa volonté soit faite. La main du malheur avait cessé un moment de s'appesantir sur moi. J'avais regagné quelque fortune, et ma nombreuse famille prospérait : la peste s'est déclarée : tous ont péri successivement. La Providence en a eu pitié, puisque, bientôt après, le reste de mes biens m'a été totalement enlevé, et que j'ai bien de la peine à me nourrir moi-

même. — La Sultane reconnaîtra peut-être l'injustice qu'elle vous a faite, et vous rendra votre place. — *Alla Kerim!* Dieu le veuille! Le malheureux n'avait point perdu tout espoir dans la Providence; il courbait la tête sous le joug de la nécessité sans en être écrasé, et il se confiait encore en la justice des hommes, et surtout en la miséricorde de Dieu.

Dites en plaisantant à un *hamal* (porteur) : « Peut-être un jour tu deviendras Visir? » *Alla Kerim!* répondra-t-il avec confiance : cela se peut; et quoiqu'il ne sache ni lire ni écrire, il ne serait pas étonné de cet événement, qui n'est pas sans exemple dans ce pays.

LETTRE XX.

Constantinople.

Champs des morts.

CHEZ tous les peuples anciens , les lieux destinés à la sépulture , placés sous la protection du Gouvernement et consacrés par la religion , étaient quelquefois un asile et toujours l'objet de la vénération des hommes et même d'une sorte de culte. Ces enceintes servaient de théâtre à des scènes religieuses et touchantes qui se renouvelaient à certaines époques. Les familles venaient y célébrer le souvenir de leurs chefs , payer à la mémoire de leurs proches et de leurs amis un tribut de larmes sincères , et donner à leurs enfans les premières et les plus frappantes leçons de morale , en leur apprenant à respecter et à imiter les vertus de leurs aïeux.

Tant que le culte des morts , tant que les tombeaux ont été en vénération parmi les Grecs et les Romains , nulle idée affligeante et sinistre ne s'y mêlait. Le génie de la vie qui éteignait son flambeau , un papillon qui s'envolait , une fleur brisée qui penchait son calice , le repos d'un enfant couronné de pa-

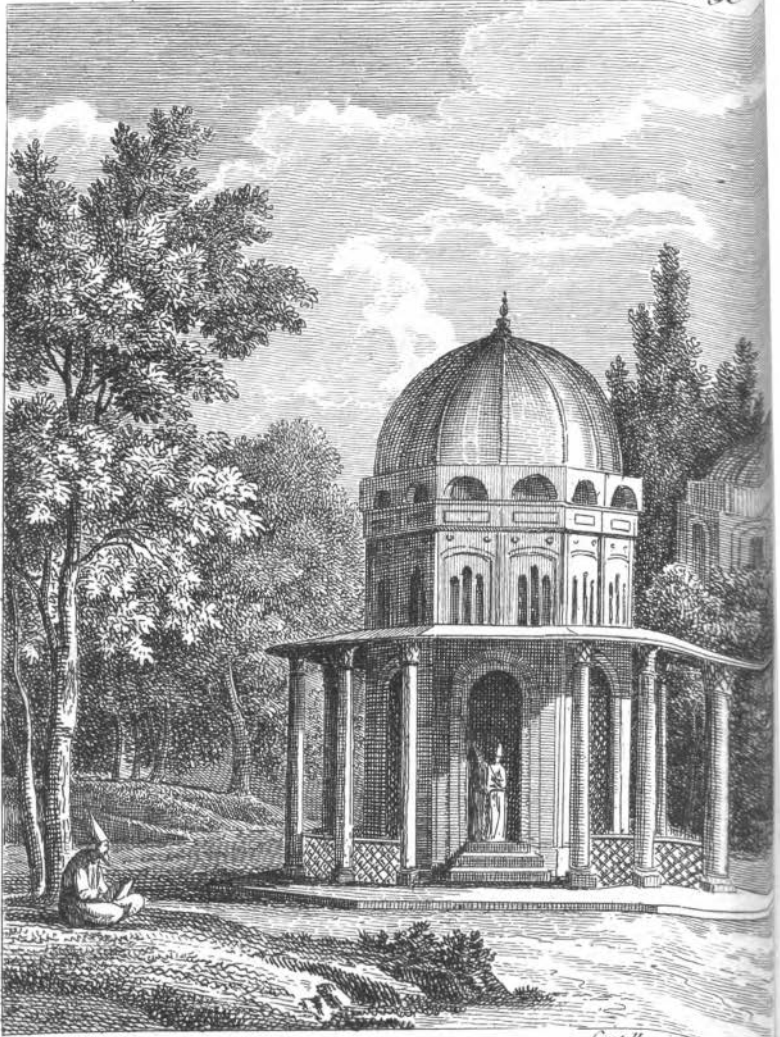
vots, tels étaient les emblèmes qui exprimaient le sommeil éternel. Ce n'est que bien plus tard qu'on a représenté la mort sous l'horrible forme d'un squelette armé d'une faux. Quelquefois même les Anciens mêlaient à dessein, à leurs plaisirs, des idées de destruction et de mort. Couchés sur des lits somptueux auprès d'une table couverte de mets recherchés, ils faisaient succéder au son de la musique et au spectacle de danses voluptueuses, des images qui leur rappelaient la fragilité de la vie. On leur apportait les cendres ou la représentation fidelle des amis et des parens qu'ils avaient perdus, et, après avoir versé quelques larmes et disserté sur l'instabilité des choses de ce monde, ils continuaient à se réjouir; soit qu'ils voulussent, par ce contraste bizarre, doubler leurs jouissances et prévenir la satiété, soit qu'ils ne se proposassent la pensée de la mort que pour se stimuler à mieux jouir de la vie.

On croirait que les Turcs recherchent les tombeaux par les mêmes motifs; car ils aiment en tout les extrêmes et ont besoin d'être fortement remués. Ils prient avec ferveur pour les morts, et le moment d'après ils s'égalent avec les vivans, sans que leur peine soit moins vive et leurs plaisirs moins doux, tenant cette disposition de la Nature, qui se plaît elle-même

dans les contrastes et en donne les exemples les plus frappans.

Ces peuples n'attachent ni dégoût ni tristesse même à visiter les tombeaux ; ils embellissent leur dernière demeure , la désignent d'avance , et la placent aux lieux qu'ils affectionnent le plus de leur vivant , au pied de l'arbre où ils aiment à rêver , sur le bord du ruisseau dont le bruit monotone les fait sommeiller. C'est le but de leurs promenades journalières qu'ils choisissent pour le terme de leur course dans la vie , espérant , avec raison , que leurs amis viendront les y visiter.

Les Modernes seuls ont érigé des tombeaux dans les temples , et cet usage , louable sous certains rapports , entraînait après lui de grands inconvéniens. Il tirait cependant son origine du respect qu'on avait pour les morts ; car dans ces tems de guerres continuelles , où chaque peuple était souvent obligé de se renfermer dans l'enceinte des villes , on n'aurait point osé exposer les tombeaux à une violation sacrilège en les laissant hors des murailles , sur le bord des chemins et dans des lieux inhabités. Les églises devinrent donc de vastes monumens sépulcraux , et l'on entourra les cimetières de bâtimens habités par des religieux , qui en étaient les ministres et les gar-



Tombeau du Sultan Soliman.

Castellan del. et sculp.

diens. Pendant une longue succession de siècles, au milieu des dévastations de toute espèce, les églises et les tombes qu'elles contenaient, ont été respectées par les vainqueurs les plus farouches ; et il a fallu une subversion totale dans les mœurs et dans les opinions, et un délire porté au comble, pour que ce respect se soit un moment anéanti.

Les peuples orientaux n'enterrent point leurs morts dans les temples, mais auprès des mosquées qu'ils bâtissent, ou des autres monumens d'utilité publique, fruits de leur piété, et la plupart des particuliers n'ont leurs tombeaux que dans des lieux écartés et séparés des habitations. Ceux des Sultans sont érigés dans le jardin de leurs mosquées. Nous avons déjà parlé de ces chapelles sépulcrales (1), qui varient de forme, de dimension et de richesse, suivant le goût ou les moyens des fondateurs ; mais je donne ici (*Planche 18*) le tombeau du Grand-Soliman, parce qu'il diffère beaucoup de ceux que j'ai déjà fait connaître, qu'il est d'un style agréable, que ses proportions, quoique un peu grêles, n'ont rien de choquant, et qu'il a, en un mot, le caractère de légèreté du genre oriental, sans avoir la maigreur de

(1) *Lettres sur la Morée*, première partie, pag. 76.

celui qui n'est que gothique. Il est situé dans le jardin de la mosquée dite *la Solimanie*, du nom du fondateur. Cet édifice, de forme octogone, est entouré d'une galerie soutenue par quinze petites colonnes de marbre qui forment un péristyle couvert. Le dôme, d'un diamètre plus petit que celui de la construction, est soutenu par huit autres colonnes de serpent vert, élevées sur leurs piédestaux de marbre blanc. Ces colonnes répondent aux angles intérieurs de la fabrique, et forment un petit corridor le long des murs. Le milieu est occupé par le tombeau du Sultan, et par celui de son fils; l'autre dôme qu'on aperçoit à travers les arbres, est celui du tombeau de l'épouse de Soliman. Plusieurs voyageurs ayant décrit avec soin ces sortes de monumens, je vais passer à la description moins connue et peut-être plus intéressante, du *Champ des Morts*.

On appelle ainsi, à Constantinople, les lieux qui servent de cimetièrre aux Turcs. Ce sont les promenades les plus agréables, les plus fréquentées, et les seules même qui soient à la portée des habitans de la ville. Elles sont dispersées dans son intérieur, et surtout au dehors. Ces espaces considérables, une fois consacrés à cet usage, ne peuvent être rendus à

la culture, ni être recouverts par des maisons. Leur surface va même toujours en croissant, et en empiétant sur les terrains des environs; car le respect des Turcs pour ces lieux est tel, qu'il suffit du plus léger indice pour qu'on ne creuse plus à la place où l'on croit à l'existence d'une autre tombe; et si tous les individus avaient le moyen de faire recouvrir leur corps d'une pierre sépulcrale, on peut juger que, par la succession des tems, les terres qui environnent la ville, seraient toutes pavées, et que, pour honorer les morts, on risquerait d'affâmer les vivans.

La plupart des champs des morts qu'on rencontre dans la ville, occupent des lieux où s'élevaient autrefois les vastes palais, les places entourées de péristyles, les basiliques, les théâtres et les cirques de l'antique Byzance; aussi il suffit d'effleurer le terrain pour en exhumer des fragmens d'architecture et de sculpture, et même des statues. Ces débris sont aussitôt portés dans les ateliers où l'on fabrique des tombes pour tous les états et pour tous les rangs. Les unes ne sont composées que d'une pierre polie, où l'on grave le nom du défunt; d'autres sont en marbre sculpté avec délicatesse, en creux ou en relief, représentant des arabesques, des fleurs, des oiseaux,

même jusqu'à des arbres. Ces objets sont quelquefois colorés ou dorés. Le procédé que les Turcs emploient pour peindre le marbre avec des couleurs très-vives, qui durent fort longtemps quoique exposées aux injures de l'air, mériterait d'être parfaitement connu ; mais nous sommes réduits à des conjectures et à des données inexactes, dont nous nous occuperons cependant ailleurs avec quelques détails.

On retrouverait sans doute, dans ces magasins funéraires, des fragmens antiques, précieux, avant que leur forme primitive eût disparu sous le ciseau de l'impitoyable sculpteur. On pourrait surtout y rencontrer des inscriptions qu'ils ne se donnent pas la peine d'effacer ; car ils retournent le marbre, le polissent à l'envers et y tracent une inscription nouvelle : singulier feuillet de l'Histoire, écrit en grec d'un côté, de l'autre en turc, et qui prouvera par la suite, mieux que tout autre monument, l'ignominie et l'asservissement de la Grèce.

Les Anciens avaient aussi leurs fabriques de sculpture ; ils y vendaient des sarcophages, auxquels il ne manquait que l'inscription. On y trouvait des statues représentant des personnages de tous états, et dont le masque

seul n'était point terminé, ou bien auxquelles on adaptait la tête de l'acheteur. Les exemples n'en sont pas rares; mais ce qui est moins connu et mérite de l'être, c'est qu'il paraît qu'ils expédiaient au loin ces sortes de marchandises de fabrique; car il existe encore à Bordeaux, des sarcophages qu'on a déterrés auprès de la ville, et qui sont bien visiblement de fabrique romaine, à en juger par le style et le sujet des bas-reliefs copiés d'après des sculptures du même genre, qu'on voit à Rome. Ceux-ci sont non-seulement sans inscription, mais l'on y reconnaît que la figure de celui dont on voulait honorer les cendres, n'a point été sculptée. Les ornemens sont terminés : la tête seule est en masse et n'est pas même dégrossie; de manière qu'il serait encore aisé, en travaillant le marbre, d'en faire à volonté la tête d'une femme, d'un enfant ou d'un vieillard (1).

L'une des boutiques de fabricans de tombeaux se voit, à Péra, sur l'emplacement même du champ des morts. Cette promenade, l'une des plus vastes de Constantinople, est

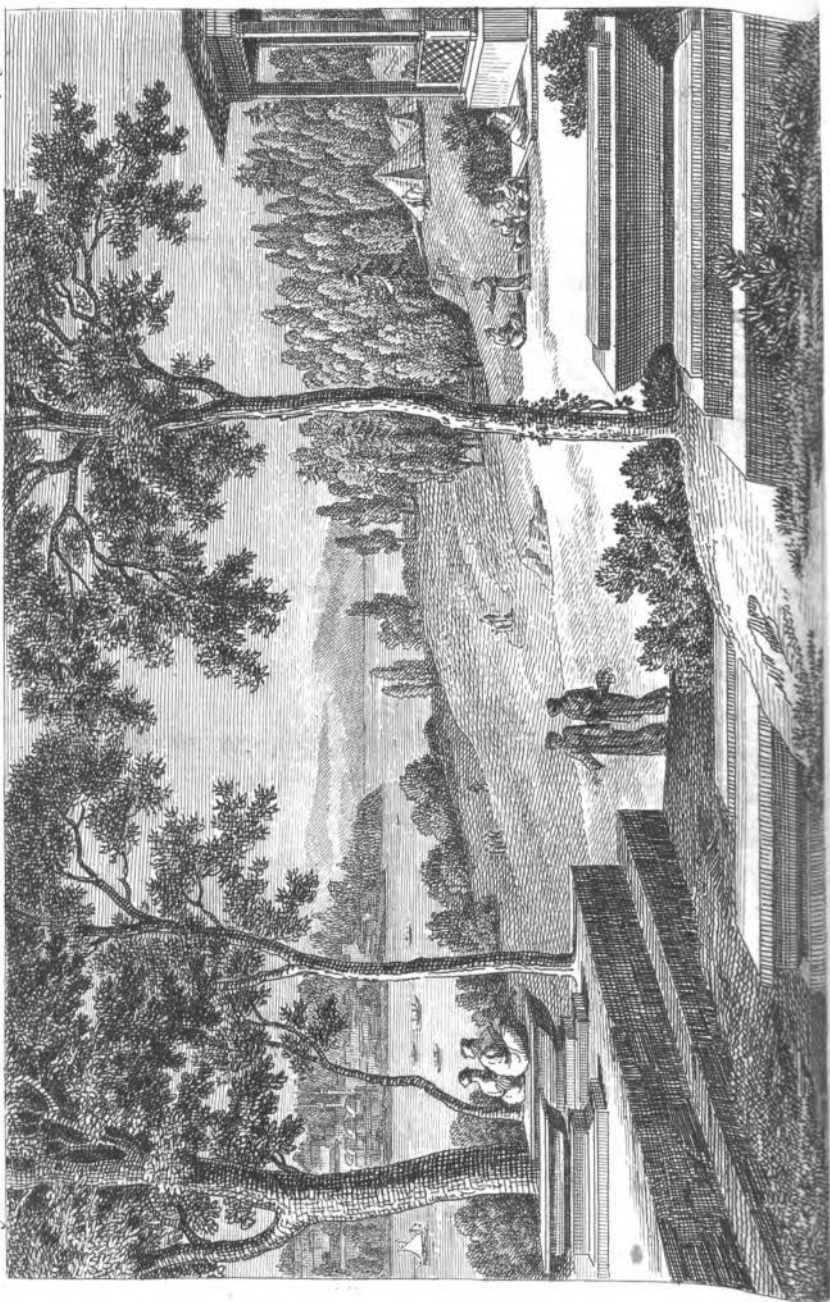
(1) Antiquités bordelaises. — Description de tombeaux antiques, trouvés à Saint-Médard d'Eyrac, près de Bordeaux, gravés et publiés par Lacour père et fils.

dans une situation très-agréable. Au sommet d'une colline, d'où l'on jouit du plus bel aspect, elle domine sur le canal de la Mer-Noire et sur ses rivages, si célèbres par la richesse de leur végétation.

Le cimetière des Grecs et des Francs se présente d'abord, à droite en venant de Péra; celui des Arméniens est sur la gauche. C'est de ce côté et vers la partie la plus élevée, que j'ai dessiné ma vue générale (*Planche 19*).

Les tombes des Grecs diffèrent peu de celles que nous voyons chez nous; elles sont à fleur de terre, couvertes d'inscriptions et peu chargées d'ornemens. J'en ai remarqué une fort ancienne, qui représente la mort debout sur un char traîné par quatre chevaux fougueux; elle semble menacer de sa faux, et passe sur des débris amoncelés et sur le corps de ses victimes. Ce bas-relief, assez bien exécuté, paraît remonter au moyen-âge, et être un débris de quelque monument du même genre, mais plus important; au moins ne paraît-il pas avoir été exécuté pour la place, car il est à fleur de terre, et dans cette situation il aurait été bientôt usé ou enfoui. On remarque aussi, dans le même endroit, le tombeau de quelques Européens.

Le lieu de repos des Arméniens est planté



de beaux mûriers en quinconce , dont la verdure est plus gaie que celle des cyprès et des sapins qui ombragent le reste de la promenade ; aussi cet endroit est-il le plus fréquenté. Les tombes qui sont d'une forme élevée , mais bizarre , servent de bancs : la plupart sont en marbre. On y voit des inscriptions et des dessins tracés en creux , ou d'un léger relief : tel est celui qui perpétue le souvenir d'un riche Arménien qui eut , dit-on , injustement la tête tranchée. Au milieu des tombeaux , il existe un puits solidement construit , avec des auges en pierre , et des montans destinés à supporter la poulie qui n'y est pas habituellement : l'on ne s'en sert qu'à l'occasion d'une fête annuelle ou à l'anniversaire de la mort d'un parent ; alors , nous a-t-on dit , la famille , accompagnée d'un prêtre , se transporte , vers le soir , auprès du tombeau. On y amène un ou plusieurs agneaux qu'on sacrifie , en observant certaines cérémonies accompagnées de chants et de prières : on fait ensuite un trou en terre , où l'on allume du feu pour faire cuire la victime , destinée , ainsi que les autres offrandes de lait , de fromages , de fruits et de vin , au repas qu'on sert sur le marbre même de la tombe. Cette cérémonie , qui se prolonge assez avant dans la nuit ,

de triste qu'elle était d'abord , devient fort joyeuse , et finit par une sorte d'orgie accompagnée de chansons , de cris de joie , et même d'actions très-peu convenables au lieu et aux motifs de cette réunion.

C'est à l'Assomption qu'ils font ce qu'ils appellent *le Sacrifice général* : ils ont aussi d'autres fêtes , telles que la Transfiguration , l'Exaltation de la Croix , et il n'est pas de famille un peu aisée qui ne vienne offrir à Dieu , aux fêtes de l'Épiphanie , des animaux qu'ils immolent à la porte des églises , par le ministère de leurs prêtres , qui trempent le doigt dans le sang de la victime égorgée , et en font une croix sur la porte des maisons. Le prêtre retient pour lui la moitié de la victime , et ceux qui l'ont présentée en consomment les restes. Les Arméniens font aussi de pareilles offrandes à Dieu pour en obtenir la guérison de leurs malades ou d'autres bienfaits temporels.

Les Grecs étaient autrefois dans l'usage de faire le sacrifice d'un mouton : cette cérémonie s'appelait le *Korban* ; mais je crois qu'elle a été abolie avec beaucoup d'autres usages et solennités relatives au culte extérieur de leur religion.

Leur manière de porter les morts à la sépulture.

pulture offre un spectacle très-touchant. J'ai vu passer sous mes fenêtres le convoi d'une jeune fille, morte subitement la veille du jour qui était marqué pour ses noces. Elle était portée dans une espèce de corbeille en osier ; parée d'une robe blanche, attachée avec beaucoup de rubans, elle avait un bandeau doré en forme de diadème, et une couronne de roses blanches. Le corps était jonché de fleurs, et abrité par des branchages verts. Son visage n'était point défiguré, et paraissait avoir été d'une grande beauté : seulement les roses de ses joues s'étaient changées en violettes, et sa bouche entr'ouverte semblait avoir conservé l'habitude du sourire. Parmi ceux qui suivaient le convoi, il était aisé de reconnaître son amant : ses traits décomposés, sa démarche tremblante, annonçaient l'accablement du désespoir le plus profond, et l'expression muette et concentrée de sa douleur touchait bien plus les nombreux spectateurs, que les cris et les gémissemens des femmes qui accompagnaient le cortège. Je ne l'ai pas suivi moi-même, et n'ai pu voir la fin de cette triste cérémonie.

Il nous reste à décrire le champ des morts des Turcs. Leurs tombeaux sont dispersés, sans ordre, entre les tiges des arbres : les

uns sont en marbre, les autres en pierre, quelques-uns en bois. La forme varie, ainsi que les signes de reconnaissance : tantôt c'est une espèce de palette en losange enfoncée en terre, ou bien une borne carrée ou ronde, et enfin de riches sarcophages ; mais quel que soit le monument, ne consisterait-il qu'en un morceau de bois grossièrement taillé, tant qu'il existe, on ne se permet pas d'y toucher.

Les gens riches, qui ne peuvent se procurer un local convenable auprès de leurs habitations, achètent un terrain dans ces cimetières ; ils le font entourer de murs bas ou de palissades en bois, avec une porte dont les chefs de la famille ont la clef. C'est dans ces enceintes à clair-voie qu'on trouvera le tombeau du vieillard centenaire à côté de celui de l'enfant qui à peine a eu le tems de sourire à sa mère. Un gazon toujours vert entoure les marbres, et des fleurs entretenues avec soin embellissent ces lieux, et témoignent en même tems la vivacité des regrets de la famille ; des scènes de douleur s'y renouvellent journellement.

Cette partie du champ des morts porte un caractère plus mélancolique ; elle est plantée d'immenses cyprès, qui semblent avoir servi

depuis nombre de siècles au même usage, c'est-à-dire , à couvrir de leur ombre des monumens funèbres ; ils ont vu les générations se succéder , et les racines immenses de ces arbres se sont nourries de leur poussière. Les imaginations mélancoliques et superstitieuses croient reconnaître , dans le bruissement du feuillage , les soupirs des ames qui voltigent autour des tombeaux , ou la voix du passé , qui apprend aux Grecs les noms oubliés de leurs ancêtres qui gissent encore dans ces bois sacrés. Ces arbres antiques sont fort respectés. Malheur à celui qui en arracherait un rejeton ! Il renouvellerait le sanglant tableau tracé par Virgile et le Tasse , et à peine ose-t-on , avec leur feuillage , tresser quelques guirlandes.

Les Turcs allient à ces sentimens de respect , naturels à tous les hommes , des croyances superstitieuses et bizarres : ils croient qu'au jour du jugement , Mahomet descendra à la Mecque , et y appellera les vrais croyans ; aussi n'étendent-ils pas les corps dans la fosse , mais ils les y assèyent , le visage tourné vers la ville sainte ; ils sont aussi persuadés qu'aussitôt après leurs funérailles , deux anges noirs , nommés *Moukir* et *Nekir* , viennent , l'un avec un marteau , et l'autre avec un crochet de fer ; qu'ils remettent l'ame dans le corps du mort ,

et lui demandent un compte exact de ses actions. S'il ne les satisfait pas, l'ange assène un tel coup de marteau sur le corps, qu'il l'enfoncé de plusieurs toises en terre; mais s'il est reconnu bon Musulman, les anges noirs disparaissent, et sont remplacés par deux autres anges éclatans de blancheur, qui demeurent toujours auprès du tombeau. Voici ce que raconte un écrivain oriental à ce sujet (1) : « Un derviche s'étant sauvé des mains » des enfans qui le poursuivaient, se retira » dans un cimetière, où, trouvant une fosse » ouverte, dans laquelle on avait mis autrefois » un corps mort, il y entra pour se réfugier » et y prendre quelque repos. Deux personnes » de la ville s'en étant aperçues, prirent cette » occasion pour se divertir, et, s'étant vêtues » de noir, elles s'approchèrent de lui, et d'une » voix effrayante lui dirent ces paroles : Qui » est votre seigneur et qui est votre prophète? » Cet homme, qui commençait à dormir, » étonné d'abord de cette vision, et encore » plus de ces paroles, ne douta point que » ces deux personnages ne fussent les deux » anges nommés *Moukir* et *Nekir*, lesquels,

(1) Lamay, dans ses *Lathaiif*. (Voyez d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.)

» selon la croyance des Musulmans , interro-
» gent le mort aussitôt qu'il est dans son sé-
» pulcre, et commencent leur interrogatoire
» par cette demande. Cette pensée lui étant
» donc venue dans l'esprit, il se rassura, et leur
» dit : Je crois que pour ce coup vous vous
» êtes trompés, et que vous avez pris une fosse
» pour l'autre; car il n'y a ici qu'un vieux
» mort qui a subi son interrogatoire, et qui a
» rendu ses comptes il y a long-tems : vous n'a-
» vez qu'à passer outre et chercher ailleurs. »

Entre les champs des morts des Turcs, des Grecs et des Arméniens, sur la hauteur, au milieu de vastes pelouses, il existe un café qui sert de rendez-vous aux sociétés de Péra et de Galata : les femmes turques y sont en petit nombre, mais on y voit beaucoup de Grecques et d'Européennes, qui ne sont voilées qu'avec un schal de mousseline, qui accompagne la figure sans la cacher. Les groupes de promeneurs, les réunions d'amis couchés sur le gazon ou assis sur les marbres, s'entretenant de leurs affaires, de leurs plaisirs, jouant à divers jeux ou prenant des rafraîchissemens, offrent des tableaux pleins d'intérêt.

Ces amusemens se prolongent même après le coucher du soleil; alors, sous un ciel pur, lorsque la chaleur de l'atmosphère est tem-

pérée par les brises de mer, on se permet plus de liberté : la conversation devient plus animée, et, à mesure que la clarté diminue, l'intimité augmente, les tête-à-tête se forment, la jeunesse se réunit et parle d'amour. Bientôt l'harmonie des instrumens et l'accord de voix mélodieuses qui se marient sans se confondre, font cesser momentanément les ris et les jeux, qui sont remplacés par une admiration muette qui porte l'âme à la tendresse et quelquefois à la méditation. Mais les heures de la nuit s'écoulent, les groupes s'éclaircissent : on n'entend plus que, de distance en distance, les derniers accens de la joie. Les promeneurs se dispersent, rentrent dans la ville, et il ne reste plus, dans ces lieux, que les âmes tendres et mélancoliques qui ont encore à verser des larmes sur le tombeau nouvellement érigé à la mémoire d'un être regretté, semblables elles-mêmes à des ombres errantes qui s'évanouissent à travers les arbres ou qui se perdent sous leur obscurité. Il reste encore le malheureux étranger, qui, bien loin de sa famille, de sa patrie, n'a pu encore en adopter une autre : en proie à tous ses regrets, il n'a pas songé à se créer de nouveaux plaisirs ; il n'a pas même un ami, et ses affections, concentrées, deviennent un

poison lent qui le consume ; il s'arrêtera à considérer la tombe d'un étranger comme lui , qui est venu chercher , au milieu d'un peuple qui le méprise , de nouvelles jouissances qu'il n'y a pas trouvées , un peu d'or dont il n'a pas joui , et bientôt après la peste qui a mis un terme à ses desirs et à son inquiète existence.

Quel est donc ce sentiment indéfinissable qui , du milieu même de la félicité , vous fait tourner un œil humide vers le point de l'horizon où se trouve votre patrie ? Si vous y avez laissé des objets chéris , votre chagrin est légitime et naturel ; mais quand bien même vous n'y auriez plus rien qui vous intéresse , vous ne portez pas moins vos regards de ce côté : c'est toujours avec empressement que vous vous dirigez vers le pays qui vous a vu naître ; vous foulez avec un plaisir toujours nouveau le sol qui a reçu l'empreinte des premiers pas que vous ayiez formés ; vous respirez avec délice l'air où s'est mêlé votre premier soufle. La patrie ! Ce mot dit tout , et le sentiment qui nous la fait chérir n'est point le fruit de l'éducation et de la civilisation. L'habitant d'un autre hémisphère , transplanté dans le séjour le plus voluptueux , est d'abord surpris , s'amuse un moment ; mais

bientôt fatigué, rassasié, il tourne ses regards vers sa patrie, desiré avec ardeur de se rapprocher de sa terre natale, quelque disgraciée de la Nature qu'elle soit, et meurt de douleur s'il en est irrévocablement arraché. L'homme n'est-il donc qu'une plante indigène ?

LETTRE XXI.

Buyukdéré ; rives du Bosphore ; trait de mœurs.

JE reviens de la vallée de Buyukdéré , où nous avons fait la partie de passer la journée. Encore rempli des douces émotions que m'a fait éprouver l'aspect de l'un des plus agréables cantons qui existent , je ne puis résister au desir d'en retracer un léger tableau.

C'est avec raison qu'on a dit que le matin d'un beau jour était une fête pour les âmes sensibles , et , dans quelque contrée qu'on se trouve , on jouit de ces beautés simples ou magnifiques , naïves ou sublimes que la Nature offre à ses admirateurs. En effet , dans le fond de la Turquie , aussi bien que sur les bords de la Loire , un bocage bien vert , un gazon frais , parsemé de fleurs printannières , rappellera toujours l'Arcadie. On reconnaîtra aussi que l'expression des sentimens tendres , et même des passions , est semblable chez tous les peuples. La physionomie du sauvage sera même embellie par le sentiment du plaisir et de l'amour , d'une manière plus vive que celle

de l'homme civilisé, qui a perdu dans le tumulte des affections contraires et souvent comprimées, cette sensibilité native qui, semblable au miroir, réfléchit aussi purement toutes les passions. Elles ne sont exprimées chez l'un que par une grimace, tandis que l'enfant de la Nature éprouve et manifeste un sentiment d'autant plus franc et plus pur, que son ame est plus innocente.

Nous avons déjeûné dans un kiosque situé sur les hauteurs de Buyukdéré : ce petit édifice domine une vallée que nous avons nommée *le Val des Rossignols*, parce qu'elle retentissait du chant mélodieux de ces oiseaux. Après avoir pris du lait et des gâteaux au miel, nous sommes descendus dans le vallon, ombragé par le grenadier, le saule, le platane, l'amandier, et rafraîchi par les brises matinales. Les premiers rayons du soleil, presque horizontaux, traversaient les branches des arbres : leur douce chaleur transformait les boutons en fleurs, dont le parfum, mêlé à l'évaporation végétale qui s'exhalait avec la rosée, remplissait l'atmosphère d'un nuage embaumé. Le ciel, en harmonie avec la brillante parure de la terre, était pur au dessus de nos têtes ; seulement à l'horizon quelques vapeurs, restes des voiles de la nuit, flottaient

encore sur la cime des montagnes de l'Asie ; mais elles semblaient se fondre en quelque sorte à mesure que le soleil s'élevait. Nous errions lentement dans les sentiers solitaires à cette heure, lorsque nous aperçûmes le faite d'une habitation des champs : on n'y remarquait point la recherche du luxe, mais de la propreté, un arrangement qui n'était pas le résultat du travail de l'agriculteur, mais celui de l'amusement de l'homme de goût. Le jardin, dont l'inégalité du terrain nous permettait de voir une partie, était planté avec peu de régularité, mais orné de beaucoup de fleurs distribuées dans des vases de terre vernissée. Bientôt une scène plus intéressante attira nos regards et fixa notre attention.

Un jeune Turc, debout sous une fenêtre grillée par un réseau de cannes, préludait quelques accords sur le *tambur*, sorte de mandoline ; il faisait oublier, par sa bonne mine, la pauvreté de son habillement, car il avait le costume des *saccas* ou porteurs d'eau ; il ne pouvait nous voir : nous nous arrê tâmes, non pour surprendre le secret de ses amours, mais plutôt pour ne pas les troubler par notre présence : peut-être aussi entraît-il un peu de curiosité dans notre fait. Quoi qu'il en soit, nous écoutâmes la chanson. Je n'en rapporterai que

le sens d'un couplet, qui donnera l'idée du reste.

« Le rossignol sautille sur ces rameaux effleuris ; il
 » effleure l'aubépine, le jasmin et la grenade ; mais il
 » les quitte aussitôt qu'il aperçoit la rose. J'ai voltigé
 » aussi de belle en belle ; mais à peine t'ai-je vue,
 » lumière de ma vie, comme le rossignol je me suis
 » fixé, etc. »

A peine la chanson était-elle achevée, qu'une main blanche soulève le treillage, et laisse tomber un bouquet de roses : l'amant le reçoit, écarte les fleurs, et semble chercher le sens caché de cette missive, et, transporté de joie, il fait quelques signes expressifs auxquels sa maîtresse répond, et la fenêtre se referme. Alors il arrache d'autres fleurs qui ornaient les plis de son turban, les jette au loin, et les remplace par le précieux bouquet ; enfin, il s'éloigne rapidement, et bientôt nous le perdons de vue à travers les arbres.

Nous avons continué notre promenade, tout en faisant des conjectures sur cette aventure que nous aurions pu aisément transformer en un roman sentimental ; mais n'étant ici qu'historiens et non romanciers, nous nous sommes permis seulement de conclure avec le proverbe oriental, que *l'amour a les yeux plus perçans qu'on ne pense ; qu'il démêle dans la pierre brute le rubis, et qu'enfin, quelque haut*

qu'une beauté porte la tête, elle n'en touche pas moins des pieds à la terre.

Les rives du Bosphore offrent le plus piquant coup-d'œil, surtout du côté de Buyuk-déré, où les ambassadeurs près la Porte et les riches particuliers ont des maisons de campagne. Construites presque toutes dans le goût turc, elles ne présentent ni ordre ni régularité dans les proportions de l'architecture ni même dans les distributions, qui sont soumises au caprice de chaque propriétaire. Leur décoration est originale, et l'on n'y épargne pas surtout les couleurs tranchantes : une de ces maisons sera rouge, l'autre jaune, d'autres noires et blanches ou bleues ; enfin, elles présentent les contrastes les plus extravagans : néanmoins la variété de tous ces objets, en opposition avec la verdure qui les environne, et reflétés dans les eaux transparentes du canal, produit un spectacle charmant malgré sa bizarrerie.

Les jardins qui dominent ces maisons, s'élèvent en amphithéâtre, et font le plus bel ornement de ces rivages. Les arbres y sont plantés presque au hasard ; ils confondent leur feuillage, leurs fleurs et leurs parfums, qui se répandent au loin : des milliers de ruisseaux y entretiennent la fraîcheur. Ce brillant ta-

bleau flatte également le Turc et le Franc, le Grec et le Juif. Ces rivages, et surtout la superbe prairie de Buyukdéré (*Planche 20*), semblent être le rendez-vous des riches voluptueux de toutes les nations : ils y viennent chercher le repos, l'oubli des affaires, les plaisirs simples de la campagne, et, ce qui les flatte encore plus, les délices d'une nonchalante incurie.

Le canal, dans toute son étendue, depuis Constantinople jusqu'à son embouchure dans la Mer-Noire, offre partout le même aspect ; il est bordé de palais, de kiosques, de maisons de plaisance, de villages ; et ce bras de mer, qu'on peut comparer à une immense et paisible rivière, est animé sans cesse par une quantité innombrable de caïques. Quelques-unes contiennent des compagnies de femmes qu'on entend rire, folâtrer ou jouer de quelques instrumens ; mais si la gondole du Grand-Seigneur, annoncée par le bruit des batteries, s'approche, toutes les autres embarcations se dispersent, se hâtent de regagner le rivage, et laissent la mer libre aux plaisirs de Sa Hautesse ou de ses femmes, qui se transportent vers quelques-uns des *seraïs* d'été.

Ces palais, bâtis par les Sultans, et composés de pavillons, de kiosques liés entre eux



Castellan del et sculpit

Prairie de Buyukdere.

par des galeries à jour, ressemblent à ces constructions aériennes qu'on appelle *arabesques*, fruits du génie créateur des Anciens, et que l'immortel Raphaël a reproduits en se jouant dans les intervalles de repos que lui laissaient ses vastes et sublimes conceptions. On peut aussi les comparer, par l'usage auquel on les destine et par leur légèreté, à ces cages dorées, prisons élégantes où les oiseaux n'oublient qu'avec peine l'usage de leurs ailes, et déplorent toujours la perte de leur liberté.

Une chaussée, seulement élevée de deux ou trois pieds, règne le long du canal. Cette hauteur suffit pour la mettre à l'abri des flots, qui ne s'élèvent pas davantage même dans les plus fortes tourmentes.

En face des palais et des principales maisons, on a établi, en avant du quai et en saillie sur la mer, des planchers supportés par des pilotis ou de petites jetées en pierre, qui servent à débarquer les marchandises; c'est ce que l'on appelle, comme je l'ai déjà observé, les *Échelles*. Les familles se rassemblent le soir sur ces terrasses, quelquefois entourées d'un treillage à hauteur d'appui : on y vient respirer le frais, jouer à divers jeux, prendre des rafraîchissemens et faire de la musique. L'on y passe une partie de la nuit, si toutefois

l'officier chargé de la police du canal ne vient troubler la joie par une surveillance souvent incommode.

Vers le soir nous nous sommes embarqués dans une légère caïque. Pour varier les agrémens de notre promenade, tantôt nous précipitions notre course ou nous la ralentissions, suivant l'attrait des points de vue que nous offraient les côtes d'Europe ou d'Asie, et par fois nous nous abandonnions au courant pour mieux jouir des sons des voix ou des instrumens répétés par les échos. Au sein d'une contrée délicieuse, d'un climat tempéré, entourés, si je peux m'exprimer ainsi, d'une atmosphère voluptueuse, nous jouissions à la manière des Turcs, et nous étions tentés de faire, comme eux, consister le bonheur dans le repos et la méditation.

La petite scène dont nous avons été témoins dans notre promenade à Buyukdéré, a eu des suites singulières, qui sont devenues le sujet des entretiens de Constantinople, et ont donné lieu à une locution proverbiale, dont il est bon de consigner ici l'origine pour l'instruction des futurs amateurs des étymologies.

Le

Le jeune *Sacca* venait chaque matin sous les fenêtres de sa maîtresse, en recevait des fleurs qui exprimaient, par leur arrangement, les différentes circonstances prévues, qui devaient favoriser ou éloigner leur rendez-vous. Les transports que la vue du bouquet fit naître chez l'heureux Musulman, signifiaient que le père de la jeune beauté, banquier juif, fort riche, était allé à Constantinople pour ses affaires, et que sa fille était seule à la maison, où son amant pouvait s'introduire avec facilité et sans donner de soupçon, sous le prétexte d'y apporter de l'eau. D'ailleurs, les femmes juives ont, dans leur intérieur, une bien plus grande liberté que les turques et les grecques.

Cependant le Juif surprit un jour les deux amans; il questionna sa fille, et la contraignit d'avouer que son imprudente conduite avait des suites d'autant plus inquiétantes pour sa famille, que l'enfant dont elle était enceinte devait, suivant la loi, devenir Musulman, comme l'était son père; mais il existait un moyen d'éluder cette loi. En effet, si le pauvre *Sacca*, séduit par l'offre d'une forte somme, veut nier que l'innocente créature soit de lui, alors cet enfant, malgré le sang de Mahomet, qui coule dans ses veines, sera aussi

bon Juif que son aïeul. En conséquence, on caresse le Sacca; on lui offre dix mille piastres; mais celui-ci ne veut renoncer ni à sa maîtresse ni à sa progéniture. On augmente la somme; il persiste. Enfin le crésus ayant porté le prix de la renonciation à soixante mille piastres, le Sacca se rend à d'aussi puissans argumens; il en reçoit la promesse écrite en bonne forme, et il est décidé que, pour rendre le désaveu plus formel, il sera fait devant le cadî, chez lequel le Sacca doit porter sa déclaration. Le lendemain, toute la famille étant rassemblée devant le juge; le Juif expose le fait, et accuse le Turc d'avoir séduit sa fille; celle-ci, fondant en larmes, et plus confuse de la trahison de son amant, que de sa faute, avoue sa faiblesse; alors le juge interpelle le Sacca, et lui demande s'il est en effet le père de l'enfant. Oui, s'écrie le Sacca, d'une voix ferme et en prononçant le serment d'usage... *Affrum Sacca, bien dit, Sacca*, s'écrie alors sa maîtresse, et elle accompagne ce mot d'un geste significatif. Qu'on se représente l'étonnement douloureux de toute la famille juive, surtout lorsque le véridique Musulman remet au juge la promesse des soixante mille piastres qui devaient être le prix de son désaveu. Voici le jugement du tribunal turc :

La somme offerte pour payer un mensonge appartient de droit à la justice, mais elle en fait l'abandon à la jeune mère, dont elle formera la dot, avec la condition expresse que, si son époux la répudie, il ne pourra le faire sans lui restituer cette somme en entier, qui sera, après sa mort, réversible sur la tête de son enfant.

LETTRE XXII.

Observations sur la peste.

ON vient de nous donner une nouvelle très-fâcheuse et qui va attrister notre séjour sur les rives enchantées du Bosphore. La peste vient, dit-on, d'éclater à Constantinople. Ce mot, qui n'a, chez les Turcs, d'autre acception que celle qu'on attache à toute autre maladie, fait trembler les Francs et surtout les étrangers, qui ne sont pas encore familiarisés avec ce fléau. C'est alors qu'on voit fuir la sécurité et la confiance. Si des affaires appellent à Constantinople, on évite les lieux fréquentés et l'approche des autres individus; on ne se parle que de loin et avec inquiétude, en cherchant à lire, dans les physionomies, l'annonce du germe fatal, précurseur de la mort. Des amis se rencontrent sans se donner la main, et la peur, surmontant le desir, chasse les ris et les jeux, et même les amours. Déjà, dans quelques maisons, l'on ne nous permet plus de nous asseoir sur les sofas, mais sur des sièges de crin, isolés, parce qu'on prétend qu'ils ne conservent pas les miasmes contagieux. On nous demande si nous n'avons

pas fréquenté les lieux où se porte la foule , tels que les marchés , les bazards ; on nous reconmande surtout de prendre les précautions usitées en pareille circonstance.

L'on me conseillait même de quitter mon appartement, parce qu'il y était mort un pestiféré l'année d'aparavant ; mais peu à peu les craintes qu'on s'efforçait de me communiquer se sont calmées , et je me suis aguerri avec un danger qui est si commun , qu'il faut le mépriser , sans pourtant le braver. D'ailleurs , les effets de la contagion n'étaient point alarmans , et ce n'est que quand ils le deviennent , qu'on prend réellement quelques précautions. Alors les Francs évitent en effet , avec le plus grand soin , non-seulement l'approche des Turcs , mais encore le contact de leurs vêtemens , et , rentrés chez eux , ils ôtent leurs habits , et les exposent dans des belvédères ou cabinets de treillage , élevés au sommet des maisons. L'action de l'air ambiant et de l'humide rosée les pénètre , et , séchés ensuite par le soleil , ils se trouvent dépouillés de toute influence nuisible. L'on s'assied aussi sur un siège de canne , sous lequel on fait brûler des aromates , parce qu'il est reconnu , par une longue expérience , que les feux allumés et les fumiga-

tions sont des préservatifs , ainsi que les aspersions et les bains.

Lorsque la peste augmente , les Francs s'éloignent de la ville ou se renferment dans leurs maisons ; ils en interdisent l'entrée aux gens du dehors , et les provisions qu'on leur apporte , lorsqu'elles sont de nature à ne pas être détériorées par l'humidité , sont passées dans des cuves d'eau ou soumises à de fortes fumigations. Les pièces de monnaie surtout sont plongées dans un bassin rempli de très-fort vinaigre , où l'on prétend qu'elles perdent leur qualité nuisible. On croit même qu'une des dernières pestes s'est communiquée par la circulation de monnaies qui avaient passé par les mains des pestiférés. Il s'était établi à Constantinople une troupe de comédiens : les Turcs et les Grecs , qui aiment beaucoup les représentations théâtrales , accoururent en foule. La personne qui recevait l'argent à la porte , mourut presque subitement de la peste : bientôt tous les acteurs en furent attaqués , ainsi que la plupart de ceux qui avaient assisté à ce fatal spectacle.

Un mal qui fait mourir subitement s'appelle , en arabe , *fagia* et *mesagian* , nom que l'on donne aussi à la peste (1). Les Mahomé-

(1) D'Herbelot , *Bibliothèque orientale*.

tans croient qu'il y a des esprits ou des lutins armés d'arcs et de flèches, et que Dieu les envoie pour punir les hommes quand il lui plaît. Les blessures sont mortelles lorsque les flèches sont décochées par des spectres noirs ; mais on n'en meurt pas lorsque ces mêmes esprits paraissent blancs. C'est ainsi que les Turcs raisonnent sur la peste, et c'est sur ce fondement qu'ils ne prennent aucune précaution pour s'en garantir. Ce n'est même, dit-on vulgairement, que lorsqu'il sort dans un jour et d'une seule des portes de la ville, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf victimes de la peste, qu'on commence à s'inquiéter, et alors le peuple, après avoir lassé la Providence par sa coupable incurie, consent à faire des prières publiques dans les mosquées.

Les Francs, avons-nous dit, n'attendent pas si tard pour songer à leur sûreté : néanmoins, comme malgré la plus grande surveillance il arrive quelques accidens, alors les malades sont transportés à l'hôpital construit à cet effet, dans la partie la plus élevée de Péra.

Un religieux qu'on appelle l'*Abbé de la Peste*, s'y est consacré au service des pestiférés. Cet homme respectable, dont la physionomie et les cheveux blancs inspirent la vé-

nération due à ses vertus , remplit dignement , depuis nombre d'années , les fonctions sublimes dont son zèle pour la religion et son respect pour l'humanité souffrante lui dissimulent le danger. Il reçoit indistinctement tous les malheureux , leur prodigue des soins que ses connaissances en médecine et en chirurgie rendent quelquefois efficaces ; mais si les remèdes sont sans effet , alors il les console , soutient leur foi au milieu de leurs souffrances , et , leur apportant les secours spirituels d'une religion consolante , il leur fait oublier l'horreur de leur dernier moment (1).

Le dévouement des Missionnaires était aussi absolu et non moins méritoire. En tems de peste , ils se soumettaient , dans le bague où l'on enferme , à Constantinople , les officiers et les soldats prisonniers de guerre , à toutes les peines et privations de la plus cruelle captivité : souvent , sans autres armes que la patience , sans autres secours que ceux de la religion , ils passaient leurs jours et leurs nuits

(1) J'ai connu cet homme pieux , dont je regrette de ne pouvoir donner le nom. Il avait déjà gagné la peste nombre de fois ; mais il se préservait de ses funestes effets au moyen de plusieurs cautères : cependant il a fini par être victime de ce fléau quelque tems après mon départ.

entourés de mourans et de morts enchaînés ensemble. Les scènes tracées par le petit nombre de ces religieux qui ont échappé à un trépas presque inévitable, font frissonner d'horreur (1).

La peste est presque endémique à Constantinople ; ce qu'on peut attribuer particulièrement à la négligence des Turcs, qui n'astreignent les vaisseaux pestiférés à aucune quarantaine. On se rappellera que nous sommes arrivés dans cette ville en même tems qu'un navire à bord duquel il était mort plusieurs personnes attaquées de cette cruelle épidémie : il n'est donc pas étonnant que bientôt après les accidens se soient multipliés.

L'antique Byzance n'était pas plus souvent en proie à ce fléau, que les autres villes de la Grèce. Les historiens font mention de différentes époques auxquelles la peste a exercé de grands ravages ; mais ces époques étaient assez éloignées les unes des autres. La contagion paraissait s'éteindre totalement, et laissait respirer pendant longues années les contrées qui en avaient été le théâtre ; mais il n'y a point d'exemple, dans l'Histoire, d'une ville

(1) Voyez les *Mémoires du Levant* dans les *Lettres édifiantes et curieuses*.

qui ait recélé ce germe destructeur , et l'ait vu se développer périodiquement toutes les années.

Sans entrer dans une discussion sur le lieu d'où part réellement la peste, il n'en est pas moins vrai qu'on doit en attribuer la propagation, à Constantinople, à l'abord continu des vaisseaux venant de l'Égypte et des autres pays où cette maladie existe habituellement, et dont les effets et les marchandises qu'on débarque sans aucune précaution, sont aussitôt renfermés dans des magasins qui recèlent les miasmes pestilentiels. La malpropreté et l'avarice des habitans qui mettent en vente, au lieu de les brûler, les vêtemens des gens morts de la peste, contribuent autant à répandre cette maladie, que l'insouciance ou la faiblesse d'un Gouvernement qui, d'un seul mot, pourrait arrêter tous ces abus, ou au moins les rendre moins funestes à l'humanité.

Les miasmes pestilentiels peuvent être concentrés pendant bien long-tems sans perdre l'activité de leur venin, et on sait que les ballots de laine ne s'en dépouillent qu'après avoir été ouverts, étendus sur une grande superficie, et en être purgés en quelque sorte par l'air ou par l'eau. Voici un fait que je tiens d'un vice-

consul de Smyrne, et qui, m'a-t-il dit, est connu de tous les habitans de cette ville, et vient à l'appui de ce que je viens d'avancer.

Un négociant fut attaqué de la peste. Abandonné de sa famille, seul dans sa propre maison, il eut le courage de se traiter lui-même, et de percer les bubons ou dépôts qui se forment à la suite de cette maladie; il se pansait en plein air, dans son jardin, et mettait à mesure les linges dont il s'était servi, dans le creux d'un vieux figuier. Enfin, il eut le bonheur de guérir et continua son commerce. Ses affaires l'ayant obligé de voyager, il revint en Europe et ne retourna à Smyrne que quinze ans après. Par une fatalité qui a peu d'exemples, et par un motif de curiosité dont on ne peut se rendre raison, il voulut visiter le fatal figuier, et même, avec une baguette, il en retira quelques fragmens des linges pestiférés, qui n'étaient pas encore consumés, et dont la vue le pénétra d'une impression d'horreur: dès ce moment la fièvre s'empara de lui, la peste se déclara, et le troisième jour il mourut.

On pourrait conclure de ce fait, que, malgré les précautions qu'on prendrait pour empêcher l'abord des navires et des marchandises suspectes à Constantinople, on n'éteindrait pas encore le germe de la peste qui

infecte les magasins de cette ville, si l'on ne consentait à brûler les vêtemens, les meubles appartenans à des pestiférés, comme on le fait à Rome à l'égard des effets des pulmoniques; l'on ne parviendrait enfin à préserver Constantinople qu'en employant les mêmes précautions locales ou de circonstance, au moyen desquelles on garantit de ce fléau nos ports de mer.

On a fait, relativement à la propagation de la peste par des objets infectés, quelques remarques singulières. Nous avons vu que les métaux s'en imprègnent avec une sorte d'avidité, de même que la laine, la viande et le pain chaud, tandis que le pain froid, le bois, les résines, le verre et l'eau ne retiennent ni ne transmettent aucune qualité malfaisante.

Qu'on me permette, à cet égard, d'émettre une opinion qui paraîtra hasardée, surtout parce qu'elle est neuve. Soumise au creuset de l'expérience, elle pourrait jeter un grand jour sur la nature du fléau le plus destructeur, et mettrait peut-être sur la voie des moyens curatifs ou tout au moins préservatifs.

S'il était constaté, et qu'on pût poser en principe que les conducteurs de l'électricité le sont également de la peste, et que les matières qui sont douées d'une électricité négative

tive, préservent ou ne s'imprègnent pas des miasmes pestilentiels, cette expérience importante, qui n'a pas encore été faite, produirait des résultats nouveaux et bien extraordinaires. Au reste, je ne fais qu'indiquer ici ce vaste sujet qui n'est point de mon ressort. D'ailleurs, je ne suis pas certain qu'il n'y ait point d'exceptions à cette règle : néanmoins il paraît prouvé que les métaux particulièrement transmettent la peste, comme l'électricité, avec une rapidité extraordinaire. Les matières animales sont presque toutes dans le même cas : les végétaux ou leurs produits, tels que le bois, les gommés, les résines, etc. isolent de l'électricité, et ne sont pas les conducteurs de la peste.

On pourrait demander : Les corps qui contiennent des principes d'électricité, qu'on ne peut extraire que par le frottement ou par la chaleur, ne sont-ils pas de nature à ne recevoir ou transmettre la peste qu'en raison de leur surabondance d'électricité, tandis que les matières qui ne servent que de conducteurs à ce fluide, et ne le conservent pas, s'emparent des miasmes pestilentiels, et les transmettent ? On prétend que la peste ne se communique que par le contact d'un pestiféré ou celui d'une matière imprégnée de miasmes pestilentiels ;

mais ces miasmes sont susceptibles d'une extrême division et d'une sorte de propagation instantanée et qui s'étend à l'infini. Prenons pour exemple une balle de laine qui aura été touchée par un pestiféré; elle acquerra dans sa totalité une qualité nuisible qu'elle ne perdra qu'à la longue, et encore faudra-t-il qu'elle soit ouverte et disséminée sur une grande surface. On ne serait point surpris qu'un individu atteint, dans une seule partie de son corps, par le venin, le voie se communiquer promptement à toute la masse du sang; mais qu'un seul fil d'une balle de laine communique aussitôt ce même venin à toute la masse, cela me paraît étrange, à moins de supposer une action semblable à celle de l'étincelle électrique, qui se fait sentir spontanément à des distances très-grandes, pourvu que la solution de continuité ou au moins d'homogénéité ne soit pas interrompue.

Comment expliquera-t-on cet effet prompt comme la foudre, susceptible d'être divisé à l'infini, et qui se propage non-seulement par l'homogénéité des corps, mais encore par leur rapprochement, sans croire que l'air peut devenir conducteur des miasmes pestilentiels, comme il se charge du fluide électrique.

On reconnaît en effet que l'état de l'atmos-

phère a une grande influence sur les effets de la peste ; car on remarque que, dans les grands froids , comme lorsque la chaleur est très-forte , la contagion ne continue pas ses ravages , et qu'ils ne sont jamais plus sensibles que dans les tems doux et humides.

Ceux qui , attaqués de cette maladie , ont pu s'éloigner subitement du foyer de la contagion , ayant trouvé du soulagement à leurs maux , ont attribué leur guérison au changement d'air ; et ceux qui , pour se traiter , se sont exposés à l'air ambiant , et plongés en quelque sorte dans ce bain salulaire , ont senti se calmer l'horrible fièvre dont ils sont dévorés. On a vu souvent des pestiférés courir au bord des fontaines et des rivières , où ils se précipitaient pour éteindre ce feu qui les consumait intérieurement ; peut-être même y ont-ils trouvé quelquefois leur guérison ; car souvent la Nature indique au malade les remèdes qui lui sont les plus favorables , et en cela les animaux sont mieux servis par l'instinct , que les hommes par la raison (1).....

(1) Au Caire on a observé que les porteurs d'eau , sans cesse arrosés de l'eau fraîche qu'ils portent dans une outre sur leur dos , ne sont jamais attaqués de la peste. (Volney , *Voyage en Syrie et en Égypte.*)

Je ne m'appesantirai pas davantage sur ce sujet, qui est étranger à mes études ; il n'appartient qu'aux savans d'expliquer tous ces phénomènes, et d'en tirer des conséquences qui peuvent être de la plus haute importance si toutefois le principe dont je suis parti, n'est point erroné.

LETTRE XXIII.

Fontaine de Top-Hané; Sérail; tour de Léandre; vue générale du Bosphore.

LES ravages de la peste ne s'étendent pas d'une manière alarmante : néanmoins, pour ne pas inquiéter nos amis de Péra, qui sans cesse nous recommandent d'être prudents, aussi bien pour nous que pour eux, nous allons moins souvent à Constantinople, et les promenades sur mer, qui n'offrent aucun danger, sont notre ressource. D'ailleurs, on ne peut se lasser des aspects enchanteurs qu'offre le Bosphore. Nous avons réalisé le projet que nous avions de nous faire conduire à la tour de Léandre, position unique pour bien jouir de l'entier développement du plus vaste et du plus riche horizon.

Avant de nous embarquer à l'échelle de Top-Hané, disons un mot de sa célèbre fontaine ; elle est carrée, et haute comme une maison de plusieurs étages, bâtie en marbre blanc, entre-mêlé d'autres marbres de couleur encore plus précieux. Les ornemens dont elle est surchargée, sculptés en reliefs, peints

Partie II,

M

et dorés, sont tellement multipliés, qu'il est difficile de s'en former une idée nette par la description : c'est un mélange de niches, de compartimens en forme de pilastres, couronnés par plusieurs rangs de frises, dont l'une représente une colonnade soutenant des arcades, qui contiennent des vases d'or remplis de fleurs et de fruits, sculptés en relief et peints des couleurs naturelles. Au dessous de cette frise on en voit une autre, composée de cartels chargés d'inscriptions, qui font le tour de la fontaine ; elle est recouverte, comme la plupart des constructions turques, d'une coupole en plomb, entourée de seize tourelles terminées par des flèches.

Cette fontaine, dont les Turcs se glorifient, et qui leur fait bénir la mémoire du Sultan Mahmoud, n'est construite que depuis une soixantaine d'années : néanmoins on doit s'étonner qu'étant exposée à l'air salin de la mer, aux vents humides et à la réverbération du soleil, les couleurs dont elle est revêtue, aient conservé un aussi vif éclat. J'ai lieu de croire qu'elles ont été préparées à l'huile ; mais ce qui m'a été affirmé par une personne digne de foi, c'est qu'on passe sur les dorures une couche d'huile d'aspic, qui les met à l'abri de l'humidité sans leur faire perdre leur

brillant. D'ailleurs, elles sont garanties de l'action directe du soleil et de la pluie par un toit dont la saillie est énorme. Les ornemens dont les quatre faces de cette fontaine sont surchargées, sont exécutés avec beaucoup de délicatesse : leur composition est bizarre sans être absolument de mauvais goût ; mais, au total, ce monument est plus remarquable par sa richesse, que par sa beauté : les proportions n'en sont point agréables : il paraît lourd, écrasé, et la saillie du toit, qui n'a guère moins de seize pieds, et ne peut se soutenir que par artifice, effraie plus les regards qu'il ne les satisfait, malgré la profusion de l'or, du lapis et du carmin dont il est revêtu. Le reste de la place, qui sert de marché, offre un mélange de hangars, de boutiques, de jolies maisons, de mosquées, et surtout de bouquets d'arbres ; car les Musulmans ont le soin d'en planter partout où ils le peuvent.

Sur les bords de la mer nous avons remarqué une vaste enceinte entourée de palissades, et qui sert d'arsenal. En s'éloignant de la côte on aperçoit le développement des casernes, immenses bâtimens d'un bel effet, derrière lesquels on voit un amphithéâtre de maisons construites sur la pente de la colline de Top-Hané, dominée elle-même par les

hauteurs de Péra, où l'on distingue les palais et les jardins des ambassadeurs des puissances étrangères.

Contrariés par le vent et les courans, nous nous sommes dirigés vers la pointe du sérail pour gagner ensuite plus facilement la côte d'Asie.

Dès qu'on vous montre le sérail, ce que l'on a déjà vu de la ville semble disparaître. Cette enceinte mystérieuse ouvre naturellement à l'imagination le vaste champ des conjectures, réveille les idées romanesques dont on a été bercé, qui renaissent malgré qu'on en ait, et la froide raison a bien de la peine à dissiper leurs prestiges.

Des murs crénelés, qui sont ceux de l'antique Byzance, posent sur des rochers que la mer en furie a souvent ébranlés; ils ont même cédé quelquefois à l'effort des vagues, et entraîné dans leur chute des pans de murailles. Les sièges qu'elles ont soutenus, ont aussi motivé leur reconstruction, et l'on s'aperçoit de la précipitation avec laquelle elles ont été relevées; car on y a fait entrer des débris de monumens, tels que des colonnes et autres fragmens sculptés. On croit même reconnaître les restes d'un grand arc de triomphe qui a été encastré dans ces murs.

Au dessus, ou plutôt au-delà de cette barrière, d'immenses cyprès élèvent leurs cimes, toujours balancées par les vents : ils semblent aussi vieux que la ville, et même plus, pourrait-on dire, car ils l'ont vue se renouveler plusieurs fois par suite de la guerre et de l'incendie ; ils ont vu le sérail des successeurs de Mahomet s'élever sur les débris du palais des Césars.

A travers cette forêt d'arbres qui ombragent la pointe du sérail, s'élèvent des kiosques de marbre couverts de dômes dorés, des minarets élancés, des obélisques, des bains, enfin la tour du Divan ; mais tous ces objets ne s'aperçoivent que vaguement.

Tel est l'aspect extérieur du sérail : le voilà avec toute sa pompe et sa tristesse. Sous ces ombrages éternels ont brillé un instant pour disparaître au printems de la vie, et au milieu des ennuis et de l'esclavage des sens, vingt générations de beautés. Celles qui errent encore dans ces jardins, déjà semblables à des ombres, n'existent plus, en effet, pour la Nature et pour l'amour : quelques-unes seulement se disputent les affections ou plutôt les faveurs passagères d'un maître orgueilleux. Avare de nouveaux trésors, ils lui deviennent souvent inutiles, et il tarit la source

des plaisirs pour vouloir en multiplier la jouissance.

On peut comparer le harem à ces somptueuses serres chaudes, où les fleurs se succèdent sans interruption, et se renouvellent pour enchanter la vue. Ces plantes exotiques, arrachées de leur sol naturel, retrouvent ici une température presque aussi douce, des soins plus assidus ; mais elles ne jouissent pas des bienfaits de l'atmosphère. Emprisonnées, elles ne montrent un instant leur beauté éphémère que pour sécher bientôt sans pouvoir se reproduire ; et quand bien même elles porteraient des fruits, précieux uniquement parce qu'ils sont précoces, valent-ils ceux qui mûrissent lentement dans nos vergers ? et si l'œil s'amuse d'abord de leur belle apparence, l'odorat et le goût ne s'y laissent pas tromper.

. Ces tristes jardins

Où des vases brillans surchargent cent gradins,

Où languit, enchaîné dans sa prison de verre,

Le stérile habitant d'une rive étrangère,

.

Ne valent pas pour moi les fleurs d'un champ fertile.

Le beau ne plaît qu'un jour si le beau n'est utile.

SAINTE-LAMBERT.

Quelquefois le Sultan semble vouloir rappeler les jeux et les ris dans ce triste séjour ; mais ils n'y accourent pas de bon gré, et ne

rient que de mauvaise grâce. Les brillantes illuminations dont on décore ces bocages, le bruit des instrumens, l'éclat d'une fausse joie, sont passagers, et souvent ces jours de fête occasionnent des jalousies, des dissensions sanglantes, qui font paraître les jours suivans encore plus affreux.

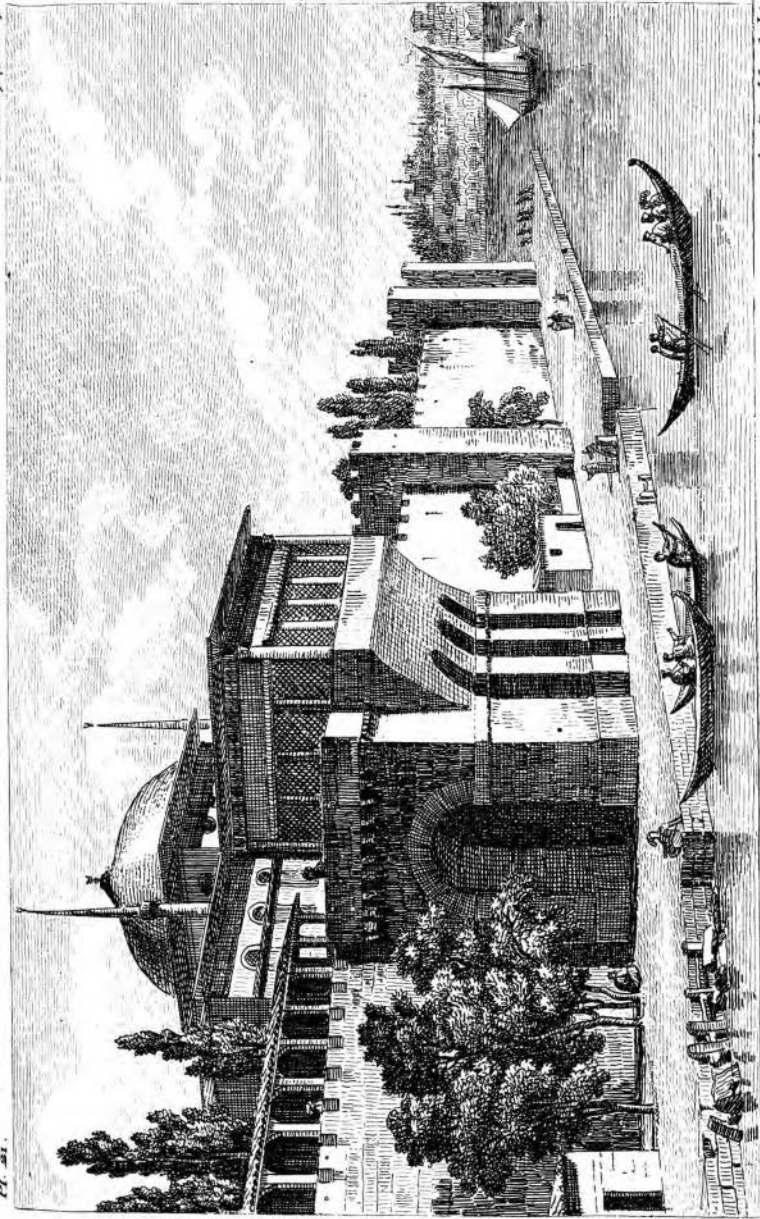
Plusieurs kiosques sont construits sur les antiques tours dont ces murailles sont flanquées. Celui qu'on nomme *le Pavillon des Perles* (Indgirly-Kieuschk), où le Grand-Seigneur vient souvent après dîner prendre le café, fumer sa pipe et faire la méridienne, est situé de manière que, de ses fenêtres, on doit jouir du plus beau coup-d'œil. La vue se prolonge de tous côtés : ou sur la mer, sans cesse animée par une foule de barques de pêcheurs, de caïques et de vaisseaux à la voile, ou sur les rivages du Bosphore, couverts de palais, de mosquées et de verdure ; enfin, sur les bosquets fleuris du sérail.

Le Sultan peut seul, de cette place, et caché à dessein derrière un treillage doré, considérer à loisir les jeux et les danses de jeunes filles qui oublient par momens la perte de leur liberté, et, se croyant loin des regards de leurs argus, développent sans contrainte la souplesse de leurs mouvemens et le naïf aban-

don des grâces de la jeunesse. La vue de ces objets attrayans excite les desirs du Sultan , fixe ses vœux ; il distingue parmi ses compagnes celle qui doit partager sa couche , et peut-être lui donner un fils qui héritera un jour de l'Empire.

Ce kiosque (*Planche 21*), dont la construction est singulière, est bâti sur l'une des anciennes portes de Constantinople ; elle est percée de trois arcades plein-ceintre : c'est là que jaillit, une seule fois par an, l'eau d'une fontaine que les Grecs appellent *l'hiasma* ou *la fontaine sainte*, et à laquelle ils attribuent des qualités merveilleuses ; ils paient même fort cher la permission d'y puiser.

De cet endroit nous avons cinglé, à travers le canal, pour atteindre le courant qui devait nous porter sur la côte d'Asie. Arrivés en peu de tems à la tour de Léandre, qui est peu éloignée de la pointe de Scutari (*Planche 22*), nous avons mis pied à terre sur la plate-forme ou le quai de cette tour ; elle ne sert plus maintenant que de phare pour guider les vaisseaux qui entrent ou sortent de nuit du canal. Quelques mauvais canons bordent le rivage, et ne servent guère que pour annoncer les réjouissances publiques et saluer Sa Hautesse lorsqu'elle traverse le Bosphore.



Cette construction paraît fort ancienne , quoiqu'on ait cherché à dissimuler son âge par une couche d'eau de chaux qui en égaie un peu l'aspect. L'intérieur est fort délabré , et à peine habitable. Nous y avons trouvé un vieux Turc qui se donne le titre de Gouverneur , une Nègresse sa compagne , et quelques petits enfans qui ont grimpé avec nous au sommet du château pour nous en faire les honneurs et obtenir quelques paras. On nous a montré un puits creusé dans le rocher , et qui fournit de l'eau excellente , quoique entouré des eaux de la mer ; mais ce n'est autre chose qu'une citerne où se réunit l'eau des gouttières , qui même est insuffisante à la consommation du ménage du prétendu Gouverneur.

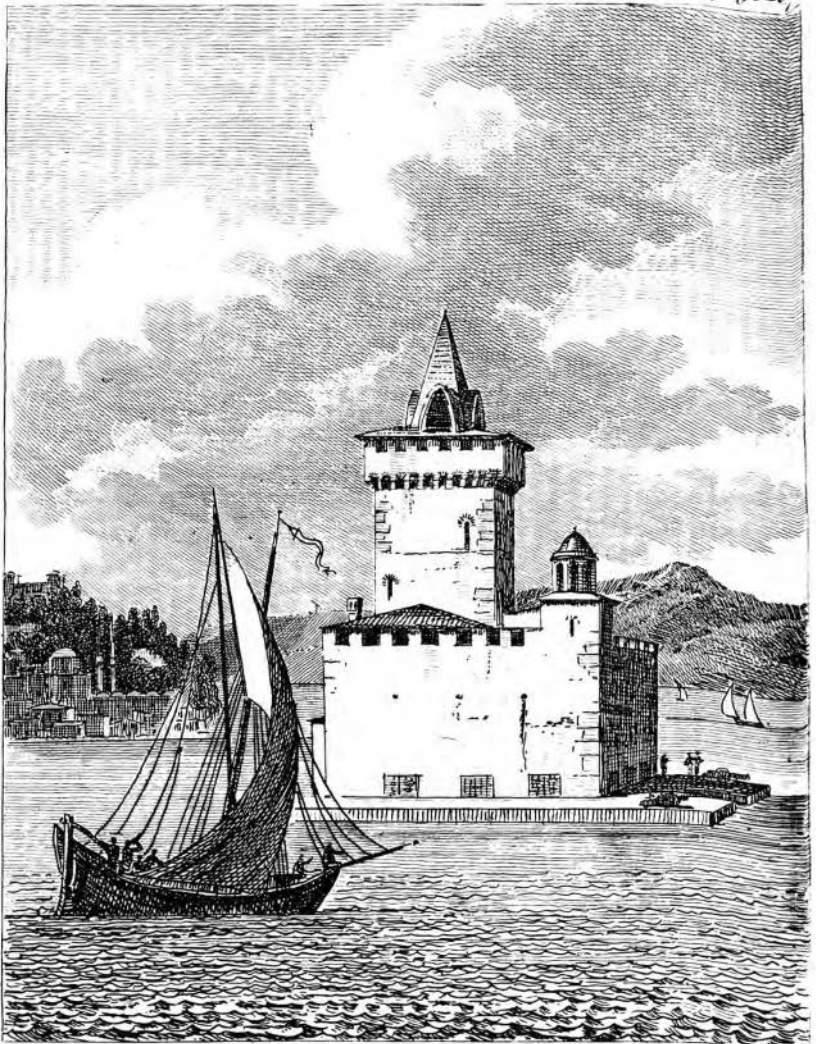
L'aspect dont on jouit du haut de la tour est merveilleux , tant par la richesse de ses détails , que par l'étendue de son horizon , et il y aurait de la témérité à vouloir en donner une idée autrement que par le moyen de la peinture. Il serait en effet à désirer qu'un artiste habile entreprît de faire le *panorama* de Constantinople , pris de cet endroit ; ce serait l'un des plus intéressans que l'on pût offrir au public (1).

(1) M. Melling donne plusieurs vues prises du sommet

De ce point central l'on découvre en même tems la mer de Marmara et ses îles, le canal qui la joint à la Mer-Noire ; sur la côte d'Europe, la ville entière de Constantinople, son port, ses vastes faubourgs, et sur la côte d'Asie, la ville de Scutari et une continuité de palais et de jardins dominés par des montagnes couvertes de cyprès. Mais, nous l'avons déjà dit, il faut renoncer à décrire tous ces objets, qui, répétés dans les eaux limpides du canal, semblent être suspendus entre deux couches de nuages, et nager dans un vaste océan d'azur.

Les cyprès de Scutari ombragent des tombeaux, et les Musulmans ordonnent souvent qu'on porte leurs restes sur la terre d'Asie, leur ancienne patrie ; ils ont une grande vénération pour les tombeaux, et ne craignent rien tant que de les laisser exposés aux profanations des Infidèles. Plusieurs seigneurs et de riches particuliers achètent des propriétés en

de la tour de Léandre ; elles sont aussi belles qu'exactes. Ses tableaux, qui semblent calqués sur la Nature, et auxquels nous sommes sans cesse forcés de renvoyer nos lecteurs, peuvent seuls les faire jouir d'aspects que nous ne pourrions esquisser qu'imparfaitement. D'ailleurs, nous n'avons promis qu'un supplément aux grands ouvrages qui existent déjà sur Constantinople.



Kiz-Konlessy (Tour de la fille)

Castellan del. et. Sculp.

Asie pour y transporter leurs pénates dans le cas où ils y seraient forcés par une révolution dans laquelle, suivant d'antiques traditions qui sont l'effroi constant du peuple, la cité de Constantin doit voir les fils de Mahomet repasser le Bosphore, et l'Europe reconquérir sur eux les limites qu'ils ont franchies. La même crainte des insultes de leurs ennemis les empêche de construire des mosquées et autres monumens sacrés dans les îles de l'Archipel, dont la population est en effet presque toute composée de Chrétiens, et qui d'ailleurs sont plus exposées aux incursions des corsaires et aux expéditions maritimes.

On débite une foule de contes plus surprenans les uns que les autres sur ce vieux château, nommé *la Tour de Léandre* par les Européens, quoiqu'il n'ait fait qu'usurper le nom d'une autre construction bien plus antique, théâtre des tragiques amours de Léandre et de Hérodote, et qui existe, dit-on, encore dans le détroit des Dardanelles, en face d'Abidos.

Les Turcs nomment ce lieu *Kiz-Koullessy*, Tour de la Fille, et l'histoire qu'ils racontent à ce sujet m'a paru valoir la peine d'être recueillie. Les Orientaux aiment beaucoup les contes, et les font durer plusieurs jours. L'ex-

trait que je vais donner de celui-ci paraîtra sans doute un peu long ; mais ce n'est rien en comparaison de l'original. Au reste, ce conte peint assez bien les mœurs des Musulmans, et on y retrouve leur goût pour les événemens extraordinaires, leur crédule superstition, et surtout leurs idées sur la fatalité, que l'auteur, qui sûrement n'est pas Turc, a cherché à tourner légèrement en ridicule.

A notre retour à Constantinople, la mosquée du sultan Achmet nous a présenté un aspect réellement imposant, et dont nous avons essayé de saisir l'effet (1). Des nuages orageux s'élevaient à l'horizon, et couvraient presque toute la ville de leur ombre. Le quartier de l'Atmeïdan était le seul éclairé. On distinguait ses monumens, tels que les deux obélisques, la mosquée de Sainte-Sophie et celle de sultan Achmet avec les bâtimens qui en dépendent. Cette dernière surtout brillait d'un vif éclat : le soleil dorait ses murs de marbre, ses tourelles, son dôme et ses minarets à trois galeries : tous ces objets se détachaient sur le fond des nuages d'un ton plombé, et parfois rougis par le reflet des

(1) Voyez la *Planche 14* et la note y relative, pag. 6, 2°. Partie.

éclair. Les murs d'enceinte de la ville, qui, par leur position, se trouvaient dans l'ombre, et que leur vétusté rendait encore plus obscurs, servaient de cadre à cette brillante scène. Les maisons particulières, peintes de couleurs vives et contrastées, leur mélange avec des groupes d'arbres, où l'on distinguait le vert-pâle des acacias, celui plus doré des grenadiers et la teinte reinbrunie des cyprès, le mouvement que le vent communiquait à ces arbres, aux colonnes de fumée qui s'élevaient de plusieurs ateliers, les voiles blanches qui sillonnaient le canal, jusqu'aux oiseaux qui voltigeaient par troupes le long des quais, venaient raser la pointe des vagues ou se perdaient entre la cime des arbres; tous ces objets, dis-je, dont mon dessin ne peut offrir que l'esquisse décolorée, nous occupaient si agréablement, que nous ne pensions point aux approches de la tempête; mais nos conducteurs, beaucoup plus prudens, et s'aidant moins de la voile que de la vigueur de leurs bras, faisaient force de rames pour nous conduire à terre, où nous sommes arrivés en quelques minutes, bien mouillés, autant par les vagues que par la pluie, mais fort satisfaits d'ailleurs de notre promenade.

LETTRE XXIV.

Tradition musulmane sur la tour dite de Léandre ou Kiz-Koullessy (Tour de la Fille).

L'UN des descendans de Mahomet, devenu paisible possesseur du trône de Constantinople, et jouissant de tous les avantages de la puissance souveraine, paraissait n'avoir plus de vœux à former; cependant un unique desir troublait tout son bonheur, desir bien excusable d'ailleurs, et d'autant plus vif, qu'avançant en âge, il pouvait craindre de ne le voir jamais rempli; il desirait revivre dans sa postérité..... C'était en vain que son sérail était peuplé de jeunes beautés de tous les pays. Au milieu de ce jardin de délices, entouré des fleurs les plus rares, il ne recueillait aucun fruit. Cependant chaque jour il adressait de ferventes prières au Prophète, et promettait de riches offrandes au temple de la Mecque; il consultait les dervis et les santons les plus renommés par la sainteté de leurs mœurs, et se recommandait à leurs prières; il faisait bâtir des mosquées, des

imarets (1), et sa bienfaisance s'étendait jusques aux animaux; en un mot, il avait employé sans succès et épuisé toutes les ressources de la richesse et du pouvoir. Enfin, une nuit, après avoir long-tems gémi sur son malheureux sort, il fut surpris par le sommeil, et vit en songe un vénérable derviche, coiffé du turban vert, attribut de la famille de Mahomet : cet être surnaturel, dont les regards annonçaient la bienveillance, prononça distinctement ces paroles :

« Prince des Croyans, tu as semé le grain
» des bonnes œuvres, tu dois recueillir le
» fruit des bénédictions; celles des pauvres
» se sont élevées jusqu'au Prophète, qui veut
» récompenser la persévérance de ta foi : tes
» vœux sont exaucés; la plus chérie de tes
» esclaves est enceinte, et bientôt tu seras
» père d'une fille, merveille de la création,
» et belle comme l'astre de la nuit. Ne te
» flattes pas néanmoins de trouver dans le
» jardin du Monde une rose sans épines.....
» Ta fille est menacée de perdre la vie..... La
» piqûre d'un serpent..... » Le fantôme allait

(1) Imaret, hôpital où les passans, de quelque religion qu'ils soient, sont nourris pendant trois jours, et soignés plus long-tems s'ils sont malades.

s'éloigner après cet oracle ; mais , jetant un regard de compassion sur le malheureux père , il s'arrête , et continue ainsi : « Le » destin me le permet ; je vais encore t'indiquer le moyen d'éviter ce malheur. Choisis » un lieu isolé , inaccessible , où jamais le » pied d'un mortel ne se soit reposé , où nulle » plante n'ait fleuri , que les rayons du soleil » n'ont pu féconder ; en cet endroit tu bâtiras » un palais , qui doit servir de retraite à ta » fille , et la mettre à l'abri des reptiles mal- » faisans et des regards de l'homme , plus » dangereux encore. C'est là que s'écouleront ses jeunes années , comme la source » pure qui s'épanche ignorée dans le désert. »

Il dit , et disparut. Le Sultan se réveilla , agité par la joie , la crainte , l'espérance , et flottant alternativement de l'un à l'autre de ces sentimens. Il manda aussitôt son Visir , lui fit part de ce songe miraculeux , lui ordonna en même tems de faire rendre des actions de grâces au Prophète dans toutes les mosquées , et de préparer des réjouissances publiques. Il consulta aussi son ministre sur les moyens à employer pour profiter des conseils du derviche ; mais le Visir , aussi embarrassé que son maître , des conditions prescrites ,

crises , et , ne pouvant les éluder , avoua son insuffisance , et provoqua , malgré lui , la réunion des plus savans hommes de l'Empire , espérant qu'ils ne réussiraient pas mieux à trouver le mot de cette espèce d'énigme. En effet , les savans , assemblés , disputèrent long-tems , et se séparèrent sans rien décider. Le Sultan , désolé , exhalait son chagrin au fond du harem , en présence de l'esclave favorite qui devait le rendre père. Le nœud gordien n'avait jamais offert de plus grandes difficultés : Alexandre , il est vrai , le trancha ; une femme , et surtout une mère , l'aurait dénoué si l'existence de son enfant y eût été attachée. Celle-ci satisfit assez adroitement aux conditions embarrassantes de l'oracle , en conseillant au Sultan de faire construire le palais sur un rocher toujours couvert des eaux de la mer , écueil caché , souvent fatal aux navigateurs , et qui se trouve en face de Constantinople , à peu de distance de la ville de Scutari. Cet expédient fut trouvé satisfaisant par le Prince , proclamé admirable par les courtisans ; et sur-le-champ , malgré les difficultés de l'exécution , l'on vit s'élever en ce lieu une tour , ou plutôt un palais , où l'on employa tout ce que le luxe asiatique pouvait offrir de plus recherché. Les métaux , les

marbres précieux , brillaient sur les murs de cette demeure. Les meubles, faits de bois odorans , enrichis d'ivoire et de nacre ; les tapis , les étoffes tissues d'or et diaprées des plus belles nuances , rien ne fut épargné pour rendre ce séjour digne d'être habité par l'objet de l'idolatrie du Sultan. Des esclaves , choisies parmi les plus belles Circassiennes , toutes ayant des talens agréables , devaient être les compagnes de la jeune Princesse , qui , dès qu'elle vit le jour , fut transportée dans ce palais inaccessible.

Son père était le seul homme qui eût le droit d'y pénétrer , et dès-lors son plus grand plaisir fut d'aller journellement contempler sa fille , qu'il nomma *Mihir-Schighil* , soleil des beautés.

On prévenait les moindres desirs de la jeune Princesse : de toutes parts s'élevaient , dans des vases de porcelaine , les fleurs qui offraient les plus vives couleurs ou les parfums les plus suaves ; des volières renfermaient des oiseaux remarquables par la beauté de leur plumage , et des bassins de marbre étaient remplis de poissons extraordinaires ; enfin , ce séjour retentissait sans cesse de chants mélodieux , des accords de tous les instrumens ou des éclats de la joie.

La Princesse croissait en gentillesse et en beauté. Lorsqu'elle eut atteint son quatorzième printems, elle commença à se lasser des amusemens qui jusqu'alors avaient charmé son enfance. Des soupirs involontaires oppressèrent sa poitrine, et son imagination, se créant des êtres phantastiques et un monde idéal, s'élançait au dehors de la fastueuse retraite, qui devenait pour elle une triste prison. Le Sultan s'aperçut de la tristesse de sa fille, et en démêla aisément la cause; mais il se rappelait encore mieux les paroles du derviche, qui lui ordonnait de la mettre à l'abri des regards des hommes, plus dangereux pour elle que ceux de l'aspic, et il prit la ferme résolution d'assurer son existence aux dépens de son bonheur. Déjà même plusieurs Princes souverains avaient inutilement demandé la main de la Princesse, et ils ne se plaignaient de ce refus qu'en accusant la rigueur de sa destinée, encore plus qu'ils ne blâmaient l'entêtement de son père.

Cependant les perfections de la belle Mi-hir-Schighil occupaient toutes les trompettes de la Renommée : on accourait de toutes parts pour considérer, de loin à la vérité, cette jalouse tour, car il était défendu, sous peine de la vie, d'en approcher.

Sur ces entrefaites un Prince de Perse , qui voyageait avec son gouverneur , homme savant , mais encore plus rusé , et qui se mêlait , disait-on , un peu de nécromancie , arriva à Constantinople. Le desir de voir la belle prisonnière étant la passion générale , peut-être parce qu'il était impossible de la satisfaire , il était naturel qu'un jeune Prince , curieux autant que connaisseur , fût atteint du même desir. L'imagination , cette puissante Fée , lui avait tracé un portrait de fantaisie , qui , s'il n'était pas celui de la Princesse , offrait plus de charmes qu'aucune des femmes qu'il eût jamais connues , et tel que le Santon , dans son enthousiasme religieux et dans un moment d'extase , n'en aurait pas cru voir de plus beau.

Le Prince de Perse , élevé à la cour la plus polie de l'Orient , était lui-même orné de tous les dons de la Nature et de l'éducation ; mais il avait les passions vives , et , n'ayant jamais connu la contrariété , il s'irrita des obstacles qui s'opposaient à ce qu'il vît la belle recluse , et ordonna à son gouverneur de lui en fournir les moyens , le menaçant de le chasser de sa présence si son art était en défaut. Le rusé Persan , qui se faisait appeler *Rammal* (1) ,

(1) *Rammal* , celui qui devine au moyen de la nécro-

avait fait plus d'un métier ; il n'était pas magicien , quoiqu'il en eût la réputation , et cependant n'en était pas plus sot : aussi répondit-il , sans se troubler , qu'il espérait satisfaire aux desirs et aux ordres de son Prince. A cet effet , il se fit conduire sur la plage de la côte d'Asie , la plus voisine du palais prétendu inaccessible , comme il l'était en effet par les précautions qu'on avait prises. Les quais qui entouraient l'édifice , étaient sans cesse gardés par d'affreux eunuques , troupe vigilante et incorruptible. D'ailleurs , les murs extérieurs ne présentaient qu'une surface lisse et sans ouvertures. Les appartemens n'étant éclairés que par des fenêtres pratiquées dans les voûtes , il était aisé de se convaincre que toute tentative pour y pénétrer et même en approcher était inutile , et qu'il eût fallu avoir des ailes pour se flatter de jeter un coup-d'œil dans ce sanctuaire de la beauté. Rammal se repentait déjà de la promesse qu'il avait faite ; il rêvait tristement au moyen de sauver sa réputation d'habileté , et de conserver en même tems les bonnes grâces de son

mancie. *Raml*, en arabe , veut dire sable , et particulièrement du sable préparé , sur lequel on marque plusieurs petits points qui servent à une espèce de divination. (*Voyez d'Herbelot , Bibliothèque orientale.*)

maître. Immobile, les yeux fixés sur le but désiré, toutes les facultés de son ame étaient absorbées dans cette contemplation douloureuse, lorsque un beau pigeon, plus blanc que la neige, s'élança du sommet de l'édifice. Se balançant dans les airs, il voltigeait autour des murailles, ou, rasant les eaux d'une aile rapide, il décrivait des cercles nombreux sans jamais s'éloigner beaucoup de sa demeure. A cette vue, un trait de lumière frappe l'imagination fertile du Persan, et fait éclore un projet, qui ne tend rien moins qu'à satisfaire momentanément le Prince de Perse, et à lui faire concevoir la plus haute estime de ses talens. Il se hâte d'aller rendre compte de ses observations à son élève, et, sans lui dire son secret, il lui fait espérer qu'au moyen d'un certain charme, il attirerait et aurait bientôt en sa possession l'oiseau chéri de la Princesse. Il avait remarqué que ce pigeon était de l'espèce de ceux qu'on peut, à juste titre, appeler les oiseaux de Vénus et les messagers de l'Amour. Ce sont les mêmes qui s'expédient de Chiras à Bassora, et qui, trompant les Argus, remettent fidèlement leurs dépêches, et en sont payés par les baisers de la beauté captive.

Au défaut de moyens surnaturels, Rammal résolut d'employer la ruse. Il connaissait une

graine dont ces pigeons sont fort friands , et il ne douta pas que , s'il pouvait en faire goûter à cet oiseau , il ne pût aisément s'en saisir. Impatient de mettre en jeu son stratagème , le lendemain il s'habilla en pêcheur pour ne point donner de soupçon de son projet , et , une ligne à la main , il se posta sur un rocher avancé en mer , peu éloigné de la tour et au dessus du courant qui y porte les eaux. Quand il aperçut le bel oiseau , il jeta quelques-unes de ses perfides graines , et il eut la satisfaction de voir que le courant les entraînait insensiblement vers le palais inaccessible. L'oiseau , qui voltigeait à la surface des eaux , se jeta avidement sur cette proie. Rammal , enhardi par ce premier succès , continua à l'amorcer de la même manière , jusqu'à ce que le soleil fût près de l'horizon ; alors , jugeant cet instant favorable , il jette ses hameçons , qui consistaient en plusieurs de ces mêmes grains , attachés par des fils de soie imperceptibles , et qui se réunissaient tous à l'immense ligne dont il tenait l'extrémité à sa main. L'oiseau , sans défiance , engloutit ce perfide appât ; mais , se sentant arrêté par les fils de soie , il fuit à tire-d'aile , cherchant à se débarrasser. L'adroit Persan lâchait peu à peu la ligne , et le laissait se débattre ; mais bientôt , les objets n'étant plus

éclairés que par la faible lueur du crépuscule, il promène ses regards autour de lui, et, n'apercevant, même au loin, aucun témoin indiscret, il commence à attirer le malheureux pigeon, qui, forcé d'obéir à cette impulsion irrésistible et fatigué de ses efforts impuissans, vient tomber à ses pieds et se laisse saisir. Joyeux et fier d'une si belle proie, Rammal retourne vers le Prince de Perse, qui attendait avec la plus vive impatience le succès de son stratagème.

Le Prince reçoit le bel oiseau avec des transports de joie; il le réchauffe dans son sein, le flatte de la main, cherche à l'apprivoiser, et le met ensuite dans une cage dorée, où un petit sérail de femelles de son espèce l'attendait. Le pigeon, d'abord souffrant et honteux en quelque sorte de sa mésaventure, ne peut résister long-tems aux caresses et aux desirs dont il est l'objet, et paraît oublier sa captivité; il prit même en amitié le Prince de Perse, et s'habitua à venir à sa voix ou lorsqu'il agitait l'étoffe éclatante de pierreries, qui lui servait de schal. Cependant il ne fallait pas que le petit prisonnier oubliât son ancienne maîtresse; et quand on crut que son affection était partagée entre elle et son nouveau maître, ce dernier écrivit un billet bien

tendre , dans lequel , par le conseil de Rammal , il enveloppa son portrait , qui devait parler en sa faveur , pour le moins autant que l'expression brûlante de sa plume ; car cette miniature était fort belle , la ressemblance était parfaite , et le Prince n'y était même flatté qu'en raison de ce qu'il perdait d'ailleurs à ne pouvoir se présenter lui-même. On confia ce dépôt au gentil courier , et du haut de la terrasse du palais on le mit en liberté. L'oiseau , reconnaissant , voltigea quelques instans autour de la cage , revenant même d'assez loin à la voix de son maître. Enfin , prenant son essor , il tourna droit vers la tour , inaccessible pour tout autre , et s'introduisit par la fenêtre accoutumée. Le Prince l'accompagnait de ses vœux et de ses regards ; mais laissons-le attendre la réponse à son message , et suivons le messager dans l'intérieur du palais , dont l'entrée ne nous est pas interdite.

La Princesse s'était aperçue de l'absence de son oiseau chéri , en avait été désolée , et même l'avait pleuré trois grands jours : c'était beaucoup pour une fille de quinze ans ; aussi se consola-t-elle , mais elle en conserva un tendre souvenir. Qu'on juge de sa joie lorsqu'elle le vit revenir aussi blanc , aussi beau qu'il eût jamais été ; elle le combla de caresses et de

baisers. Le pigeon, sensible à ces marques d'attachement, rendait caresse pour caresse, et battait des ailes pour qu'on le débarassât de son fardeau. Apercevoir la lettre, l'ouvrir, commencer à la lire, la jeter à la vue du portrait, la reprendre et porter le portrait à son cœur, à ses lèvres, tout cela fut l'affaire d'un moment et devint l'occupation de la journée. Plus la belle Mihir-Schighil considérait le portrait du Prince de Perse, plus elle s'étonnait des contes qu'on lui avait faits jusques alors, en lui représentant les hommes comme des monstres. Il est vrai qu'elle n'avait encore entrevu que d'horribles eunuques, et son père, qui, pour être Sultan, vrai miroir du Prophète, n'en était pas plus beau pour cela. Aussi l'air noble, ouvert, spirituel du jeune Prince, ses grands yeux à fleur de tête, son nez aquilin, sa belle moustache noire, qui lui donnait un air guerrier sans dureté, lui parurent-ils d'autant plus séduisants et firent-ils naître dans son cœur, si ce n'est de l'amour, au moins une tendre curiosité, et un trouble secret qui paraissait devoir y mener assez naturellement. La Princesse appela Zahr-Al-rabi(1), l'une de ses compagnes, qu'elle aimait

(1) Fleur printanière.

tendrement et qui avait toute sa confiance. Elle était du même âge que sa maîtresse, mais un peu plus instruite ; et quoiqu'elle n'eût jamais vu d'hommes de près, comme elle avait de très-bons yeux, elle avait souvent, du sommet de l'édifice, remarqué de jeunes pêcheurs, qui venaient par fois tendre leurs filets dans le détroit ; et si on eût consulté son cœur et ses desirs, elle serait volontiers sortie de ce château, qui était bien riche, bien beau, mais fort ennuyeux. Elle lut la lettre, admira le portrait, et jura qu'après sa charmante maîtresse, il ne pouvait y avoir de plus belle créature que le Prince de Perse, et que ce couple, unique en perfections, était digne d'être réuni. La Princesse rougit, la gronda, puis sourit, et la fine suivante lui demanda s'il fallait chasser le joli messenger. Mihir-Schighil, plus émue, lui imposa silence : néanmoins elle caressait le pigeon, et lui passait au cou une faveur verte, brodée en perles qui formaient son chiffre. On sait que cette couleur, en ce pays comme partout ailleurs, est celle de l'espérance. En ce moment une esclave étant venue annoncer la visite du Sultan, la Princesse se trouble, Zahr-Alrabi ouvre la fenêtre, et l'oiseau effarouché est déjà bien loin, se dirigeant vers le palais du Prince de

Perse. On ne peut exprimer l'impatience de l'amoureux Prince. En attendant le retour de son messenger, il n'avait cessé de parcourir à grands pas les terrasses de son palais. Enfin il aperçoit dans l'éloignement le fidèle oiseau; il agite alors son schal dans les airs. A ce signal, qui lui est familier, le pigeon accourt; il arrive, et entre aussitôt dans sa cage pour se refaire de sa peur et de ses fatigues. L'on juge bien que le ruban fut reçu par le Prince, comme un gage précieux, comme le garant de son bonheur, et l'espérance redoubla les feux de l'amour. Aussitôt Rammal est mandé, complimenté, embrassé : on lui fait les plus vives instances, et on lui prodigue les promesses si, par son génie ou le pouvoir de son art, la fin de l'entreprise répond à ce premier succès. Malgré tout l'art du nécromancien, il lui était difficile d'introduire le Prince de Perse par le même chemin et de la même manière que le portrait; il s'occupa néanmoins de trouver un expédient. Enfin, après avoir épuisé toutes les combinaisons cabalistiques, il fallut avoir recours à quelque moyen humainement possible, et employer la ruse qui l'avait déjà si bien servi.

On doit juger que les amans n'en demeurèrent pas à un premier essai. La correspon-

dance aérienne continua avec activité ; les billets doux se succédèrent sans interruption , et le charme du portrait opérant encore plus que l'éloquence du Prince et les insinuations de la confidente , la sensible Mihir-Schighil , touchée du desir que lui témoignait son amant de tout entreprendre pour jouir de sa présence , vaincue elle-même par l'amour et plus encore par la curiosité si exaltée dans l'esclavage , consentit enfin à favoriser une démarche hasardeuse , et qui pouvait lui être si funeste.

Aussitôt la Renommée aux cent langues , grace au caquetage de toutes les kadunns (1) de la capitale de l'Empire et des environs , publia qu'un célèbre jardinier persan , unique dans son art , était arrivé à Scutari , qu'il y avait créé , comme par enchantement , les merveilles végétales du fameux *Gulistan* , chanté par le poète Hafiz.

Les Turcs , très-curieux de fleurs , accoururent en foule , les seigneurs de la cour vinrent aussi pour admirer les plus rares fleurs de la Perse , celles du Mazanderan (1) , de la

(1) Kadunns , femmes âgées , chargées de surveiller les jeunes esclaves dans les harems.

(2) Le Mazanderan est l'ancienne Hircanie , province orientale de la Perse , célèbre par ses fleurs.

Médie et de l'Arabie. On voyait dans ce jardin, mille espèces d'anémones et de renoncules ; les narcisses embaumaient l'air ; les œillets d'Inde attiraient les regards par leurs couleurs éblouissantes. Le *somboul* (1) nuancé de blanc et de bleu, et la fameuse *don-rouye* (2), la reine des roses, qui réunit l'éclat des lis à la teinte rosée, enchantaient surtout les amateurs ; mais Rammal, car on a déjà deviné sa nouvelle métamorphose, réservait la plus rare de ses fleurs, le *gulmikek* (3), pour une occasion extraordinaire, et le dérobaît à tous les regards. Déjà ce jardin était devenu célèbre, et le Sultan, qui connaissait le goût de sa fille pour les fleurs, en avait fait demander au jardinier persan, qui s'était empressé d'offrir les prémices de son parterre.

(1) Espèce d'hyacinthe.

(2) *Don-rouye* ou à deux endroits, rose mi-partie de deux couleurs, jaune ou rouge d'un côté, et blanche de l'autre.

(3) Fleur qui est inconnue en France, et qui est en effet une des plus belles de la Nature. On la nomme *gulmikek*, c'est-à-dire, fleur du clou de girofle, parce qu'elle y ressemble ; elle est d'un ponceau incomparable. Chaque brin porte une trentaine de fleurs arrangées en forme ronde, et de la grandeur d'un écu. (*Voyez Chardin, vol. III, pag. 27.*)

La Princesse , sachant de quelles mains lui venaient ces présens , faisait éclater sa joie à l'aspect de fleurs , qui , par leur arrangement et la disposition de leurs couleurs , exprimaient les sentimens du Prince de Perse.

Le moindre des souhaits de la Princesse était un ordre pour le Sultan , et plus d'une fois elle avait mis sa patience à l'épreuve par ses demandes indiscrètes ; mais il adorait sa fille , et ne savait lui refuser rien. Son goût pour les fleurs s'était changé en une forte passion , qui n'était pas une des plus aisées à satisfaire ; car elle affectait de demander des espèces rares qu'on ne pouvait se procurer qu'avec peine , et qu'on ne conservait que difficilement. Le jardin du Prince de Perse avait été d'une grande ressource par l'habileté du jardinier ; mais bientôt ces fleurs se décoloraient , fanées par l'influence du climat et d'une terre étrangère ; alors la belle recluse se laissait aller à la tristesse , et son père voyait avec peine ces alternatives de desirs et d'espérances déçues ; ces combats de la Nature qui se révoltait contre la captivité imposée à cette jeune beauté faite pour l'amour , pour le bonheur , et que le destin impitoyable condamnait à sécher comme les fleurs dont elle faisait ses délices.

Enfin, la Princesse prononça le nom fatal du *gulmikek*; aussitôt les agens du Sultan parcoururent les jardins de Constantinople; cette fleur y est inconnue : on a recours au jardinier persan : on le questionne ; il répond que le *gulmikek*, la plus belle des fleurs de la création, n'existe qu'en Perse, où même elle ne dure que l'intervalle de quelques beaux jours de printems ; il ajoute que cette saison étant presque écoulée, on ne trouvera plus la plante fleurie.

Jusques alors la Princesse n'avait point formé de vœux qu'ils ne fussent aussitôt satisfaits, et pour la première fois le Sultan allait l'affliger par un refus : c'est avec peine qu'il lui annonça que la Nature se refusait à ses desirs ; mais la belle capricieuse, qui connaissait l'aveugle tendresse de son père, profite de cet ascendant, insiste avec une nouvelle ardeur, et, employant tour à tour les armes irrésistibles de la beauté, les pleurs et les caresses, elle engage le Sultan à faire une nouvelle tentative, à la réussite de laquelle tout son bonheur est attaché.

On expédie à la hâte des couriers qui doivent parcourir la Perse dans différens sens ; et celui qui rapportera le *gulmikek* obtiendra les plus riches récompenses. Ce
dernier

dernier espoir ne tarda pas à s'évanouir ; car ils reviennent successivement , annonçant tous qu'il est impossible de satisfaire la Princesse.

Le cœur du Sultan est déchiré de l'apparent désespoir que sa fille fait éclater à cette nouvelle, et, pour la tirer d'un état qui lui fait craindre pour ses jours, il aurait donné l'une de ses provinces, peut-être la moitié de son Empire, lorsque l'astucieux Rammal se présente, annonçant qu'il s'est procuré la fleur tant souhaitée. Quelle récompense offrir pour un tel service ? Le Sultan fait ouvrir ses trésors, et permet au jardinier d'y puiser. O surprise ! Rammal soupire, baisse les yeux, et refuse les richesses qui lui sont offertes. On le presse d'expliquer la cause d'un si étrange refus ; il dit alors, en feignant d'essuyer ses larmes : « Hélas, seigneur, à quoi me servi-
» ront les richesses si je suis menacé de per-
» dre mon unique enfant, centre de toutes mes
» affections : ma fille, depuis quelque tems,
» est consumée par une profonde tristesse
» qui la conduira au tombeau si je n'obtiens
» ce qu'elle desire si ardemment de Votre
» Hautesse, de qui seule dépend la guérison. »
Il se tut ; mais le Sultan lui ayant fait signe de continuer : « Puisque le Prince des Croyans

» m'ordonne d'exprimer nos vœux , je solli-
» citerai pour unique faveur, que Sa Hau-
» tesse permette à ma fille, qui adore les per-
» fections de la belle Mihir-Schighil, de lui
» présenter elle-même la fleur qu'elle a desi-
» rée, et qui est si digne d'elle. » Le Sultan,
qui craignait que le jardinier, abusant de ses
offres, ne lui demandât un prix exorbitant,
s'estima fort heureux de n'avoir à lui accorder
qu'une si légère faveur ; il lui ordonna d'aller
sur-le-champ chercher sa fille, qu'il présen-
terait lui-même à la Princesse.

Déjà tout était préparé par Rammal pour
le succès de son stratagème ; il avait disposé
une corbeille, et l'avait remplie des plus belles
de ses fleurs, au milieu desquelles dominait
le superbe gulmikek. On juge bien que la fille
du jardinier n'était autre que le Prince de
Perse : il était couvert d'un voile ajusté à
la mode du pays, qui ne laissait apercevoir
que ses yeux, et enveloppé d'un large féretgé
qui déguisait ses formes et cachait même ses
pieds et ses mains. Ce costume devait écarter
tous les soupçons qu'aurait pu faire naître la
taille un peu extraordinaire de cette jeune
fille. Au reste, le Sultan était trop pressé de
revoir la Princesse, pour s'arrêter à examiner
la feinte jardinière. Il avait fait préparer la

plus légère de ses caïques; il y entra aussitôt avec sa compagne qu'il fit asseoir à ses côtés, et, les yeux fixés sur la corbeille, il vogua vers la tour inaccessible, joyeux de pouvoir enfin combler les desirs de l'imprudente Mihir-Schighil, qui attendait avec la plus vive inquiétude l'effet des promesses de son père et de la ruse de son amant.

Impatient de dissiper les nuages de mélancolie qui obscurcissent le front de sa fille bien aimée, le Sultan se hâte d'arriver à son appartement. La fille du jardinier le suit d'un pas mal assuré, avec une timide contenance, et, à l'aspect de la belle Mihir-Schighil, elle s'incline modestement et dépose la précieuse corbeille à ses pieds. La Princesse rougit; cache son trouble sous les dehors d'une vive surprise, et fait éclater sa joie à l'aspect de ces belles fleurs, dont elle veut faire elle-même le choix pour en orner sa demeure. Déjà elle avance la main pour cueillir une branche du gulumkek, lorsque tout à coup..... O malheur inoui! cruelle destinée! le courage me manque pour continuer cet affreux récit, la plume m'échappe; cependant il faut achever..... Un serpent, affreux reptile, sort du milieu des fleurs, dresse sa tête formidable, siffle, et, s'enlâçant autour du bras de l'in-

fortunée Princesse, rampe jusques à son sein, et après l'avoir profané de ses atteintes, rapide, il s'élançe au milieu des assistans que la terreur a pétrifiés, et s'échappe sans qu'on ait pensé à le troubler dans sa fuite. Cependant la Princesse ferme les yeux, tombe inanimée dans les bras de sa fidelle suivante, et le Sultan, comme frappé de la foudre, paraît n'exister que par le sentiment de ses douleurs. Les témoins de cette scène, mornes, silencieux, fondaient en larmes, et la fille du jardinier, cause innocente de cette catastrophe, retirée au fond de l'appartement, ressembloit, dans son immobilité effrayante, à la statue du malheur. L'on ne savoit que résoudre, lorsque la fidelle Zahr Alrabi, se précipitant aux genoux du Sultan, élève sa voix suppliante : « Commandeur des Croyans, s'écrie-t-elle, » veux-tu permettre à ton esclave de s'accu- » ser elle-même, et de te proposer l'unique » remède qu'il soit au pouvoir des hommes » de tenter ; mais avant tout il faut que je » fasse connaître à Ta Hautesse la cause de » tous nos maux ; que ne l'ai-je plus tôt dé- » voilé!.... Un jour je me promenais seule sur » la terrasse du château ; cet endroit, entouré » de murs élevés qui le déroben aux regards, » est semblable au séjour des anges de paix,

» et n'a de communication qu'avec le ciel ;
» j'y respirais la fraîcheur du soir et le par-
» fum des fleurs, lorsqu'un bruit inaccoutumé,
» une sorte de sifflement attire mon atten-
» tion. Quelle est ma surprise de découvrir
» une flèche qui vient de tomber à mes pieds ;
» partie sans doute du sommet de quelque
» montagne voisine , elle ne prouvait que l'a-
» dresse et la force de la main qui l'avait lan-
» cée ; car elle était sans fer , et d'ailleurs inca-
» pable , à la fin de sa course , de faire le moin-
» dre mal ; mais jusqu'où va l'audace des hom-
» mes ! une bande de soie était roulée autour
» de la flèche. J'y aperçus des caractères qui
» me parurent tracés à dessein , et la curiosité ,
» bien excusable à mon âge , me porta à lire
» cette missive , qui était adressée à ma maî-
» tresse , et conçue dans les termes les plus
» passionnés. Il y était dit que le Prince , fils
» du Souverain de la Perse , brûlait d'amour
» pour l'objet inconnu qui , semblable à la
» rose solitaire , ne se décelait que par son
« céleste parfum ; il avait même la hardiesse
» de proposer à la Princesse de la délivrer de
» sa triste prison , et de la faire asseoir sur le
» trône persan ; il lui demandait un signe par
» lequel il pût juger si elle consentirait à fa-
» voriser ses projets , étant prêt à tout entre-

» prendre, au péril même de sa vie, pour
» satisfaire un si noble desir. Enfin, cette
» lettre indiquait que ce Prince avait l'esprit
» aliéné par le plus violent amour.

» Je me suis donné de garde d'en parler à la
» sensible Mihir-Schighil, et j'avais juré d'en-
» sevelir ce secret dans l'oubli; mais les dieux,
» sans doute, m'ont suggéré l'idée de profiter
» de l'amoureux délire du Prince de Perse
» pour sauver les jours de ma maîtresse, car
» il n'existe que ce moyen; il faut qu'une vic-
» time volontaire consente à sucer le poison
» de la plaie, avant qu'il n'ait fait de mortels
» progrès. Il n'est qu'un amant véritable qui
» soit capable de ce noble dévouement, et un
» Prince qui aurait pu aspirer au titre d'époux
» si le destin ne s'y opposait, est seul digne
» d'approcher de l'anguste fille de l'Empereur
» des Musulmans. Voilà la victime qu'on peut
» choisir. Au reste, sa mort est assurée; car
» s'il hésite, il l'a méritée, et s'il consent à
» rendre la vie à la Princesse, ce n'est qu'aux
» dépens de la sienne, et par-là il expie ses
» folles prétentions et son coupable délire.
» Mais il faut le leurer d'un espoir trompeur,
» sans qu'il se doute du piège; que Ta Hau-
» tessé consente à lui faire espérer, à lui pro-
» mettre même la main de la Princesse : le

» trépas saura bientôt rompre les liens de cette
» vaine promesse. »

Le Sultan, absorbé dans une sombre méditation, répugnait à mettre en usage ce moyen extrême ; mais se rappelant que déjà une femme l'avait mieux conseillé que n'avaient pu le faire les sages de son Empire, et le moindre délai pouvant être fatal, il donna son consentement. A peine a-t-il transmis ses ordres au chef de ses eunuques et articulé la redoutable promesse, que la fille du jardinier, ou plutôt le Prince de Perse, rejette les voiles qui le déguisent, s'avance vers le Sultan avec une action vive et touchante à la fois, et, découvrant sa poitrine, il s'écrie :
« Le voici ce Prince infortuné, cet odieux
» coupable ; il vient payer de sa vie celle de
» l'objet adoré, victime de sa funeste impru-
» dence. Frappe, assouvis ta juste vengeance,
» ou plutôt permets que je me punisse moi-
» même, et qu'essayant de te rendre ta fille,
» je descende ensuite moins coupable dans
» l'Élysée promis aux enfans du Prophète.....
» Puis-je au moins me flatter que, pour adou-
» cir mes derniers momens, tu m'accorderas
» la faveur de presser la main de mon amante,
» et que, réunis dans cet instant fatal et bien-

» tôt écoulé, je puisse, avec ta bénédiction,
» emporter dans la tombe le titre de son
» époux. Y consens-tu?..... Oui, oui, s'écrie
» le Sultan, rends-moi ma fille, je consens à
» tout, et je ratifie la promesse que j'en ai
» faite..... Dieux tout-puissans, vous l'en-
» tendez..... exaucez notre prière. »

Un profond silence régnait en ce moment ; il n'était troublé que par intervalles, par les sanglots des femmes qui entouraient la Princesse. Le Sultan conduit le Prince de Perse vers le divan où elle reposait ; il soulève le voile qui couvrait le figure enchanteresse de sa fille, et détourne ses yeux noyés de larmes.

La belle Mihir-Schighil, privée de mouvement, n'avait rien perdu de ses charmes. Ses yeux semblaient fermés par un sommeil paisible. L'amoureux Prince s'incline, il approche timidement ses lèvres de la blessure ; mais, ô prodige ! à peine sa bouche a-t-elle effleuré le sein de l'innocente beauté, que la pâleur disparaît : l'haleine du zéphyr méridional suffit pour fondre la neige légère tombée pendant une froide nuit de printems ; c'est ainsi que le souffle amoureux du Prince fait renaître l'incarnat sur les joues de son amante, colore ses lèvres d'une teinte plus vermeille,

et semble ranimer le flambeau de son existence.....

Où trouverai - je des expressions pour rendre le délire d'un père qui voit revivre une fille dont il était idolâtre, les transports de la joie de l'amie fidelle de la Princesse et ceux de toutes ses compagnes. Il faut surtout renoncer à peindre la scène qui dut avoir lieu entre les deux amans. D'ailleurs, le reste de leur histoire est enveloppé d'un voile mystérieux que la main des hommes n'a pu soulever, et que le tems a rendu impénétrable. Nous ne pouvons donc que former des conjectures : les uns prétendent que le Sultan fut fidèle à sa promesse, et qu'il conclut l'hymen projeté ; d'autres, plus zélés sectateurs du système de la fatalité, ne croient pas à la résurrection de la belle Mihir-Schighil, et soutiennent que l'oracle du derviche s'exécuta à la lettre. Enfin, ceux qui tournent les objets les plus sérieux en plaisanterie, affirment, en souriant à la vérité, que le songe du Sultan n'était que mensonge, et que cette dernière scène, préparée d'avance, n'était que le résultat d'une nouvelle fourberie du rusé Persan ; ils ajoutent que le redoutable serpent était apprivoisé, la prétendue plaie

une égratignure, et l'évanouissement un jeu concerté pour amener un dénoûment favorable. Nous ne nous permettrons pas d'avoir une opinion, et, au milieu de tant de versions contraires, nous laisserons à nos lecteurs la liberté de choisir.

LETTRE XXV.

Mœurs et usages des Turcs.

IL vient de se passer , presque sous nos fenêtres , un événement qui n'est pas très-rare , mais qui nous a affectés douloureusement. Il se fait , à Constantinople , des patrouilles presque continuelles pour maintenir le bon ordre et faire la police. Elles sont composées d'une vingtaine de janissaires , qui ne portent d'autres armes que leur cangiar ou poignard , et un bâton blanc à la main , dont ils se servent fort adroitement pour arrêter les voleurs qui tenteraient de s'enfuir , et auxquels ils jettent ce bâton dans les jambes ; il leur sert aussi à donner la bastonade. L'officier qui commande ces patrouilles entre à l'improviste chez les marchands qui sont soupçonnés de vendre à faux poids ou des objets prohibés ; et lorsqu'ils trouvent un délinquant , la faute est sur-le-champ jugée et punie , ou par la bastonade , ou bien en clouant , par l'oreille , le condamné à la porte de sa boutique.

La patrouille s'est arrêtée ce matin chez un

boulangier de Péra : on a trouvé des pains qui n'avaient pas le poids requis ; aussitôt les janissaires se sont emparés du boulangier, et ils se mettaient en devoir de lui administrer la correction d'usage, lorsqu'il a affirmé par serment que l'on ne pouvait l'accuser de malversation, ayant cédé, par un acte authentique, une partie de profit à un de ses garçons, qui, en retour, s'était engagé à répondre de sa personne, et à ses risques et périls des malversations qui pourraient se commettre dans son commerce. L'officier s'est rendu à cette raison, a fait étendre le coupable sur le comptoir, et l'on a procédé par la bastonnade à la peine du délit. Ce malheureux a tellement été maltraité par cette barbare correction, qu'on n'a trouvé d'autre moyen de lui conserver la vie, que de l'envelopper dans la peau d'un mouton nouvellement écorché : c'est le remède qu'on emploie ordinairement en pareil cas.

La justice turque a été aussi expéditive il y a quelques tems à l'égard d'un pauvre Arménien qui avait volé un schal vers l'échelle du Visir. On le saisit aussitôt : l'officier de police arriva, entendit la déposition des témoins, fit apporter, sur la place même du vol, trois perches qu'on lia à leur sommet, et on

y pendit le voleur, auquel on avait attaché les bras et les jambes avec le schal volé; il est resté ainsi suspendu jusqu'à ce que ses parens ou quelque ame charitable soit venue racheter le corps pour lui donner la sépulture.

Ces exemples de sévérité ont le grand avantage de rendre les crimes très-rares. On peut marcher la nuit comme le jour dans Constantinople, sans crainte des attaques avec préméditation. D'ailleurs, le peuple veille avec soin, à ce qu'il ne se fasse pas de vol, surtout dans les maisons; car tous les habitans de la rue où il s'en commet, se rendent garans de la valeur de l'objet volé.

Les hamals ou porte-faix, turcs ou arméniens, sont parfaitement sûrs, et les *Chambres* auxquelles ils appartiennent, divisées par rues ou quartiers, répondent de la moralité de leurs commissionnaires; aussi peut-on envoyer les marchandises les plus précieuses, d'une extrémité de la ville à l'autre, par un de ces porteurs, et il n'y a pas d'exemple qu'on ait été la dupe de sa confiance.

C'est par des exemples, qu'on peut juger de la moralité d'un peuple; elle se peint dans ses usages, et sa physionomie se compose de traits caractéristiques, qu'on retrouve dans sa manière d'être habituelle et dans ses actions

familiales. Puisque j'ai entrepris ce sujet, que je suis loin de prétendre traiter à fond, je vais réunir, dans cette lettre, quelques observations isolées, relatives au caractère moral des Turcs.

Un de nos amis revenait de Constantinople avec un sac de mille piastres. En débarquant à l'échelle de Tophana, le sac se crève, les pièces tombent et s'éparpillent sur le quai, et quelques-unes même roulent jusques dans la mer. Aussitôt la foule se précipite, chacun ramasse autant de piastres qu'il peut. Le propriétaire, fort inquiet, suit tous leurs mouvemens; mais il se rassure un peu lorsqu'il voit que, de toutes parts, on vient déposer les pièces dans le sac qui était resté sur la grève. Les bateliers plongent même dans la mer, pour y repêcher les pièces qui y étaient tombées. L'Européen voulait être généreux envers cette foule : chacun se retire en disant qu'il n'a fait que son devoir, et que d'ailleurs il y aurait trop de gens à récompenser. Un hamal se charge ensuite du sac, et l'apporte chez notre ami. On juge bien qu'il eut la curiosité de compter la somme; il s'attendait à un mécompte; mais, à sa grande surprise, les mille piastres y étaient. Ne pouvant en croire ses yeux, il les recompta; il n'en manquait pas

une seule. Ne serait-ce que chez les Turcs, qu'on trouverait autant de délicatesse dans la classe la plus pauvre du peuple ? Quoi qu'il en soit, elle indique au moins un principe de justice et de bonne foi qui leur fait honneur.

Dans les tribunaux, les Turcs consultent plutôt la loi naturelle, que les faux-fuyans de la chicane, et leurs jugemens les plus célèbres sont des espèces de surprises, d'équivoques, au moyen desquels ils cherchent à faire jaillir la vérité. On croirait que Michel Cervantes, qui a habité, comme on sait, parmi les Musulmans, a voulu donner une idée de leur justice dans le tableau qu'il fait du gouvernement de l'île de Barataria et des décisions de Sancho Pança.

Les affaires se traitent au Divan, d'une manière expéditive. Si le Coran ne s'explique pas positivement sur le fait d'une contestation ou d'un procès, le jugement est prononcé par le Visir, d'après le sentiment intime de la justice naturelle, plutôt qu'il n'est dû à sa connaissance des lois. On a vu quelques juges subalternes se laisser corrompre ; mais les exemples en sont rares, et encore cherche-t-on à les excuser en disant qu'ils ont cédé à des apparences douteuses ou mensongères qu'il n'appartient pas toujours à l'homme de pénétrer,

et ils disent, à ce sujet, qu'un mensonge qui fait l'affaire, vaut mieux que la vérité qui l'embrouille.

Les Turcs font plus de cas du simple bon sens que de l'esprit; ils affectent de réfléchir longtemps avant de parler. Leur fait-on une question? l'on croirait que le son qui frappe leur oreille a de la peine à ébranler leur imagination; ils vous répondent oui ou non, et quelquefois point du tout. Si on réitère la même demande, on finira par tirer d'eux une sentence bannale, tirée du Coran, ou une expression proverbiale et énigmatique.

Aussi ne peuvent-ils être taxés de légèreté dans les affaires. Leur parole suffit, et rien ne les fait revenir d'une première décision, qu'ils ont cru juste et qu'ils ont donné comme irrévocable, à moins qu'on ne leur démontre que leur opinion est fautive. Si les preuves qu'on leur en donne sont convaincantes, ils s'y rendent. Bien plus, affirmez par serment que telle chose est vraie, ils vous croiront, serait-ce la chose la plus extraordinaire, et qui répugne le plus à leur raison et même à leur intérêt. Cette dernière assertion est appuyée par un fait qu'un officier français, du génie, vient de nous raconter. Il avait été au bazar, pour acheter du drap pareil à celui qu'un de

ses camarades avait eu la veille dans le même marché ; mais le marchand n'en avait plus. Il entre chez un autre, qui veut lui vendre le drap pareil à un prix beaucoup plus élevé : le Français se récrie, en montrant l'échantillon qui prouve que l'étoffe est de la même qualité. Le marchand persiste d'abord, réfléchit ensuite un moment, et propose à l'acheteur, d'affirmer, par serment, qu'il dit la vérité. L'officier, curieux de voir la fin de cette contestation, consent à faire le serment exigé ; alors le marchand lui abandonne le drap au même prix que son confrère.

Les Turcs sont extrêmes dans leurs sentimens ; ils poussent la haine jusqu'au délire, et l'amitié jusqu'à l'héroïsme. Leurs promesses sont sacrées, et l'amour de la vérité donne souvent à leur franchise une sorte d'âpreté, qui s'accorde peu avec les formes de notre politesse. N'employant ni ménagemens dans leurs expressions, ni délicatesse dans leurs manières, ils ne les exigent pas chez les autres ; aussi leur susceptibilité est bien moins irritable, et on voit rarement chez eux des disputes, et encore moins des duels. Ils n'ont d'éloignement que pour les actions indécentes et contraires aux mœurs, à la religion et à l'équité.

Leur calme habituel les fait paraître peu susceptibles d'éprouver des passions violentes ; mais s'ils s'y livrent, c'est avec une sorte de délire. Ordinairement la réflexion modère leur premier mouvement ; ils repoussent l'offense par la douceur ou le mépris. Si on les exaspère et qu'on les pousse à bout, ils deviennent des ennemis irréconciliables ; et chez ces peuples, qui ne connaissent pas notre point d'honneur, l'assassinat est la seule punition de l'injure, et supplée au silence des lois.

Ils ont le plus grand respect pour les femmes des autres, et ne se permettent pas d'attacher leurs yeux sur celles qu'ils rencontrent dans les promenades. M. Melling, architecte de la sultane Hadidgè, pouvait causer avec ses femmes, les voir à visage découvert sans scrupule ; mais les autres officiers turcs ne leur parlaient que les yeux baissés ou en détournant la tête. Lorsque cet artiste européen passait sur les terrasses du palais de la Sultane, il regardait dans les cours et les jardins où étaient les femmes. Son conducteur, intendant de la maison, avait la tête du côté opposé, et ne l'eût pas détournée pour tout au Monde : Dieu nous ordonne, disait-il, de ne pas convoiter le bien d'autrui.

Ils respectent la vieillesse et l'enfance , et portent leur bienveillance jusques sur les animaux. Les cigognes , les hirondelles peuvent faire leurs nids sur leurs maisons sans crainte d'en être chassées : c'est même une faveur du ciel et un préservatif contre tous les malheurs. Les chiens vaguent en troupes dans les rues , et malheur à celui qui les maltraiterait ! Des hommes chargés de viandes marchent entourés d'une foule de ces animaux et de chats , auxquels ils donnent à manger lorsqu'un Turc charitable veut payer les frais de cette bonne œuvre. Les tourterelles s'abattent par milliers , dans le port , sur les bateaux qui apportent le grain , et y prélèvent un tribut peut-être plus considérable que celui exigé à la douane. Dans la construction des maisons on ménage des auges pour abreuver les animaux , et on encastre de petits kiosques arabesques dans les murs pour loger les oiseaux qui veulent bien venir y déposer leurs œufs.

Les Turcs estiment tous les sentimens généreux ; ils sont disposés à la bienveillance pour ceux en qui ils reconnaissent de la bravoure , de la témérité même , accompagnée de sang-froid et de présence d'esprit.

Le général Aubert-Dubayet , notre ambassadeur , a capté leur affection par ces quali-

tés. A son arrivée sur la frontière de la Turquie, et précisément à l'instant où il entrait sur le territoire ottoman, le baudrier auquel son sabre était suspendu, vint à se détacher : on voulut le lui remettre. Le général refusa de le reprendre, et dit en se tournant vers le Pacha qui était venu à sa rencontre : « Le » destin semble m'indiquer que désormais je » n'ai que faire de cette arme. Ne suis-je pas » au milieu d'une nation amie de la France? »

Dans l'un des pachaliks que l'ambassadeur traversa, le Pacha lui avait amené, suivant l'usage, un cheval très-beau, mais qui était extrêmement fougueux. Le général, très-bon écuyer, se met en selle; mais aussitôt le cheval s'emporte, et cherche à le désarçonner. Dans les efforts qu'il fait, il casse sa bride. Le cavalier voit le danger, s'élançe hors de la selle, et retombe à terre debout et sans se faire aucun mal. Le Pacha interdit s'excuse, veut faire amener un autre cheval; mais le général, sans se laisser intimider, remonte sur cet animal fougueux, et parvient à le dompter. Ces deux traits, qui ont été sus à Constantinople avant l'arrivée de l'ambassadeur, lui ont fait le plus grand honneur, et ont bien disposé les Turcs en faveur des Français.

Le système de la prédestination est enraciné dans l'esprit des Turcs, et l'on sait qu'ils s'abandonnent aveuglément à cette croyance superstitieuse : souvent elle leur tient lieu de courage, colore leur entêtement, leur fait supporter la mort même avec résignation ; aussi les dangers les plus imminens ne les effraient pas ; ils se précipitent dans les flammes, sur les baïonètes de leurs ennemis, et, percés de mille coups, ils ne désespèrent pas de leur vie, s'ils sont persuadés que l'heure de la mort n'a point encore sonné.

Un coupable dont la tête a été mise à prix, cédant à la première impulsion de la crainte, a-t-il fui ou s'est-il caché ? il arrive souvent que l'idée de la prédestination venant à le frapper, il se découvre lui-même, croyant qu'il ne peut éviter sa destinée. Il est rare même qu'un sujet ottoman se réfugie dans les pays étrangers pour mettre sa vie à l'abri : il sait que ses jours sont comptés ; il est persuadé que la vengeance du Sultan l'atteindrait au bout du Monde, et les ordres de son maître sont pour lui aussi sacrés que les arrêts du destin ; il présente sa tête au chiaoux qui lui apporte le lacet ; il baise la sentence avec le même respect et le même calme qu'il embrasserait son ami mourant de la peste, et

qui lui communique la maladie, dont il ne sera victime, dit-il, que si cela est écrit.

Le Sultan lui-même n'est pas à l'abri des effets de cette absurde croyance. Est-il déposé à la suite d'une révolution? il se contente de dire, lorsqu'on lui présente le *fetfa* du Muphti : « Que la volonté de Dieu soit » faite ! » et il descend paisiblement de son trône, et s'achemine de même vers sa prison, où peut-être il trouvera la mort.

Nous dirons peu de chose des facultés intellectuelles des Turcs, parce que, ne sachant pas leur langue et ne connaissant pas leur littérature, nous ne pouvons juger leur esprit; mais nous croyons qu'en général ils sont plus propres aux arts mécaniques, qu'à la culture de ceux qui sont du ressort du génie : aussi réussissent-ils parfaitement dans ce qui n'exige que de l'adresse et de la patience. Ils sont très-habiles brodeurs, ciseleurs, tailleurs, etc. et tous les ouvrages qui exigent un goût perfectionné sont exécutés par des Francs, des Grecs et des Arméniens.

Le Gouvernement français a envoyé à Constantinople une compagnie de canonniers pour montrer aux Turcs les manœuvres de l'artillerie volante : ils exécutent assez facilement les évolutions en imitant les mouvemens de

os canonniers ; mais si la manœuvre éprouve la moindre transposition imprévue, la moindre variation, ils sont dérouterés, parce qu'avec beaucoup de sang-froid ils manquent souvent de présence d'esprit ; ils opèrent comme les machines qu'on fait mouvoir à volonté, mais qui semblent ne pouvoir plus agir lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes. Enfin, s'ils cessent pendant quelque tems leurs exercices, ils oublient les leçons, et en reviennent à leur manière accoutumée, qui n'offre que désordre et confusion.

Au reste, la plupart des Turcs dédaignent les artifices de la guerre des nations européennes, et ils comptent moins sur les règles de la tactique militaire, qu'on s'est en vain efforcé de leur apprendre, que sur leur adresse à se servir de leur sabre recourbé, et sur la vigueur et la rapidité de leurs coursiers, tant pour attaquer que pour fuir comme les Parthes. Ils pourraient s'écrier avec le Spartiate Archidamus, lorsqu'il vit pour la première fois une machine de guerre inventée en Sicile pour abattre les murailles : « O Hercule ! s'écria-t-il avec amertume, à quoi servira désormais le courage ? »

LETTRE XXVI.

Le 6 juin 1797.

Départ de Constantinople.

LA compagnie d'artillerie que le Gouvernement français avait envoyée à Constantinople pour l'instruction des troupes turques, a reçu l'ordre de partir sous vingt-quatre heures. Un vaisseau turc est prêt à mettre à la voile ; il a été désigné pour transporter ces militaires, et un officier de la marine française doit partager le commandement avec le capitaine turc. L'on nous a offert de profiter de cette occasion pour repasser en France : nous avons accepté.

A peine avons-nous le tems de faire nos adieux aux amis que nous avons acquis, que nous allons quitter à regret, et qui, par leur attachement et les charmes de leur société, nous ont rendu si agréable le séjour d'une ville turque. Je viens d'embrasser le respectable M. Rufin, le Nestor des agens de France dans le Levant ; il a eu pour moi la tendresse d'un père. J'ai retrouvé en quelque sorte ma famille dans la sienne ; la bienveillance, les

soins, les conseils; en un mot, l'amitié qu'on est si heureux d'inspirer et de ressentir dans un pays étranger. Si j'ai tiré quelque fruit de mon voyage, s'il a étendu mes connaissances, s'il m'a procuré quelques momens heureux, c'est à la famille Rufin et Lesseps que j'en suis redevable. Je pars avec le regret de laisser un si long espace entre mes amis et moi.

On vient de nous prévenir que la chaloupe nous attend pour nous transporter à bord. Le vent est favorable; il nous promet une prompté traversée. Dans quelques heures nous aurons déjà perdu de vue les hauts minarets de Constantinople, les montagnes couvertes de cyprès qui dominent le Bosphore; et notre séjour dans le Levant ne laisserait plus dans notre esprit d'autres traces que celles d'un songe, si l'amitié n'en gravait l'époque d'une manière indélébile.

FIN.

TABLE

DE LA DEUXIÈME PARTIE.

LETTRE XI. <i>Arrivée à Constantinople ; aspect de la ville , éclairée par les illuminations</i>	Page 1
LETTRE XII. <i>Caractère , mœurs et usages des marins grecs</i>	10
LETTRE XIII. <i>Description du faubourg de Péra et de notre habitation</i>	16
LETTRE XIV. <i>Caïques turques ; échelle du Visir ; fontaine et porte du sérail ; Atmeïdan , ses obélisques ; leur description .</i>	28
LETTRE XV. <i>Grande citerne ; singularités de sa construction</i>	48
LETTRE XVI. <i>Présentation au Capitan-Pacha ; son palais ; détails sur notre réception ; usages comparés ; Isaac Bey</i>	64
LETTRE XVII. <i>Promenade aux Eaux-Douces ; jeux et amusemens des Turcs</i>	86
LETTRE XVIII. <i>Portrait d'une Princesse grecque</i>	105

LETTRE XIX. <i>Incendie à Péra ; manière de l'éteindre</i>	121
LETTRE XX. <i>Champs des morts</i>	134
LETTRE XXI. <i>Buyukdéré ; rives du Bosphore ; trait de mœurs</i>	153
LETTRE XXII. <i>Observations sur la peste.</i>	164
LETTRE XXIII. <i>Fontaine de Top-Hané ; Sérail ; tour de Léandre ; vue générale du Bosphore</i>	177
LETTRE XXIV. <i>Tradition musulmane sur la tour dite de Léandre ou Kiz-Koullessy (Tour de la Fille)</i>	190
LETTRE XXV. <i>Mœurs et usages des Turcs.</i>	219
LETTRE XXVI. <i>Départ de Constantinople.</i>	232